MASCULIN

POUR CEUX QUI NE PENSENT

PAS COMME LES AUTRES !

PORTFOLIO CHARME
+ de 30 PAGES...
Pour le plaisir des yeux

SUPER-PUISSANCES
Qui sont les nouveaux maîtres du monde ?

SUPPORTER DE FOOT
Cette passion qui rend fou !

HANTAVIRUS
Que sait-on vraiment et faut-il s'inquiéter ?

LAIT SANS VACHE, STEAK SANS BŒUF
Bientôt dans notre frigo ?

CONFESSION INTIME
J'ai été initiée aux plaisirs lesbiens par une ancienne étudiante

LES FEMMES LES + SEXY DU MOMENT

01

« L’AMOUR VÉRITABLE REND LA FEMME PLUS VASTE, PLUS LIBRE, ET INFINIMENT PLUS PUISSANTE QU’ELLE NE L’IMAGINAIT. »

JANE FONDA

MASCULIN

POUR CEUX QUI NE PENSENT PAS COMME LES AUTRES !

UN MAGAZINE RÉSOLUMENT IMPERTINENT…

Masculin est un magazine ***indépendant***, curieux et résolument à ***contre-courant***. Un titre qui pense l'homme contemporain sans œillères ni mode d'emploi, entre héritage culturel, secousses sociétales et retours de flamme virilistes. **Actualités**, ***dossiers de fond, culture, idées*** : ici, on démonte, on analyse, on bouscule.
On préfère les questions qui dérangent aux réponses prémâchées.

Chez Masculin, nous revendiquons le droit d'aimer le corps des femmes sans malaise ni justification.
Les femmes dont les clichés sont publiés dans notre magazine sont célébrées pour leur beauté.
Nous croyons à un désir qui n'amoindrit pas, à un regard libre qui n'a rien de honteux.

MENSUEL - ÉDITION MAI 2026

Edité par Clothilde Andoni éditions

8 rue des peupliers
17000 La Rochelle
www.c-andoni-editions.fr

Editrice et Directeur de la Publication
Lucie Pinzano

Rédacteur en Chef
Thomas Chevalier

Maquette
Gaëlle Kanga

Photos
Vincent Gautier

Contributeurs
Marjorie Xheni, Hector Lepère, Pascal Sardon, Hélène Paquet, Vincent Gautier, Léa Polverini

Notre humeur du moment !

J'ai demandé ce matin à mon voisin Gérard, homme paisible de cinquante-sept ans, supporter du club local et propriétaire d'un maillot qui a connu trois présidents de la République, pourquoi il aimait autant les soirées foot. Il m'a répondu ceci : « C'est évident non ? On mange n'importe quoi, on hurle sur des gens qui ne nous entendent pas et on se couche à minuit en regrettant tout. » Gérard est un homme qui parle peu mais qui frappe juste. Sa phrase a traversé mon cerveau avec la précision d'un centre au second poteau. Je l'ai entendue résonner longtemps dans ma tête comme une vérité ancestrale. Car c'est vrai qu'en théorie, la soirée foot parfaite est une merveille d'organisation humaine. Tout y est. Des amis qui arrivent avec des chips, une pizza familiale commandée pour six alors qu'on est trois, des boissons fraîches soigneusement alignées sur la table basse et cette énergie particulière qui flotte dans l'air avant le coup d'envoi. L'humanité a construit des cathédrales, inventé l'électricité et envoyé des sondes dans l'espace ; pourtant il existe une émotion extrêmement primitive devant un homme qui déclare : « J'ai pris deux kilos de cacahuètes au cas où. » Ce n'est plus une réunion entre adultes. C'est une cérémonie. Remontons légèrement le cours de l'histoire : lorsque les Romains entraient dans les arènes, n'étaient-ils pas finalement les ancêtres des supporters modernes ? Difficile de ne pas y voir une filiation directe. Le citoyen romain criait devant un gladiateur ; aujourd'hui son descendant hurle parce qu'un arrière droit a raté une passe à trente mètres. Avons-nous tellement évolué ? Lorsqu'un homme normalement calme se lève brutalement du canapé pour expliquer à un écran de télévision comment il aurait fallu tirer un coup franc, n'observe-t-on pas un phénomène anthropologique fascinant ? Et que dire de cet instant extraordinaire où quelqu'un prononce : « Je te jure, le coach aurait dû me consulter », alors qu'il travaille depuis vingt ans dans les assurances ? Puis arrive inévitablement le moment où tout dérape. Cela commence toujours discrètement. Une décision arbitrale contestable. Une personne qui renverse de la sauce sur le canapé. Un ami qui répète toutes les trois minutes : « Moi je le sentais depuis le début. » Les débats deviennent plus nerveux, les analyses tactiques plus créatives et certains experts improvisés apparaissent soudainement. Des hommes incapables de monter une étagère expliquent alors pendant vingt minutes comment réorganiser totalement une équipe professionnelle. C'est un miracle que des recruteurs internationaux ne sonnent pas directement à leur porte. Conclusion optimiste : soyons fiers de ces soirées où l'être humain partage émotions, nourriture et camaraderie autour d'une passion commune. Conclusion réaliste : je connais quelqu'un qui a quitté son propre salon à la 83e minute parce qu'un ami avait déclaré :
« Franchement, le hors-jeu, ça ne sert à rien. »
Je retourne vérifier s'il reste de la pizza.

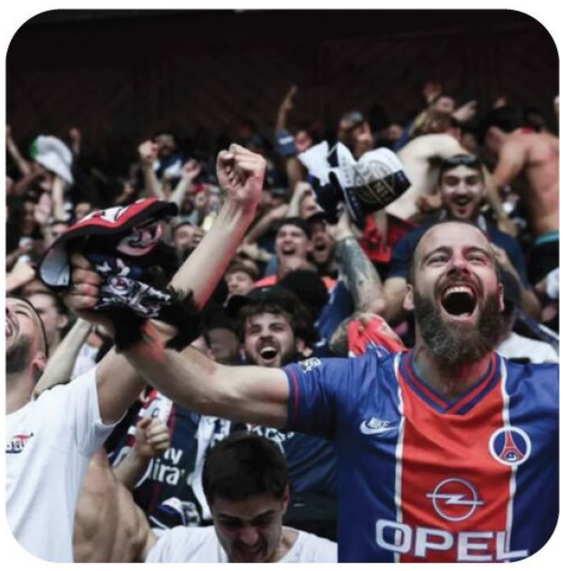
Editrice

MASCULIN

Sommaire

18

Je suis supporter et je deviens fou



27

Banksy démasqué ou pas du tout ?



40

Lait sans vache, steak sans bœuf...



88

Les nouveaux maîtres du monde !



6 **NEWS**
Les actualités les plus ***chaudes du monde*** décryptées !

18 **DOSSIER SOCIÉTÉ**
Je suis **supporter** et je deviens **fou**...

27 **ENQUÊTE**
Chasse à l'homme - **Banksy démasqué** ?

35 **FOCUS**
Katharine McPhee de retour !

40 **WTF**
Lait sans vache, steak sans bœuf : **bientôt dans notre frigo** ?

50 **ÉDITO**
Blondes comme le magnifique blé en été !

64 **ENQUÊTE**
Hantavirus passé au crible : grande **enquête** !

74 **AUTO**
Les ***zactus*** qui font ***vroumm vroummm***

88 **INTERNATIONAL**
Géopolitique : qui sont les **maîtres du monde** ?

100 **PORTFOLIO**
Edwige. A nous invite chez elle

110 **LIKE A BOSS**
La **soirée foot** parfaite à la **maison** ? C'est possible !

118 **BD DU MOIS**
Le génie de Beyrouth nous livre son histoire...

128 **SEXO**
Conseils simples pour un trio...

La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, photos, propos et dessins publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. La reproduction des sujets de ce magazine est interdite. Ils sont la propriété exclusive de Clothilde Andoni éditions qui se réserve tous les droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.



Cryptomonnaies : Macron veut fermer le “Far West” du financement terroriste

Emmanuel Macron appelle à durcir la régulation des cryptomonnaies pour éviter qu’elles ne deviennent une zone grise au service du terrorisme et du crime organisé. À Paris, lors de la conférence internationale “No Money for Terror”, le chef de l’État a plaidé pour un encadrement plus ferme des cryptoactifs, alors que l’Europe dispose déjà du règlement MiCA, mais que de nombreuses failles demeurent.

Emmanuel Macron a remis les cryptomonnaies au cœur du débat sécuritaire en appelant à empêcher l’installation d’un nouveau “Far West” financier. Le président français s’exprimait le 19 mai 2026 à Paris, en clôture de la cinquième conférence internationale “No Money for Terror”, organisée en marge de la réunion des ministres des Finances du G7. Son message est clair : laisser les cryptoactifs se développer sans contrôle suffisant reviendrait à offrir une opportunité aux réseaux criminels et aux organisations terroristes. Derrière la formule, l’enjeu est très concret.

Les cryptomonnaies permettent des transferts rapides, transfrontaliers, parfois difficiles à retracer lorsqu’ils passent par des plateformes non coopératives, des mélangeurs de fonds ou des circuits décentralisés. Elles ne sont pas, à elles seules, le principal canal du financement terroriste, qui continue de s’appuyer sur l’argent liquide, les réseaux informels, les faux commerces ou les transferts classiques.
Mais elles ajoutent un **outil supplémentaire** dans l’arsenal des groupes qui cherchent à contourner les banques et les contrôles.





La finance numérique dans le viseur de l’antiterrorisme

Un système ayant fait transiter plus de 1,5 million de dollars

C’est précisément ce que Paris veut éviter : voir se développer une économie parallèle capable de financer attentats, propagande, achat d’armes ou soutien logistique.

La France ne part pourtant pas de zéro. L’Union européenne a déjà adopté MiCA, le grand règlement sur les marchés de **cryptoactifs**, applicable progressivement depuis 2024 et pleinement entré en vigueur pour les prestataires à partir de fin 2024.

Ce cadre impose davantage d’obligations aux plateformes, aux émetteurs de stablecoins et aux prestataires de services sur cryptoactifs, notamment en matière d’agrément, de transparence, de protection des clients et de lutte contre le blanchiment et le financement du terrorisme. Mais les autorités soulignent que les réseaux terroristes ont déjà commencé à s’adapter.

Plusieurs cas documentés ont été mis au jour ces dernières années. Dès 2019, la branche militaire du Hamas avait lancé des campagnes de collecte en bitcoins via internet et les réseaux sociaux. Plus récemment, les autorités américaines ont annoncé avoir saisi près de 200 000 dollars de cryptoactifs destinés au Hamas et démantelé un système ayant fait transiter plus de 1,5 million de dollars à travers plusieurs portefeuilles numériques utilisés pour masquer l’origine des fonds. Les autorités israéliennes ont également gelé des dizaines de portefeuilles liés à des organisations comme le Hamas ou le Jihad islamique palestinien.

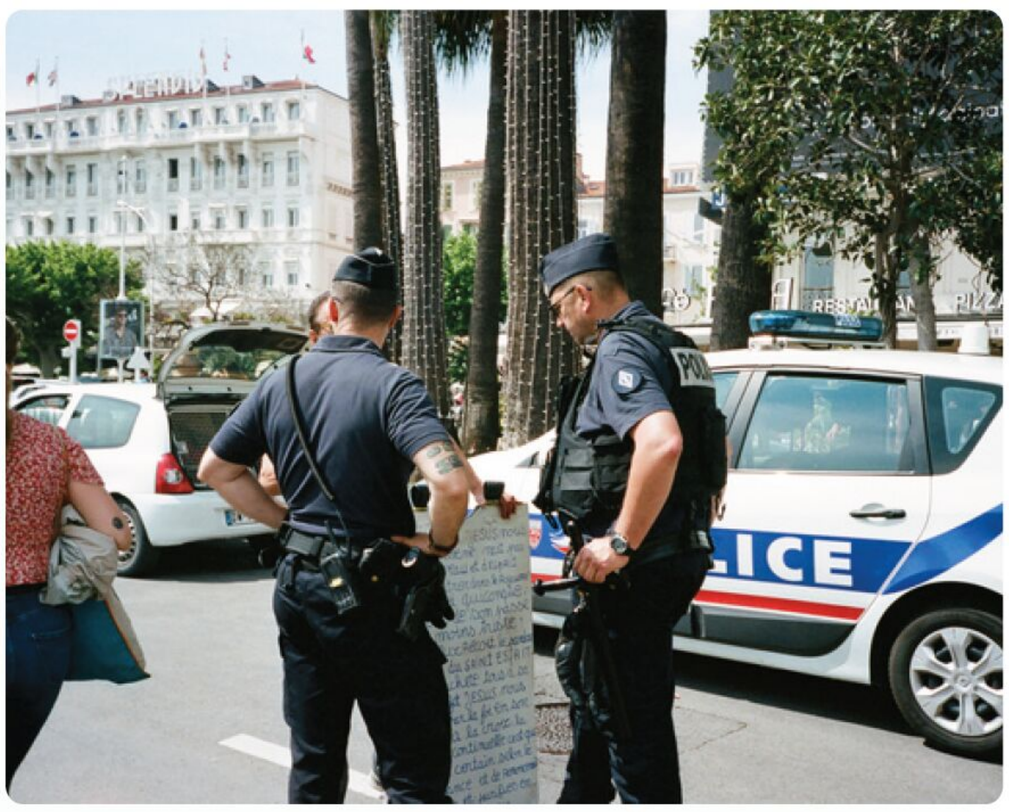
Toutefois, les spécialistes rappellent une nuance essentielle : contrairement à une idée largement répandue, la cryptomonnaie ne représente pas aujourd’hui le principal canal de financement terroriste. Les circuits traditionnels — argent liquide, contrebande, dons, sociétés écrans ou réseaux financiers informels — restent très largement dominants. Le problème est ailleurs : la rapidité des transferts, leur caractère transfrontalier et certains outils d’anonymisation compliquent considérablement les enquêtes.

C’est précisément là que le discours de Macron prend une dimension politique : il ne s’agit plus seulement de surveiller les grandes plateformes régulées, mais aussi les zones les plus opaques de la finance décentralisée et des circuits offshore. Sans coordination internationale, une règle européenne solide peut être contournée en quelques clics depuis une juridiction plus permissive.



Crypto : danger réel ou bouc émissaire pratique ?

Le débat reste sensible, car l’industrie crypto conteste l’idée d’un Far West généralisé. Ses défenseurs rappellent que les transactions sur blockchain sont souvent traçables et que les grandes plateformes appliquent désormais des contrôles d’identité renforcés. L’argument n’est pas faux, mais il ne suffit pas à clore le dossier. Les autorités s’inquiètent surtout des usages hybrides : fonds collectés légalement, transférés via crypto, puis convertis ailleurs dans des circuits moins surveillés. Le vrai défi n’est donc pas d’interdire les cryptomonnaies, mais de fermer les angles morts sans étouffer l’innovation. C’est tout l’équilibre recherché par Paris : contrôler les flux suspects, responsabiliser les plateformes et empêcher que la finance numérique ne devienne une autoroute discrète pour les réseaux violents.



BREAKING NEWS

Festival de Cannes : tapis rouge, ovations et premiers chocs de cinéma

Entre cinéma, tensions culturelles et grands moments d'émotion, les premiers jours ont déjà imprimé leur marque

Depuis son ouverture le 12 mai, le Festival de Cannes 2026 a retrouvé sa capacité à transformer chaque journée en événement mondial. Cette 79e édition, organisée jusqu'au 23 mai, s'est ouverte avec La Vénus électrique de Pierre Salvadori, présenté hors compétition, dans une atmosphère mêlant élégance, cinéma populaire et tonalité plus engagée que lors de certaines années précédentes.



La cérémonie d'ouverture, portée par Eye Haïdara, a rapidement installé plusieurs thèmes appelés à traverser cette édition : la place du cinéma dans une société bouleversée par les mutations technologiques, la question de l'intelligence artificielle ou encore le rôle culturel des œuvres face aux crispations politiques contemporaines. La composition du jury a également retenu l'attention. Présidé par **Park Chan-wook**, il rassemble des personnalités aux sensibilités très différentes comme **Demi Moore, Chloé Zhao, Ruth Negga, Stellan Skarsgård ou Paul Laverty.**

Cette diversité traduit une volonté de confronter plusieurs visions du cinéma plutôt que de privilégier une seule école esthétique. Les premiers jours ont également été marqués par plusieurs séquences très émotionnelles, notamment avec l'hommage rendu à Peter Jackson. Sa Palme d'or d'honneur, remise par Elijah Wood, a constitué l'une des images fortes de cette ouverture, rappelant la capacité de Cannes à mêler cinéma d'auteur, grands récits populaires et mémoire du septième art. Dès le début de cette édition, la Croisette a ainsi retrouvé son équilibre particulier : un espace où la compétition, le spectacle et la dimension symbolique du cinéma se croisent en permanence.

Du côté des films, les premiers rapports de force commencent à apparaître sans qu'un favori incontestable ne se dégage encore. Quelques œuvres se sont rapidement installées dans les discussions des critiques et des festivaliers, à commencer par **Fjord de Cristian Mungiu**, accueilli très favorablement lors de sa présentation et désormais régulièrement cité parmi les films susceptibles de compter au moment du palmarès.



Les moments à retenir depuis l'ouverture

Depuis le 12 mai, Cannes 2026 s'est déjà offert plusieurs images fortes : Eye Haïdara en maîtresse de cérémonie engagée, Peter Jackson honoré par Elijah Wood, John Travolta bouleversé par une Palme d'or surprise, Fjord porté par une ovation record, Andy Garcia venu défendre un film noir mûri pendant vingt ans, et l'absence annoncée de **Barbra Streisand**, tout de même célébrée par le Festival. Du glamour, des discours, des hommages, des films qui divisent...

Concentration croissante du pouvoir médiatique

Mais une autre séquence a largement dépassé le cadre purement cinématographique et occupé les conversations sur la Croisette : la polémique autour de **Vincent Bolloré** et de l'influence des grands groupes sur la création.

Peu avant l'ouverture du Festival, une tribune publiée dans Libération, signée par plusieurs centaines de professionnels du cinéma, dénonçait ce qu'ils considèrent comme une concentration croissante du pouvoir médiatique et culturel.

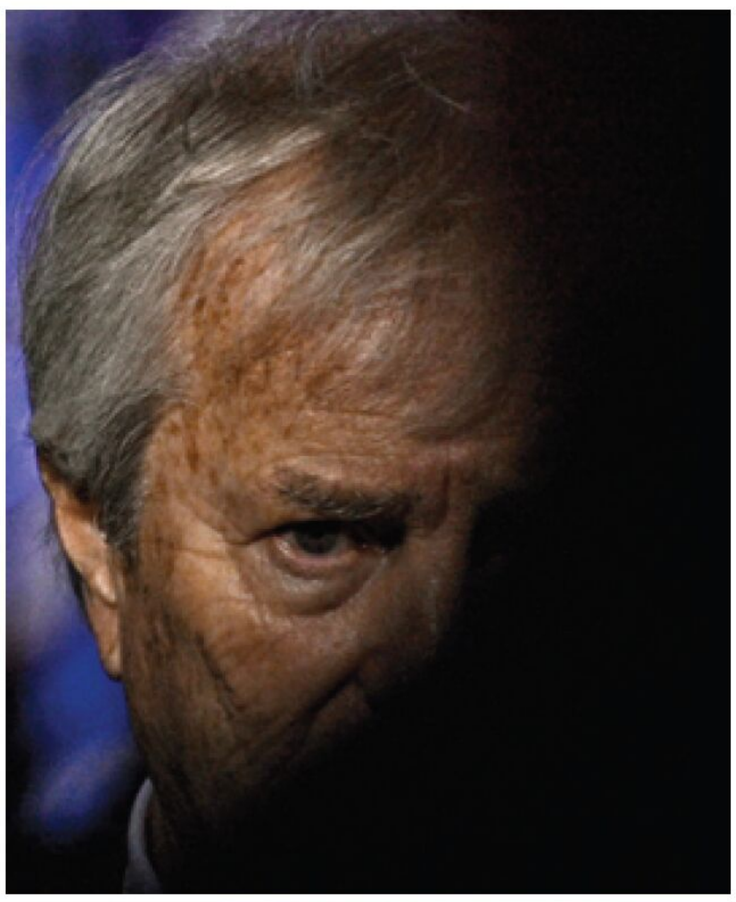
Parmi les inquiétudes exprimées figuraient l'indépendance des créateurs, la diversité des productions et la possibilité d'une influence éditoriale plus forte sur certains contenus. La réponse du groupe Canal+ n'a pas tardé.

Son président, Maxime Saada, a vivement réagi en affirmant qu'il ne souhaitait plus collaborer avec les signataires de cette initiative, jugeant le texte injuste et caricatural. Cette prise de position a immédiatement suscité de nouvelles critiques, plusieurs observateurs y voyant une réaction disproportionnée, voire une forme de pression indirecte sur les professionnels du secteur.

En quelques heures, le débat a quitté le seul terrain du cinéma pour rejoindre celui de la liberté d'expression, de la concentration économique et des rapports entre création artistique et grands groupes privés.

Ces premiers jours révèlent surtout une édition qui semble traversée par une question plus large : quel modèle culturel le cinéma souhaite-t-il défendre dans les années à venir ? Cannes demeure une formidable vitrine artistique, mais le Festival apparaît aussi comme un observatoire des transformations du secteur. Les plateformes de streaming continuent de modifier les habitudes de consommation, l'intelligence artificielle fait émerger de nouvelles interrogations sur la création, tandis que les salles cherchent encore leur équilibre après plusieurs années de bouleversements. Plusieurs réalisateurs et producteurs présents sur la Croisette ont d'ailleurs évoqué les difficultés de financement de certains projets ainsi que la nécessitéde préserver une diversité de production face à la logique des grands catalogues internationaux.
Cette dimension plus structurelle accompagne discrètement les montées des marches et les photographies de tapis rouge.
C'est peut-être là l'un des aspects les plus intéressants de cette édition : derrière les robes spectaculaires, les flashes et les stars internationales, Cannes parle aussi de l'avenir même du cinéma. **Comme souvent, le Festival commence par offrir des images de fête avant de laisser apparaître des questions beaucoup plus profondes. Cette année, elles semblent déjà s'être invitées au centre de la scène.**











Le Télétravail pas si contre-productif que ça d'après l'Insee

Longtemps accusé de réduire l'efficacité des salariés, le télétravail pourrait au contraire améliorer les performances des entreprises lorsqu'il est utilisé avec modération. Une récente étude de l'Insee montre que les sociétés ayant conservé cette organisation après la crise sanitaire ont enregistré des gains de productivité réels, même s'ils restent mesurés.

Le débat semblait presque tranché pour certains dirigeants : travailler à domicile éloignerait les salariés de leurs équipes, réduirait les échanges spontanés et finirait par nuire à l'efficacité collective. Pourtant, une étude publiée par l'Insee, réalisée avec la Dares, raconte une histoire plus nuancée. En analysant près de 6 600 entreprises françaises non financières entre **2019 et 2022**, les chercheurs concluent que le télétravail a entraîné une amélioration « modeste mais réelle » de la productivité dans les entreprises qui ont conservé cette organisation après la crise du Covid-19. Concrètement, une augmentation de 10 points de la part de salariés en télétravail est associée à un gain compris entre 0,7 % et 1 % de croissance de la productivité. Ce résultat est particulièrement intéressant car il intervient plusieurs années après les confinements, à un moment où le travail à distance n'est plus une mesure d'urgence mais une organisation stabilisée. Depuis la pandémie, le télétravail s'est installé durablement dans le paysage professionnel français. En 2019, seuls 4 % des salariés du secteur privé **télétravaillaient régulièrement** ; ils étaient environ 22 % en 2024 à travailler à distance au moins une fois par mois. Dans la majorité des cas, cette pratique repose sur un modèle hybride associant environ deux jours à domicile et trois jours en présentiel. Cette formule intermédiaire semble précisément être celle qui produit les meilleurs résultats. Les gains observés ne s'expliquent d'ailleurs pas seulement par des économies sur les bureaux ou par une réduction des coûts immobiliers. Selon l'Insee, l'amélioration viendrait surtout d'une organisation plus efficace du travail : temps de trajet supprimés, autonomie accrue, environnement parfois plus calme et évolution des méthodes de management. Certaines entreprises semblent avoir davantage profité de cette transformation que d'autres. Les gains apparaissent plus marqués dans les sociétés qui disposaient déjà avant le Covid de bureaux distincts de leurs espaces de production, ce qui a facilité la réorganisation interne. Mais l'étude souligne aussi une limite importante : trop de télétravail peut réduire ses propres bénéfices. **Autrement dit, le télétravail ne ressemble pas à une formule miracle applicable partout et à tous les rythmes. Cinq ans après la pandémie, il semble surtout avoir trouvé sa place comme un outil d'équilibre plutôt que comme un remplacement complet du bureau traditionnel.**



TÉLÉTRAVAIL CONTRE-PRODUCTIF ?

BREAKING NEWS

Armée : 36 milliards de plus pour accélérer le réarmement français

C'est une accélération majeure de l'effort de défense français qui vient d'être validée à l'Assemblée nationale.



Les députés ont approuvé l'actualisation de la loi de programmation militaire **2024-2030**, avec une enveloppe supplémentaire de 36 milliards d'euros destinée aux armées françaises.

Le montant global prévu sur la période atteint désormais **436 milliards** d'euros, contre environ 400 milliards dans la trajectoire initiale. Cette révision intervient à peine deux ans et demi après l'adoption de la loi d'origine, preuve que l'environnement stratégique international a profondément évolué depuis.

La guerre en Ukraine, les tensions au Moyen-Orient, le retour des conflits de haute intensité et la multiplication des menaces hybrides ont poussé l'exécutif à revoir rapidement ses ambitions. L'objectif affiché est clair : accélérer le réarmement du pays et adapter les capacités françaises à un contexte jugé plus instable et plus dangereux qu'au début des années 2020. La trajectoire retenue prévoit d'atteindre un budget annuel de défense de **76,3 milliards d'euros en 2030, soit environ 2,5 %** du produit intérieur brut. À titre de comparaison, ce budget était encore inférieur à 50 milliards quelques années auparavant. L'augmentation doit financer plusieurs priorités : renforcement des stocks de munitions, développement des drones, investissements dans les capacités spatiales, cyberdéfense, renseignement, intelligence artificielle et modernisation des équipements militaires. Les responsables de la majorité estiment que le modèle militaire français doit désormais être pensé pour faire face à des conflits plus longs, plus technologiques et plus dispersés géographiquement.





Mais cette hausse spectaculaire des dépenses militaires alimente également un débat politique plus large sur les priorités budgétaires de l'État. **Ses défenseurs jugent qu'elle constitue une nécessité stratégique dans un monde devenu plus imprévisible.**

Plusieurs responsables politiques rappellent que la France cherche aussi à réduire certaines dépendances technologiques ou industrielles et à préserver son autonomie stratégique dans un contexte international plus tendu. Les partisans du texte soulignent également que cet effort pourrait bénéficier à l'industrie nationale de défense, aux entreprises technologiques et à l'emploi industriel. D'autres voix se montrent toutefois beaucoup plus critiques. Des élus de gauche dénoncent une logique de militarisation croissante et s'interrogent sur l'origine des financements dans un contexte où plusieurs autres budgets publics sont soumis à des contraintes importantes. Certains sénateurs ont également exprimé leurs réserves, estimant que même cette hausse pourrait ne pas suffire face aux nouvelles menaces évoquées par les états-majors. Le texte prévoit en outre des dispositions nouvelles, comme un mécanisme d'« **état d'alerte de sécurité nationale** » destiné à renforcer la capacité de réaction du pays dans certaines situations exceptionnelles.

Ebola en RDC : une flambée inquiétante sous surveillance mondiale

C'est une nouvelle alerte sanitaire qui préoccupe les autorités internationales. En République démocratique du Congo, une flambée d'Ebola progresse rapidement et suscite une forte inquiétude parmi les spécialistes de santé publique.

Selon les derniers chiffres **communiqués par les autorités** sanitaires congolaises et relayés par plusieurs organismes internationaux, l'épidémie aurait déjà provoqué au moins 131 décès pour plus de 513 cas suspects recensés.

La situation inquiète d'autant plus qu'elle concerne une souche rare du virus, dite Bundibugyo, nettement moins documentée que la souche Zaïre, responsable de plusieurs grandes crises sanitaires passées. Cette caractéristique complique considérablement la réponse médicale : à ce jour, aucun vaccin approuvé ni traitement spécifique n'existe pour cette variante particulière. Les autorités sanitaires internationales suivent également avec attention une autre évolution : un médecin américain ayant travaillé en RDC et testé positif a été évacué vers l'Allemagne afin d'être pris en charge dans une structure hautement spécialisée dans les maladies infectieuses.
Plusieurs personnes ayant été en contact avec lui font également l'objet d'une surveillance médicale renforcée. Pour les experts, ce transfert ne signifie pas une propagation internationale incontrôlée mais illustre au contraire la mise en place de protocoles de sécurité très stricts destinés à limiter tout risque supplémentaire. **L'Organisation mondiale de la santé** a toutefois qualifié la situation d'urgence sanitaire internationale, soulignant sa préoccupation face à la vitesse de progression observée sur le terrain.

Mais la difficulté ne réside pas seulement dans le virus lui-même : elle tient aussi au contexte local. L'épidémie touche principalement l'est de la **RDC**, notamment la province de l'Ituri, une région fragilisée depuis plusieurs années par l'insécurité, les déplacements de population et des infrastructures médicales limitées.

Ces éléments compliquent considérablement les opérations de dépistage, d'isolement et de suivi des cas contacts. Les spécialistes estiment d'ailleurs que les chiffres réels pourraient être supérieurs aux données actuellement recensées, certaines contaminations ayant potentiellement échappé à la surveillance initiale. Les premiers symptômes **d'Ebola** peuvent être trompeurs : fièvre brutale, fatigue intense, douleurs musculaires, maux de tête ou troubles digestifs ressemblent parfois à d'autres maladies fréquentes dans la région, comme le paludisme. Dans les formes graves, la maladie évolue ensuite vers des atteintes plus sévères pouvant provoquer des hémorragies internes, une défaillance d'organes ou un choc infectieux. Le virus se transmet par contact direct avec les fluides corporels d'une personne infectée ou avec des objets contaminés. Contrairement aux virus respiratoires, Ebola ne se diffuse pas par voie aérienne classique, mais sa létalité élevée en fait l'une des maladies infectieuses les plus redoutées au monde. Les équipes de l'OMS, de Médecins Sans Frontières et plusieurs organisations partenaires renforcent actuellement leurs moyens sur place. **Car au-delà de la RDC, c'est toute la capacité mondiale à détecter et contenir rapidement une nouvelle crise sanitaire qui se trouve désormais mise à l'épreuve.**



BREAKING NEWS

Groenland : l'Europe contre-attaque face à l'offensive américaine

Visites officielles, investissements massifs et pression diplomatique : Bruxelles avance ses pions dans l'Arctique







Le Groenland est en train de devenir l'un des nouveaux centres de gravité de la compétition géopolitique mondiale. Longtemps considéré comme une périphérie stratégique, ce gigantesque territoire arctique autonome rattaché au **Royaume du Danemark** concentre désormais les intérêts des grandes puissances, attirées par ses ressources minières, son emplacement militaire et l'ouverture progressive de nouvelles routes maritimes provoquée par la fonte des glaces.

Depuis plusieurs mois, les initiatives américaines autour de l'île ont pris une ampleur nouvelle. L'administration Trump a multiplié les déclarations et les démarches destinées à renforcer l'influence de Washington dans la région. Un nouvel épisode a récemment ravivé les tensions avec l'arrivée à Nuuk de l'envoyé spécial américain Jeff Landry, chargé de développer les relations économiques et stratégiques avec le territoire. Officiellement, la mission américaine vise à approfondir les échanges et les coopérations.

Mais cette présence est interprétée par plusieurs responsables européens comme une nouvelle étape dans une stratégie plus ambitieuse visant à accroître progressivement l'emprise américaine sur l'île. Les autorités groenlandaises et danoises ont répété à plusieurs reprises que le Groenland n'était pas à vendre et que son avenir ne pouvait être décidé que par sa population. Cette fermeté n'a pas empêché l'administration américaine de poursuivre ses démarches diplomatiques et militaires autour du territoire.

Face à cette pression croissante, l'Union européenne a décidé d'accélérer fortement sa propre stratégie arctique. Bruxelles a considérablement renforcé sa présence politique à **Nuuk** et prévoit désormais une enveloppe de 520 millions d'euros pour le Groenland dans le prochain cadre budgétaire européen, soit près de 45 % des financements destinés aux territoires d'outre-mer associés à l'Union.

Une bataille d'influence qui s'annonce rude !

Cette hausse spectaculaire est perçue comme un signal politique autant qu'économique. L'objectif affiché consiste à renforcer les infrastructures locales, soutenir l'éducation, développer les capacités énergétiques et favoriser l'exploitation durable des ressources naturelles.



Mais derrière ces investissements se dessine également une autre logique : empêcher que le Groenland ne bascule dans une relation de dépendance trop forte vis-à-vis des États-Unis. Les initiatives diplomatiques se sont multipliées. Le commissaire européen chargé des partenariats internationaux, Josef **Síkela**, s'est rendu sur place pour participer à plusieurs rencontres économiques, tandis que d'autres déplacements de hauts responsables européens sont déjà envisagés. Ursula von der Leyen pourrait elle aussi se rendre prochainement à **Nuuk**. Emmanuel Macron avait déjà adressé un message très clair avec plusieurs dirigeants européens : le Groenland appartient à ses habitants et sa souveraineté n'est pas négociable. Cette multiplication des gestes diplomatiques traduit une évolution

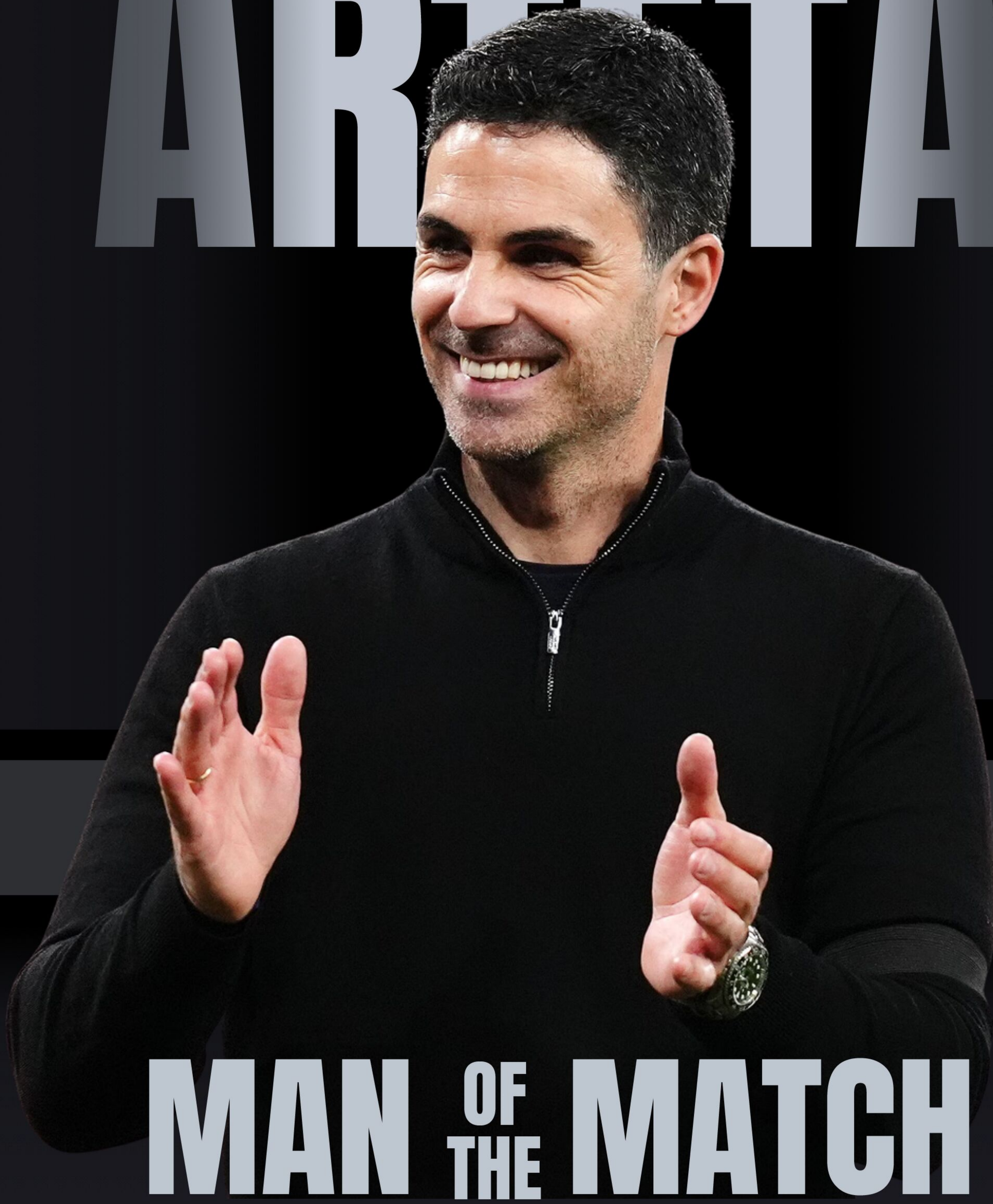


profonde : l'Union européenne ne veut plus apparaître comme un simple spectateur sur les grands dossiers stratégiques mondiaux.

Derrière cette bataille d'influence se cache un enjeu qui dépasse largement les frontières groenlandaises. L'Arctique est progressivement devenu une zone de compétition entre États-Unis, Russie, Chine et Europe. Les ressources minières y occupent une place centrale : terres rares, uranium, cuivre, nickel ou graphite représentent des matériaux essentiels pour les technologies numériques, les batteries ou la transition énergétique. À cela s'ajoutent des considérations militaires. Les États-Unis disposent déjà d'une présence stratégique historique sur l'île avec la base de Pituffik, mais plusieurs discussions évoquent désormais un renforcement plus large du dispositif américain. Pour Bruxelles, la question n'est donc plus seulement économique : elle touche directement à la souveraineté européenne et à l'équilibre futur des alliances occidentales. Le Groenland semble d'ailleurs utiliser cette attention nouvelle pour renforcer sa propre marge de manœuvre. Les **responsables locaux cherchent à diversifier** leurs partenaires sans se retrouver enfermés dans une relation exclusive avec une seule puissance. Selon plusieurs analyses et sondages récents, une majorité de Groenlandais se montrerait aujourd'hui plus favorable à un rapprochement avec l'Europe qu'avec les États-Unis. Ce mouvement reste toutefois fragile, car les habitants du territoire restent avant tout attachés à leur autonomie croissante. Le paradoxe est frappant : en voulant renforcer son influence sur l'île, Washington pourrait avoir accéléré un rapprochement que Bruxelles espérait depuis longtemps sans jamais vraiment l'obtenir.

MIKEL

ARTETA

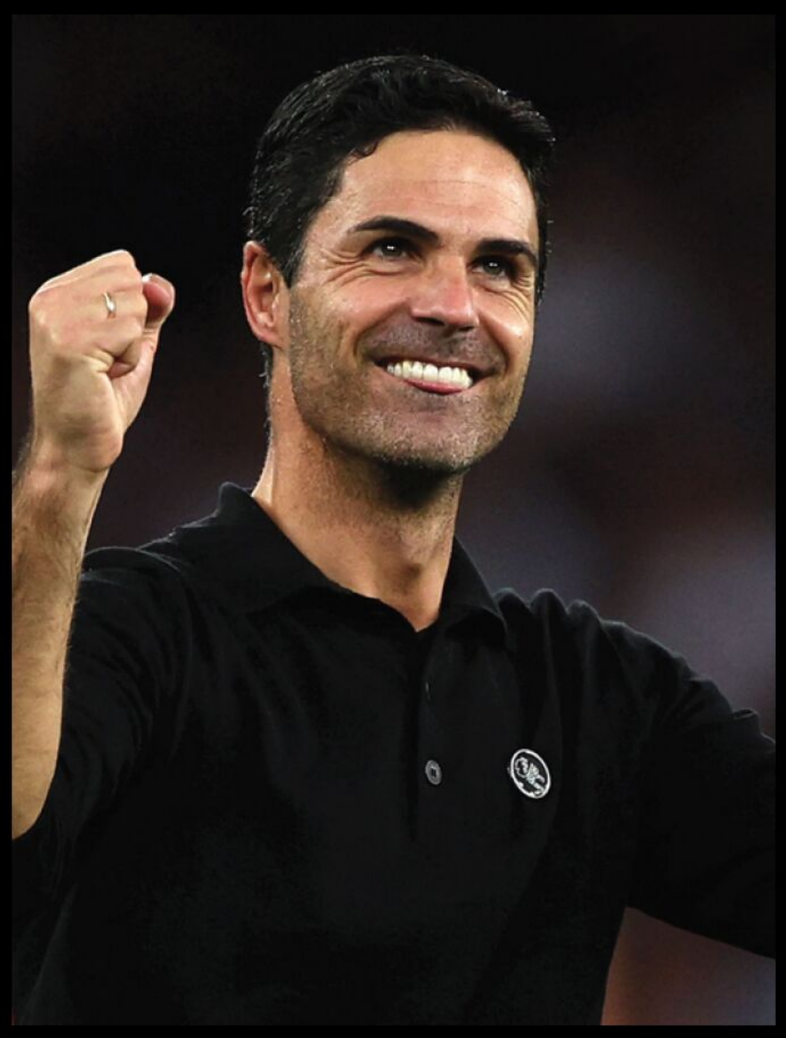


MAN OF THE MATCH

ARSENAL REVIENT !

UN PROJET PENSÉ DANS LES MOINDRES DÉTAILS





Un survivant. De la première composition d'équipe alignée par Mikel Arteta en 2019, face à… Bournemouth, l'équipe qui vient de lui offrir le titre en ralentissant Manchester City, seul Bukayo Saka est encore présent. C'était d'ailleurs l'une des trouvailles du coach espagnol, qui l'alignait à son poste d'alors, celui de latéral gauche. **C'est au cours de l'été 2020, après une saison achevée à la 8e place, que le club a entrepris un remaniement en profondeur, notamment dans le département du recrutement**. Une nouvelle stratégie a été mise en place, avec l'achat de joueurs de 23 ans ou moins pour un montant de 40 M€ maximum. La saison 2023-2024 aurait d'ailleurs pu être celle du couronnement pour le club londonien, avec le deuxième plus gros total de points de l'histoire du club (89) et le record de buts inscrits (91). La suivante a été moins glorieuse, gâchée par les blessures, et a poussé Mikel Arteta et le nouveau directeur sportif Andrea Berta vers un recrutement dispendieux dans le but d'offrir une profondeur de banc fabuleuse. Cela a changé la donne cette saison, entre les remplaçants offensifs qui ont été redoutables (11 buts et 11 passes décisives sont venus du banc cette saison), et le secteur défensif resté solide malgré les absences (notamment celle de Gabriel) grâce à des joueurs comme **Mosquera et Hincapie**. « **It's not done** », lâchait Declan Rice à ses coéquipiers sur le terrain au coup de sifflet final actant la défaite face à Manchester City le 19 avril dernier. Le titre d'Arsenal est résumé par cette phrase, l'éloge de la persévérance. Cette équipe avait alors signé le deuxième meilleur total de points de l'histoire du club avec 89 unités, tout en établissant un nouveau record offensif avec 91 buts inscrits. L'exercice suivant s'est révélé plus compliqué, perturbé notamment par une succession de blessures importantes. Cette situation a poussé Mikel Arteta et le nouveau directeur sportif Andrea Berta à renforcer considérablement l'effectif afin d'offrir davantage de profondeur au groupe. Ce choix a fini par produire ses effets cette saison. Les entrants offensifs ont régulièrement fait basculer les rencontres, avec 11 buts et 11 passes décisives apportés par des joueurs sortis du banc, tandis que la solidité défensive est restée intacte malgré certaines absences majeures, notamment celle de Gabriel, grâce à des éléments comme Mosquera ou Hincapie.

AU-DESSUS DES ATTENTES

UN TOP COACH

Être supporteur, CETTE PASSION QUI REND FOU

À PRESQUE QUARANTE ANS, J'AIMERAIS POUVOIR DIRE QUE J'AI APPRIS À PRENDRE DU RECUL. QUE LE FOOTBALL N'EST QU'UN JEU PARMI D'AUTRES, UN SPECTACLE AGRÉABLE À REGARDER AVANT DE PASSER À AUTRE CHOSE. POURTANT, CHAQUE SAISON, JE RETOMBE DANS LE MÊME PIÈGE. DEPUIS L'ENFANCE, MON HISTOIRE AVEC LE SPORT — ET SURTOUT AVEC LE PSG — RESSEMBLE À UNE RELATION PASSIONNELLE FAITE D'ATTENTE, D'EUPHORIE, D'ESPOIRS DÉMESURÉS ET PARFOIS DE VÉRITABLES GIFLES ÉMOTIONNELLES.

APRÈS TANT D'ANNÉES, DE GALÈRES ET DE COMBATS...

À QUELQUES JOURS D'UNE NOUVELLE FINALE EUROPÉENNE, JE RÉALISE UNE CHOSE : ÊTRE SUPPORTEUR N'A RIEN DE RATIONNEL. C'EST ACCEPTER VOLONTAIREMENT QU'UN MATCH DE QUATRE-VINGT-DIX MINUTES PUISSE TRANSFORMER UNE SOIRÉE, UN WEEK-END OU PARFOIS MÊME L'HUMEUR DE TOUTE UNE SEMAINE. J'AI LONGTEMPS PENSÉ ÊTRE UN SUPPORTEUR EXEMPLAIRE. AUJOURD'HUI, J'EN SUIS BEAUCOUP MOINS SÛR. LE VRAI FAN, CELUI QUE L'ON IMAGINE DANS SA VERSION IDÉALE, RESTE FIDÈLE JUSQU'AU BOUT. IL SERRE LES DENTS, GARDE SON ÉCHARPE AUTOUR DU COU, CONTINUE D'Y CROIRE ALORS QUE TOUT SEMBLE PERDU ET REDOUBLE MÊME D'ENCOURAGEMENTS QUAND SON ÉQUIPE EST AU BORD DU GOUFFRE. MOI, LA RÉALITÉ EST MOINS GLORIEUSE.

Par Thomas Chevalier
Photos @Vincent Gautier

Quand les choses tournent mal, je me découvre parfois des réflexes assez peu héroïques : je coupe le son, je me lève brusquement, je vais ouvrir le réfrigérateur sans avoir faim, je tourne dans l'appartement comme si j'étais soudainement devenu incapable de rester assis plus de trente secondes. Avec l'âge, je pensais avoir gagné en recul. En réalité, j'ai surtout perfectionné ma manière de souffrir. Je n'ai pourtant pas toujours été comme ça. ***Plus jeune, j'avais cette foi aveugle propre aux enfants et aux supporteurs*** : cette conviction presque mystique qu'un match n'est jamais terminé tant que l'arbitre n'a pas sifflé la fin. Je pouvais rester immobile devant une télévision pendant des heures sans détourner le regard, même lorsque tout semblait perdu. Je me souviens de ces grandes soirées où l'atmosphère changeait progressivement dans l'appartement.

Au début, tout le monde s'installait normalement devant l'écran. Puis venait le premier but encaissé, puis un deuxième, et chacun développait sa propre stratégie de survie émotionnelle.

Il y avait toujours celui qui prétendait ne plus regarder mais restait à portée de voix. Celui qui partait faire quelque chose dans une autre pièce mais tendait discrètement l'oreille. Celui qui trouvait soudain une urgence domestique totalement imaginaire. Enfant, je trouvais ça amusant. Aujourd'hui, je suis devenu exactement la même personne.

Je me souviens encore de la finale de Ligue des champions contre le Bayern en 2020. Pendant toute la journée, je m'étais raconté que j'allais vivre ça avec sérénité. Après tout, ce n'était qu'un match de football. À mon âge, on est censé avoir appris à relativiser certaines choses.

Puis le coup d'envoi est arrivé. J'ai passé quatre-vingt-dix minutes incapable de rester assis. Je me levais, je revenais, je regardais le temps défiler, je vérifiais mon téléphone alors qu'aucune notification n'allait miraculeusement changer le score. Et quand **Kingsley Coman** a marqué contre son ancien club, j'ai eu cette sensation absurde que le silence dans la pièce prenait soudainement plus de place que les meubles eux-mêmes. Mais si je suis honnête, aucune soirée n'a laissé une cicatrice comparable à Barcelone en 2017. Je crois que tous les supporteurs du PSG savent exactement où ils étaient ce soir-là. Certains se rappellent une naissance, un concert ou une grande fête. Nous, nous nous souvenons d'un huitième de finale retour perdu 6-1 après avoir gagné 4-0 à l'aller. C'est presque ridicule de l'écrire noir sur blanc tant cela semble encore irréel.

Oh pour toi Paris Sg, on va se casser la voix !



Au début du match, il y avait une petite inquiétude. Ensuite une vraie tension.

Puis une sensation étrange, comme lorsque l'on voit une catastrophe arriver très lentement sans pouvoir l'empêcher. À partir d'un moment, je ne regardais même plus vraiment le football ; je regardais une partie de mon optimisme quitter progressivement mon corps. Et pourtant, même ça n'avait pas suffi à me dégoûter définitivement. C'est là que je me suis rendu compte qu'être supporteur relevait probablement d'un mécanisme psychologique assez particulier. Parce qu'après Barcelone, il y a eu Manchester United en 2019. Là encore, je me revois penser : cette fois c'est bon. Paris avait gagné à Old Trafford, l'équipe semblait enfin avoir grandi.

Puis est arrivé ce ballon qui frappe Presnel Kimpembe et ce penalty accordé dans les dernières secondes. J'ai regardé l'écran sans comprendre, avec l'impression que quelqu'un venait de réécrire le scénario à la dernière minute. Ce qui est **fascinant avec le PSG**, c'est que ce club semble avoir été construit pour mettre les nerfs de ses supporteurs à l'épreuve. Il y a les traumatismes collectifs, mais il y a aussi les souvenirs lumineux qui vous empêchent de décrocher. Je me souviens du Ronaldinho des débuts, ce joueur qui donnait l'impression de sourire en permanence avec le ballon au pied. Je me souviens des années Ibrahimović où l'on avait l'impression qu'un homme avait décidé à lui seul que perdre devenait une idée profondément désagréable.

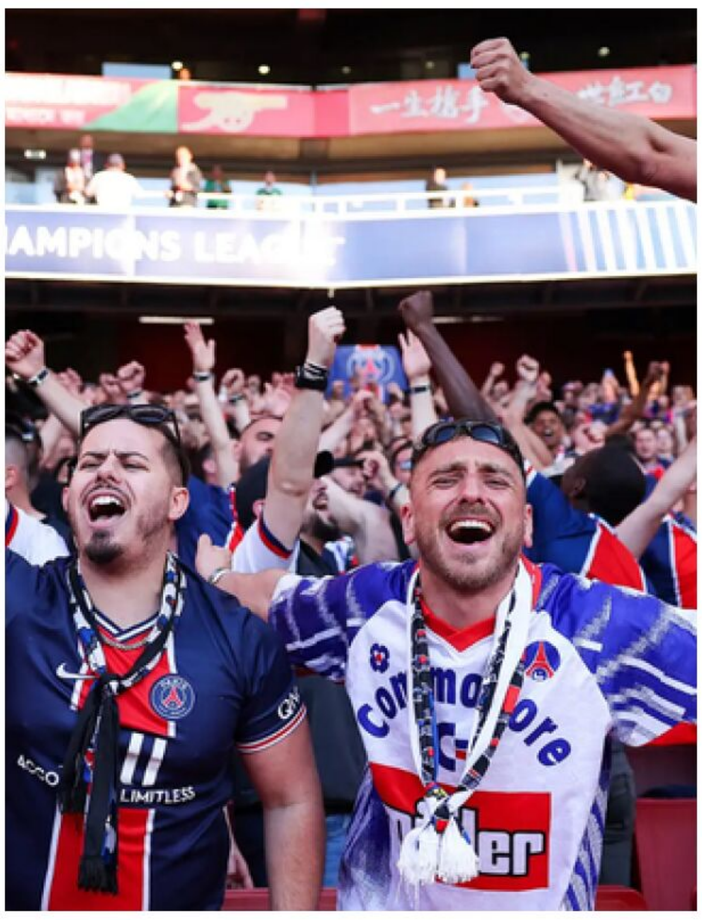
Et puis il y a toutes ces petites choses que seuls les supporteurs comprennent vraiment : l'attente devant les soirées européennes, l'hymne de la Ligue des champions qui provoque encore quelque chose dans le ventre **malgré les années**, les messages échangés avec des amis avant le match où tout le monde prétend rester calme alors que personne ne l'est réellement. Il suffit de lire trois conversations avant un quart de finale pour comprendre à quel point des adultes parfaitement raisonnables peuvent perdre toute logique : « Je ne le sens pas », « si on marque vite c'est bon », « je préfère ne pas trop y croire ». Le plus drôle est sans doute que chaque début de saison, je me raconte exactement la même histoire : cette fois je vais prendre davantage de distance.

Cette fois je vais regarder ça avec plus de maturité. Cette fois je ne vais pas laisser mon humeur dépendre d'un groupe de joueurs que je ne connais même pas personnellement. Puis arrive un match important et je redeviens immédiatement ce gamin devant sa télévision.

Parce qu'un supporteur vit dans l'attente permanente du miracle. Et le PSG, depuis toujours, est probablement le club qui vous apprend le mieux cette règle étrange : on peut souffrir cent fois, jurer qu'on ne nous y reprendra plus, puis revenir exactement au même endroit quelques semaines plus tard, avec l'espoir insensé que cette fois sera peut-être enfin la bonne.

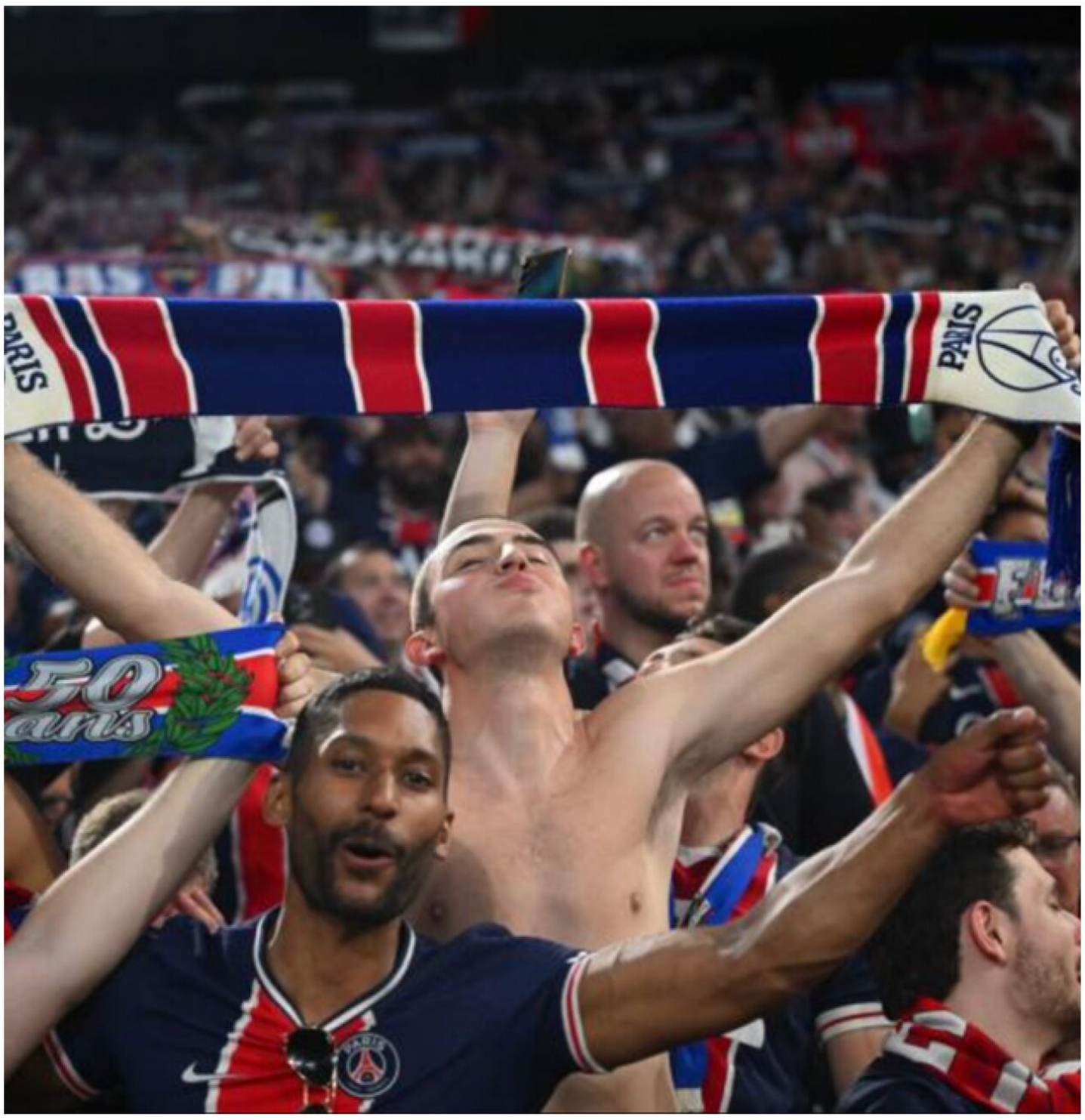
Douleur physique

Je me souviens encore de l'époque où je pouvais regarder un match jusqu'au bout avec une forme de sang-froid presque admirable. J'avais cette endurance émotionnelle des jeunes supporteurs, cette capacité à rester assis devant l'écran sans bouger, persuadé qu'abandonner avant la fin relevait d'une sorte de trahison. Aujourd'hui, je ne suis plus du tout aussi solide. J'ai découvert avec le temps une vérité assez peu glorieuse : il m'est devenu difficile de regarder certaines rencontres du PSG jusqu'au bout lorsque le scénario commence à tourner au cauchemar. Cela paraît profondément ridicule lorsqu'on le formule comme ça, mais voir son équipe souffrir peut produire quelque chose qui ressemble presque à une réaction physique. Pas une vraie douleur bien sûr, pas quelque chose qui vous conduirait chez un médecin, mais une sensation bien réelle : l'estomac qui se noue, la mâchoire qui se crispe, le cœur qui accélère et cette tension étrange dans les épaules qui apparaît sans prévenir.
J'ai longtemps pensé que les gens exagéraient lorsqu'ils disaient : « Ce match m'a vidé » ou « **J'ai perdu dix ans d'espérance de vie ce soir** ». Puis je me suis surpris à employer exactement les mêmes phrases. Désormais, quelques heures avant certains grands rendez-vous européens du PSG, je deviens un être légèrement différent. Je consulte les compositions probables plusieurs fois alors que rien n'a changé depuis une heure. Je lis des analyses contradictoires dans l'espoir absurde de tomber sur celle qui m'apportera une forme de paix intérieure.



Partout en déplacement





LES SUPPORTERS PARISIENS, UN MODÈLE DE RÉSILIENCE ET DE PASSION ?

La passion ne s’achète pas !

J’observe des **statistiques inutiles** comme si elles pouvaient me rassurer : possession moyenne, buts attendus, historique des confrontations, état de forme. Comme si les chiffres pouvaient protéger un supporteur du chaos. Le problème avec le PSG, c’est que ce club vous a appris à rester prudent même quand tout semble sourire. Je me souviens par exemple du quart de finale contre l’Atalanta en 2020. Pendant plus de quatre-vingt-dix minutes, je regardais une équipe parisienne totalement bloquée, menée au score, avec ce sentiment désagréable que l’histoire allait encore s’écrire dans le mauvais sens. Et puis, presque sans prévenir, Marquinhos égalise. Quelques secondes plus tard, Choupo-Moting marque à son tour. Deux buts en quelques instants. Je me souviens avoir poussé un cri complètement incontrôlé dans mon salon. Pas un cri élégant d’adulte raisonnable ; un cri primaire, celui d’un homme qui vient d’être **libéré d’une tension** accumulée depuis une heure et demie. Il y a aussi des souvenirs plus anciens, plus étranges, qui restent accrochés quelque part dans un coin de la mémoire. Je pense au PSG des années Pauleta. À cette période où le club n’était pas cette machine mondiale devenue une marque planétaire. Il y avait quelque chose de plus chaotique, de plus imprévisible. On pouvait vivre une soirée extraordinaire puis une immense frustration quelques jours plus tard.



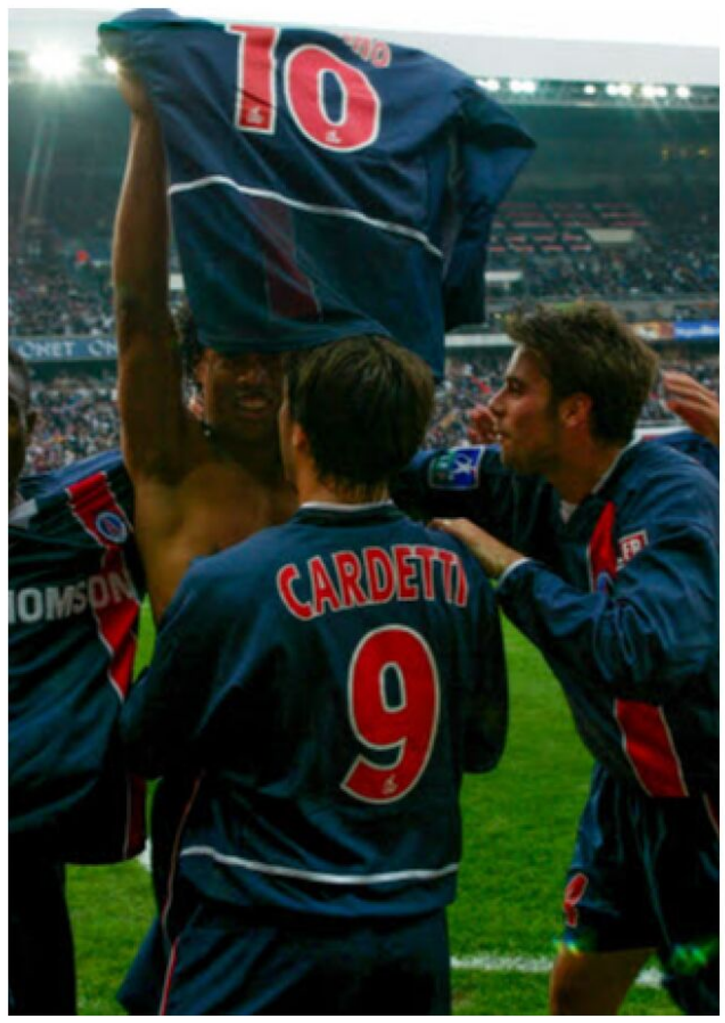
Triomphal PSG !

Une passion éternelle !



Pauleta avait cette capacité à surgir soudainement et à vous faire passer d’un état de résignation totale à une euphorie absolue en quelques secondes. C’est peut-être à ce moment-là que j’ai commencé à comprendre que le supportérisme ressemblait davantage à une succession de montagnes russes qu’à une histoire d’amour tranquille.





Je me rappelle aussi de **Ronaldinho**, probablement l'un des joueurs les plus frustrants et fascinants que j'aie vus sous le maillot parisien. À l'époque, j'étais incapable de décrocher les yeux de l'écran lorsqu'il avait le ballon. On avait toujours l'impression qu'il allait inventer quelque chose que personne d'autre n'avait imaginé. Le problème, c'est que ce genre de joueur crée une dépendance terrible chez le supporteur : il vous habitue à attendre l'impossible. Et puis il y a les matchs ordinaires qui deviennent totalement déraisonnables à cause de nous. Un **PSG-Marseille** un dimanche soir peut parfois provoquer chez moi davantage de tension qu'un rendez-vous important ou qu'un entretien professionnel. Je me connais maintenant : à partir de la 80e minute, si Paris ne mène que d'un but, je ne regarde plus le match normalement. Je change de position sur le canapé toutes les trente secondes. Je prends mon téléphone sans le lire. Je me lève, je reviens, je fais semblant d'aller chercher quelque chose dans une autre pièce. Le plus absurde dans tout cela, c'est que je sais parfaitement ce qui est en train de se produire. Je suis un homme adulte avec un travail, des responsabilités et des préoccupations bien plus importantes qu'un résultat de football. Pourtant, pendant certaines soirées du PSG, une partie de moi cesse momentanément d'avoir quarante ans. Parce qu'être supporteur ne consiste pas seulement à aimer une équipe. C'est accepter que certains souvenirs vivent encore quelque part dans le corps. Il suffit parfois d'un ballon qui traîne dans la surface à la 89e minute pour qu'ils reviennent tous d'un coup.

e repense souvent à cela en regardant ce qu'est devenu le PSG ces derniers temps. Pendant des années, j'ai parfois eu la sensation étrange de supporter une équipe remplie de talents extraordinaires mais qui ressemblait davantage à une juxtaposition de stars qu'à une véritable histoire collective. Puis est arrivé Luis Enrique. Je dois reconnaître quelque chose : au départ, je faisais partie des sceptiques. Pas des sceptiques agressifs, plutôt des sceptiques fatigués. Les supporteurs parisiens ont développé une compétence très particulière avec les années : ils savent être enthousiastes tout en se protégeant émotionnellement. À force de grandes promesses, de reconstructions annoncées et de projets présentés comme des tournants historiques, on finit par construire une petite armure intérieure. Et puis Luis Enrique avait parfois des idées qui me laissaient franchement perplexe. Certaines compositions semblaient sortir d'un laboratoire expérimental. Des changements inattendus, des choix de joueurs surprenants, une obsession presque maniaque pour certains principes de jeu. Entre amis, j'avais fini par lui donner un surnom complètement idiot : « Enrique ou GiFi : des idées de génie ».



UN ENTRAINEUR QUI A TOUT CHANGÈ POUR LES SUPPORTERS PARISIENS... DÈJÁ DANS LA LÈGENDE !



Je trouvais ça très drôle au début. Une composition qui me paraissait étrange ? GiFi, les idées de génie. Un positionnement inhabituel ? GiFi encore. J'étais persuadé d'avoir trouvé une blague destinée à durer longtemps.

Le football adore se moquer des gens trop sûrs d'eux.

Parce que progressivement, j'ai commencé à voir apparaître quelque chose de nouveau. Pas seulement une équipe qui gagnait davantage, mais une équipe qui commençait à penser différemment. Pendant longtemps, le PSG avait donné l'impression de vivre autour de ses individualités. Le ballon devait souvent arriver aux pieds du joueur providentiel qui allait régler le problème. Luis Enrique a presque renversé cette logique. Il a demandé quelque chose qui paraît très simple lorsqu'on le dit mais qui est extrêmement difficile à imposer dans un club rempli de stars : tout le monde travaille.

Les attaquants défendent. Les milieux courent sans ballon. Les joueurs pressent ensemble. Les lignes bougent comme un bloc. Chacun participe à quelque chose qui dépasse sa propre partition. Son idée n'était pas seulement de construire une équipe spectaculaire ; il voulait une équipe qui puisse contrôler le match en permanence : avec le ballon, sans le ballon, dans les temps forts comme dans les moments difficiles. Le pressing est devenu presque une obsession, les rotations constantes également. Même les joueurs offensifs participent désormais à un travail défensif qui aurait semblé presque inconcevable il y a quelques années. Et c'est là que le fameux « GiFi : les idées de génie » a commencé à devenir gênant pour moi. Parce que certaines de ces idées qui semblaient bizarres ont commencé à produire quelque chose de très agaçant : elles fonctionnaient. Il a aussi changé quelque chose d'autre, peut-être encore plus important :
la mentalité du club.

On parle d'un homme qui avait déjà remporté une UEFA Champions League avec le Barça de Messi, Neymar et Suárez, plusieurs championnats, des coupes nationales et un **triplé historique**. Puis il est arrivé à Paris et a ajouté plusieurs titres de champion de France, une première UEFA Champions League, des trophées nationaux et une série de succès qui l'ont installé parmi les entraîneurs les plus importants de l'histoire récente du club. Ce qui me frappe davantage, c'est sa manière de voir le football. Certains coachs ressemblent à des gestionnaires. D'autres à des meneurs d'hommes. Luis Enrique donne parfois l'impression d'être un architecte un peu obsessionnel.
Et moi, devant ma télévision, je continue parfois à sortir ma vieille blague sur GiFi. Mais désormais je le fais avec beaucoup moins d'assurance. Parce qu'il y a quelque chose de très désagréable lorsqu'on est supporteur : découvrir que le type que l'on croyait un peu fou était peut-être simplement en avance sur nous.

02

« LE POUVOIR NE VOUS EST PAS DONNÉ ; VOUS DEVEZ LE PRENDRE. »

BEYONCE



CHASSE À L'HOMME - BANKSY DÉMASQUÉ ?

Par Thomas Chevalier

Et si la vérité était beaucoup moins sexy que prévu

Pendant qu'une nouvelle œuvre estimée à plusieurs millions de dollars s'apprête à être vendue à New York, une autre chasse continue depuis plus de vingt ans : celle de l'identité de Banksy.

Mais une question un peu piquante apparaît désormais : si derrière le plus grand fantôme de l'art contemporain se cachait simplement un quinquagénaire britannique à **l'apparence totalement banale**, l'effet serait-il vraiment le même ? Dans quelques jours à New York, des collectionneurs s'apprêteront à lever discrètement une petite palette numérotée devant une salle tendue comme un terrain de poker à la dernière main. À première vue, il ne s'agit pourtant que d'un paysage assez tranquille : montagnes, ciel, décor presque classique. Mais sur cette toile récupérée et retravaillée apparaît une image immédiatement reconnaissable entre mille : une petite silhouette tend la main vers un ballon rouge en forme de cœur. **Quelques secondes** suffisent pour comprendre pourquoi les enchères risquent de s'envoler. Le nom Banksy est inscrit quelque part sur le carton de présentation.

L'œuvre en question, Girl and Balloon on Found Landscape, appartient à sa série Crude Oils, un ensemble de travaux où l'artiste détourne des peintures traditionnelles trouvées dans des brocantes ou des magasins d'occasion avant d'y injecter son univers visuel. Un peu comme si quelqu'un décidait de prendre un **paysage tranquille** accroché depuis vingt ans dans le salon d'une tante anglaise pour y faire entrer une grenade dégoupillée. Dans le cas de Banksy, le résultat ressemble souvent à cela : quelque chose de familier, immédiatement perturbé par une image qui vient tout dérégler.

UN BALLON ROUGE À PLUSIEURS MILLIONS : POURQUOI TOUT LE MONDE DEVIENT FOU DÈS QU'ON PRONONCE SON NOM

Le plus étonnant n'est pas vraiment l'œuvre elle-même. Le plus étonnant, c'est ce qui se produit systématiquement autour d'elle. Dès que le mot Banksy apparaît quelque part, le phénomène semble toujours suivre le même scénario. Les médias débarquent, les collectionneurs s'excitent, les réseaux sociaux s'emballent et les chiffres commencent à grimper comme s'ils étaient poursuivis par quelque chose. Car depuis longtemps maintenant, **Banksy** ne fonctionne plus comme un artiste classique. Il fonctionne comme un événement. Très peu de créateurs contemporains peuvent provoquer une telle réaction. Il suffit parfois qu'une nouvelle œuvre apparaisse sur un mur pour voir des passants sortir immédiatement leur téléphone, des journalistes débarquer quelques heures plus tard et des experts commencer à parler de montants à six ou sept chiffres alors que la peinture n'est parfois même pas sèche.

L'histoire devient encore plus absurde lorsque l'on regarde ce qui s'est passé ces dernières années. Prenez l'exemple probablement le plus célèbre. En **2018**, une vente est organisée chez **Sotheby's** à Londres. Une version de Girl with Balloon vient d'être adjugée pour plus d'un million de livres et les applaudissements commencent à retomber lorsque soudain une alarme se déclenche. Quelques secondes plus tard, l'œuvre commence à glisser vers le bas à travers une déchiqueteuse dissimulée dans son propre cadre. Les invités restent figés entre panique et fascination pendant que des dizaines de téléphones apparaissent instantanément dans la salle. Dans n'importe quel autre contexte économique, quelqu'un qui détruit son produit juste après l'avoir vendu passerait probablement pour un mauvais homme d'affaires. Chez Banksy, l'opération produit exactement l'effet inverse. L'œuvre détruite devient immédiatement une nouvelle œuvre, rebaptisée Love is in the Bin, et sa valeur explose encore davantage. Il fallait probablement un certain talent pour réussir à se moquer du marché de l'art tout en augmentant sa propre cote au même moment.





Une version ultérieure de cette œuvre, dans un cadre créé par l'artiste, a été vendue aux enchères le 5 octobre 2018. Immédiatement après le coup de marteau final, l'œuvre s'est autodétruite sous les yeux incrédules des acheteurs et des spectateurs, stupéfaits de voir l'œuvre partir en morceaux....

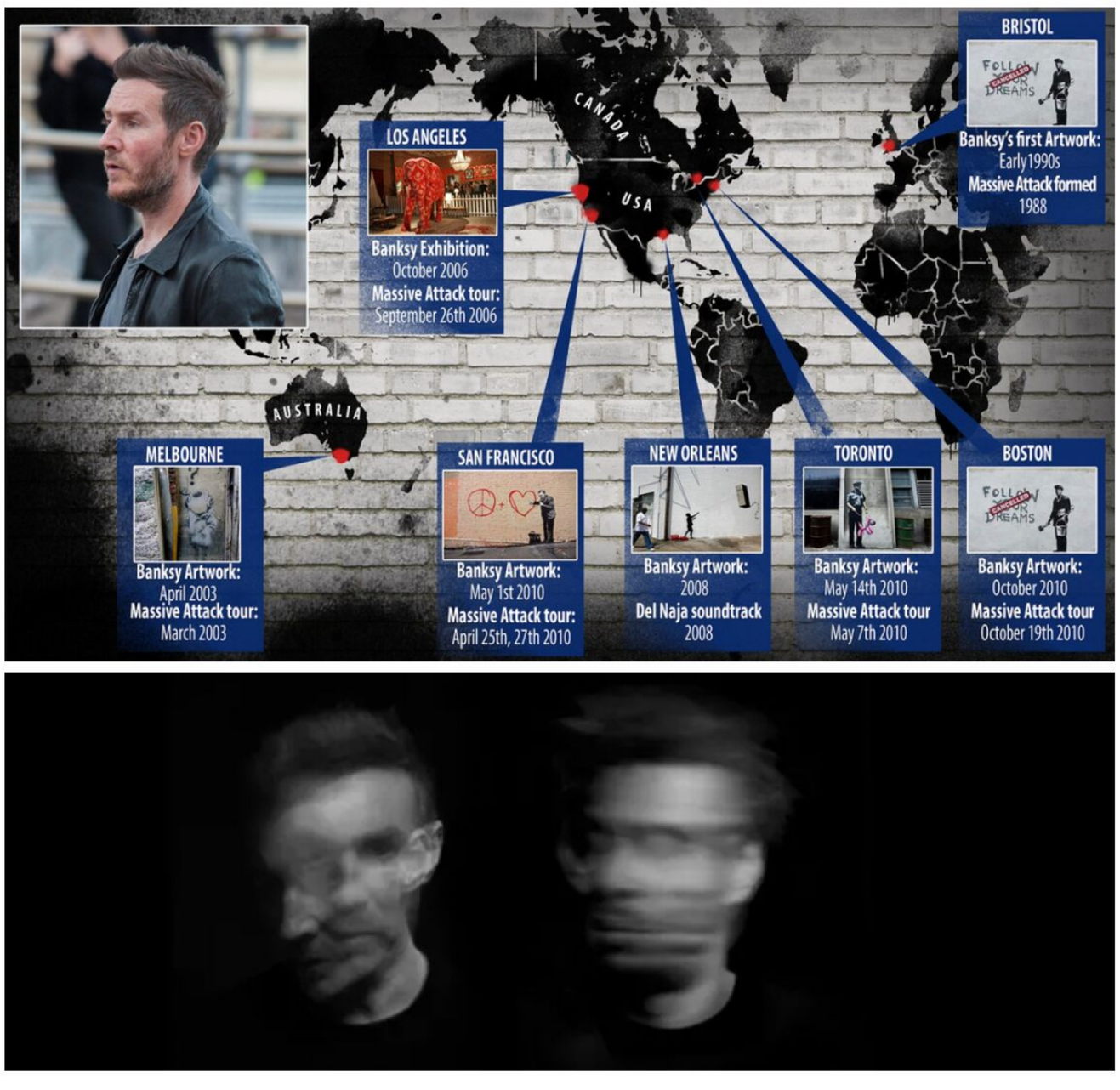
LA CHASSE À L'HOMME LA PLUS CHIC DU MONDE

Quand journalistes, universitaires et internautes se transforment en détectives

Tout s'accélère en Ukraine à la fin de l'année 2022. À Horenka, dans la banlieue meurtrie de Kiev, un immeuble éventré après une frappe russe devient soudain le décor d'une apparition inattendue. Sur les débris encore marqués par les combats apparaît une scène étrange : un homme assis dans une baignoire, fragile, presque absurde au milieu du désastre. La signature ne laisse guère de doute : Banksy est passé par là. Pourtant, plus encore que le dessin lui-même, ce sont les personnes aperçues autour de l'intervention qui vont attirer l'attention.

Plusieurs témoins décrivent la présence de trois hommes travaillant rapidement, avec méthode, presque discrètement malgré l'intérêt qu'ils suscitent. Une habitante interrogée par Reuters affirme reconnaître l'un d'entre eux : Robert Del Naja, connu sous le surnom de 3D et membre fondateur du groupe Massive Attack.

L'idée n'a rien d'inédit. Depuis longtemps déjà, certains observateurs remarquent des parallèles troublants entre les parcours du musicien et ceux attribués à Banksy : mêmes villes, mêmes périodes, mêmes racines dans la scène artistique de Bristol des années 1990.







Le leader de Massive Attack

Un autre homme présent sur place est rapidement identifié : **Giles Duley**, photographe engagé connu pour ses reportages réalisés dans des zones de guerre. Sa silhouette est facilement reconnaissable en raison des prothèses qu'il porte après avoir été grièvement blessé dans une explosion en Afghanistan. Les données de déplacement consultées par Reuters confirment sa présence en Ukraine au moment des faits, donnant à cette histoire une base beaucoup plus solide qu'une simple rumeur ou un témoignage isolé.

UN SUSPECT IDÉAL… PEUT-ÊTRE UN PEU TROP IDÉAL ?

Reste alors un troisième personnage. Une silhouette sans nom, sans véritable description et sans identité claire. C'est précisément à cet instant que l'affaire prend une tournure plus complexe. Au lieu de réduire les zones d'ombre, cet épisode ukrainien semble les multiplier. Si Banksy travaille entouré d'un cercle de proches ou d'un véritable réseau, alors son identité cesse d'être une simple recherche individuelle pour devenir un puzzle nettement plus sophistiqué.



Les journalistes de Reuters se retrouvent alors devant une alternative particulièrement délicate : faut-il suivre la piste séduisante menant à Robert Del Naja, figure crédible d'un Banksy musicien et engagé, ou faut-il accepter que la réponse se trouve ailleurs, précisément dans cette place laissée vide par l'inconnu ? Une chose paraît néanmoins évidente : plus la traque avance, plus le mystère semble s'épaissir au lieu de disparaître.

La théorie **Robert Del Naja** n'est pas née récemment. Elle appartient à une longue série d'enquêtes parallèles évoluant quelque part entre travail journalistique sérieux et obsession de passionnés. Le Daily Mail, notamment grâce aux recherches du blogueur écossais Craig Williams, a largement contribué à populariser cette hypothèse.

L'idée possède un certain charme narratif : Banksy ne serait pas un individu unique, mais une structure mouvante, un groupe opérant discrètement dans l'ombre et se déplaçant au rythme des tournées de **Massive Attack**. Cette théorie repose sur une succession de coïncidences suffisamment troublantes pour retenir l'attention. À plusieurs reprises, des œuvres attribuées à Banksy apparaissent dans des villes peu après le passage du groupe britannique. Melbourne reste l'exemple le plus souvent cité. En mars 2003, Massive Attack s'y produit et quelques semaines plus tard, plusieurs créations surgissent sur les murs de la ville. Coïncidence réelle, synchronisation opportuniste ou simple reconstruction réalisée après coup ? La frontière devient difficile à tracer. D'autres éléments viennent renforcer cette impression. Les deux hommes partagent notamment un même environnement culturel : celui du Bristol des années 1980 et 1990, laboratoire d'une contre-culture mêlant art urbain, musique **électronique et influences punk**. Tous deux semblent également avoir été marqués par l'univers de Crass, groupe anarcho-punk ayant profondément influencé toute une génération.



Chez Banksy comme chez Del Naja, on retrouve ce mélange entre provocation politique, efficacité visuelle et sens aigu de la diffusion du message.

Un détail plus discret est venu alimenter davantage encore les spéculations. Lors d'une interview, le producteur Goldie évoque Banksy en utilisant le prénom « Rob ». Une simple familiarité, peut-être anodine, mais qui a immédiatement fait travailler les imaginations : Robert pour Del Naja ou Robin pour Robin Gunningham. Dans ce type d'enquête, les plus petits détails prennent parfois une importance disproportionnée.



Pourtant, malgré cette accumulation d'indices, quelque chose continue de résister. **L'idée d'un Banksy collectif présente plusieurs avantages logiques : elle expliquerait certains déplacements, la rapidité d'exécution** ou encore certaines contraintes matérielles. Mais elle retire aussi une partie du mythe. Elle transforme une silhouette mystérieuse en organisation plus rationnelle. Or Banksy semble précisément fonctionner à l'inverse de cette logique. Ce qui paraît davantage crédible, c'est l'existence d'un environnement commun. Robert Del Naja et Banksy évoluent probablement dans les mêmes sphères artistiques, fréquentent les mêmes réseaux et partagent certaines influences. Dans cette perspective, **Del Naja** n'est peut-être pas Banksy lui-même, mais il pourrait en représenter une pièce importante, un reflet ou une connexion discrète. Et c'est peut-être là que se trouve le véritable piège : dans une enquête où chaque élément semble conduire vers une révélation évidente, la piste la plus cohérente n'est pas toujours la bonne.



Robert Del Naja



Pourtant, c’est précisément à cet instant que l’affaire prend une tournure inattendue. Pour pouvoir être relâché, l’homme remplit des documents administratifs et signe sous son identité réelle. Aucun pseudonyme, aucun masque, aucune tentative de brouiller les pistes. Un nom apparaît alors noir sur blanc : **Robin Gunningham**. Cette information fait immédiatement écho aux révélations publiées quelques années plus tôt par The Mail on Sunday. À l’époque, beaucoup avaient accueilli cette piste avec prudence, mélangeant curiosité et scepticisme. Cette fois, il ne s’agit plus seulement d’une théorie circulant dans la presse : une trace écrite existe. Le plus surprenant reste probablement l’ironie de la situation. Le sergent Steve Mona, chargé de l’interpellation, ignore totalement qu’il pourrait avoir devant lui celui qui deviendra plus tard l’un des artistes les plus connus de la planète.

Une arrestation new-yorkaise presque oubliée

Pour pousser l’enquête plus loin, **Reuters** remonte jusqu’à un épisode ancien enfoui dans les archives judiciaires de New York. Le 18 septembre 2000, plusieurs années avant que Banksy ne devienne une référence mondiale de l’art urbain, un homme est surpris en train de dégrader un support publicitaire. **L’incident se déroule sur Hudson Street**, sur le toit d’un bâtiment où une publicité de Marc Jacobs est en train d’être modifiée à l’aide d’un pochoir. Le geste possède déjà les ingrédients que l’on associera plus tard à Banksy : une intervention visuelle rapide, une touche ironique et un goût évident pour le détournement. Cette fois cependant, l’opération ne se déroule pas comme prévu. L’individu est repéré puis interpellé par la police. Les autorités estiment les dommages à plus de 1 500 dollars, une somme suffisante pour déclencher une procédure officielle. Conduit au poste, l’homme ne cherche pas à nier les faits. La scène n’a rien d’extraordinaire : aucune poursuite spectaculaire, aucune fuite improvisée entre les immeubles, seulement une procédure assez classique.



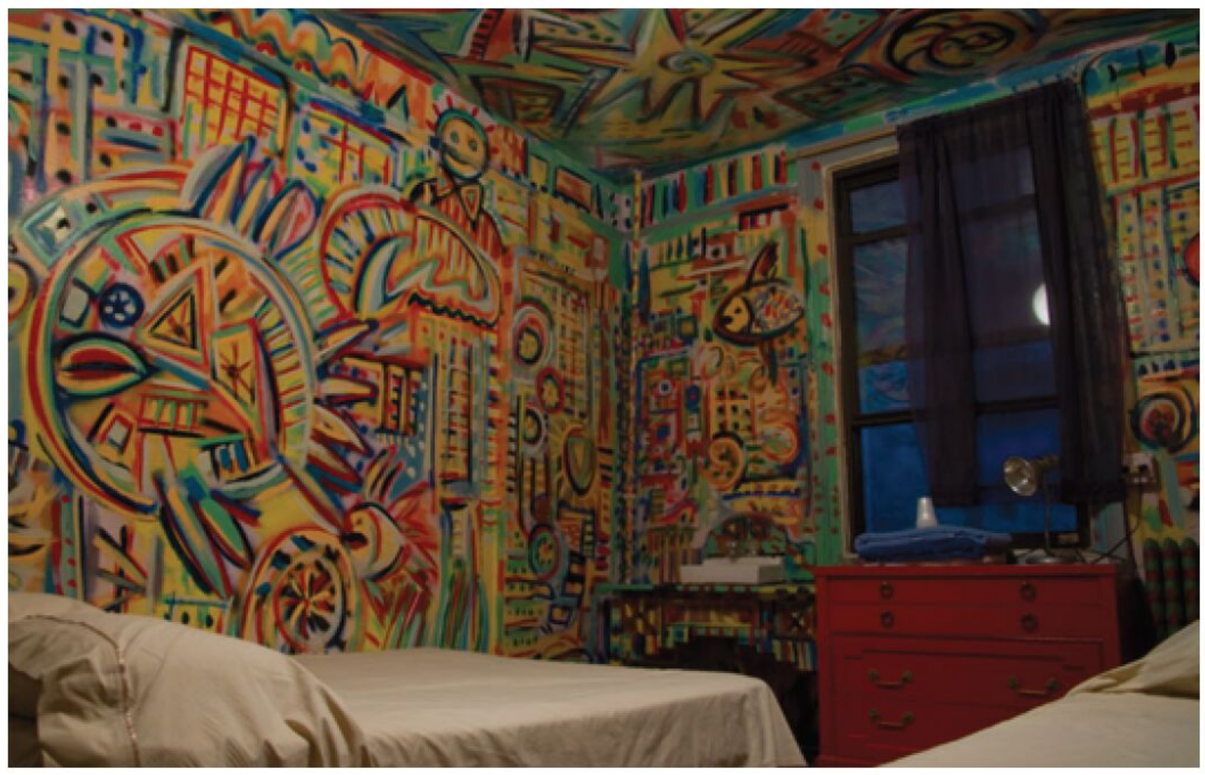
Robin Gunningham

Les confidences discrètes d'un hôtel new-yorkais

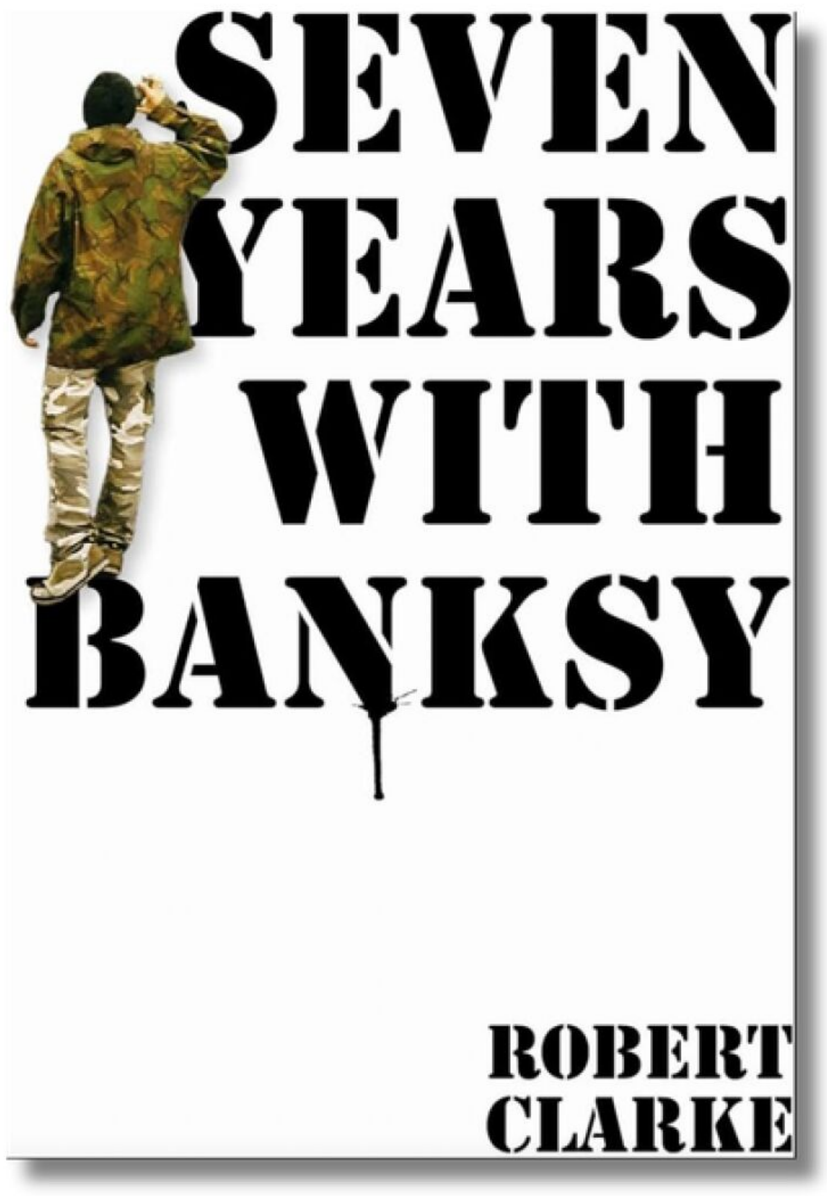
Dans l'histoire de Banksy, certains endroits occupent une place discrète mais importante. À New York, le **Carlton Arms Hotel** fait partie de ceux-là. L'établissement possède une réputation particulière : ici, les murs tiennent davantage du laboratoire artistique que du décor traditionnel. Certains créateurs y règlent même une partie de leur séjour en décorant chambres et couloirs.

Banksy y séjourne à plusieurs reprises et investit rapidement les lieux à sa manière. Il transforme certains espaces, y laisse sa marque et participe à cette atmosphère volontairement brute qui a fait la réputation de l'hôtel. C'est également là qu'il rencontre Robert Clark, employé de l'établissement lui aussi originaire de Bristol. Ce détail géographique rapproche rapidement les deux hommes et leur relation évolue vers une forme de complicité faite de discussions tardives, d'échanges sur l'art et de réflexions sur cette étrange idée de rester visible tout en demeurant caché.





L'hôtel qui tient la vraie info ?



Un livre témoin ?

Robert Clark deviendra plus tard l'un des rares témoins directs de cette période encore assez floue de la vie de Banksy. En 2012, il publie Seven Years with Banksy, un livre dans lequel il revient sur ces années passées à ses côtés. L'ouvrage ne contient pas de révélation spectaculaire ni de preuve irréfutable, mais il rassemble plusieurs anecdotes qui vont rapidement attirer l'attention. L'une d'elles est particulièrement commentée. Selon Clark, Banksy aurait évoqué l'idée de changer officiellement son nom afin d'adopter celui de « **Robin Banks** ». Le jeu de mots est évident : robbing banks signifie « braquer des banques », et la contraction donne quelque chose qui ressemble fortement à Banksy. Le phénomène va parfois beaucoup plus loin. En 2014, une rumeur massive a circulé sur Internet affirmant que Banksy avait été arrêté et officiellement identifié.

L'information s'est propagée à une vitesse impressionnante avant qu'il apparaisse qu'il s'agissait simplement d'un canular. Finalement, Banksy a peut-être réussi quelque chose d'assez extraordinaire. Il n'a pas seulement créé des œuvres ; il a créé une situation où le doute fait partie du système lui-même. Même lorsqu'un nouveau pochoir apparaît sur un mur, la première question n'est plus « qu'est-ce que cela signifie ? ».

03

« IL N'EXISTE AUCUNE LIMITE À CE QUE NOUS POUVONS ACCOMPLIR. »

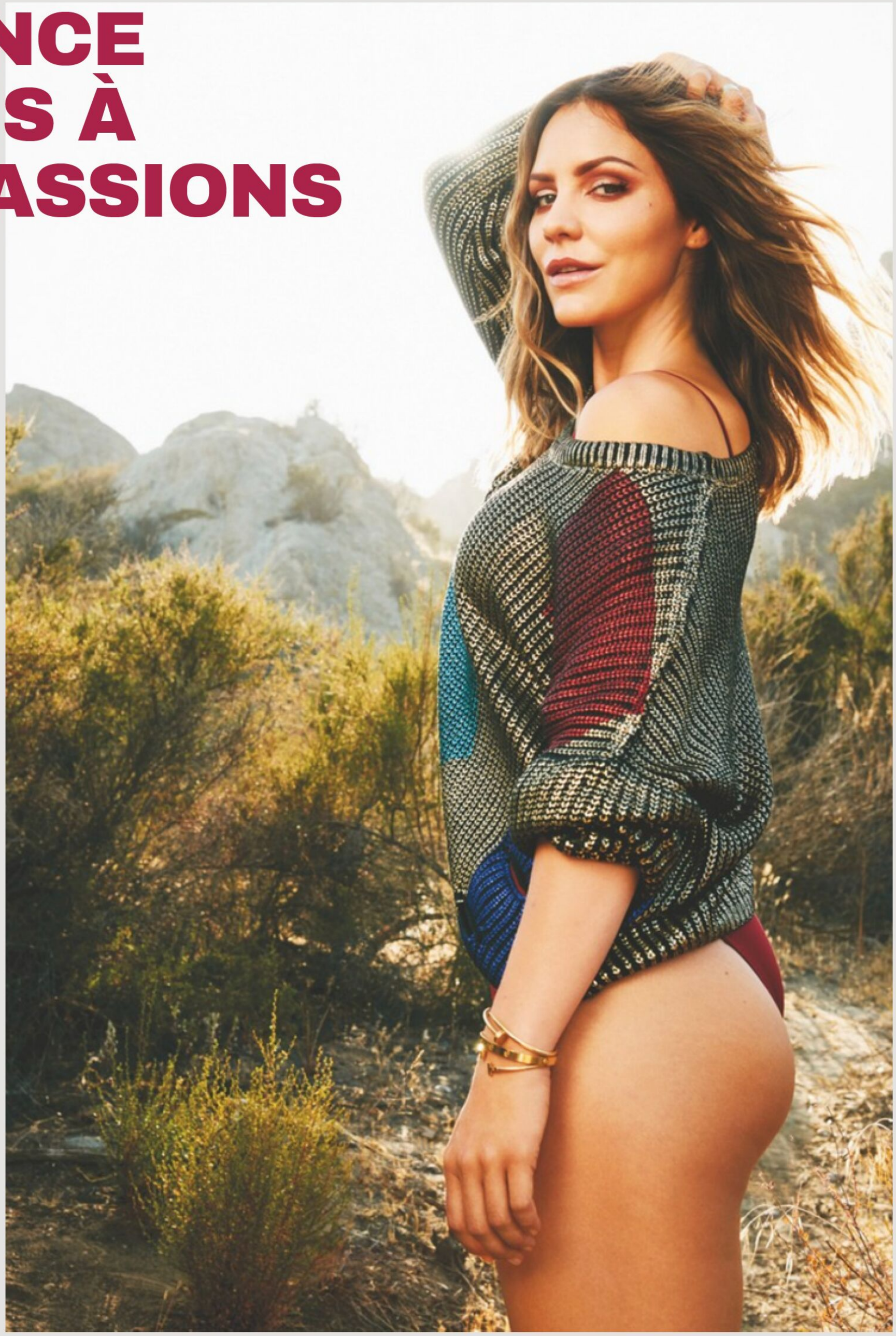
MICHELLE OBAMA

KATHARINE MCPHEE

Lady du mois



ELLE NE RENONCE JAMAIS À SES PASSIONS



Katharine McPhee est une chanteuse, actrice et personnalité du divertissement américaine dont la trajectoire professionnelle illustre l'évolution typique — mais rarement linéaire — de nombreuses figures issues des émissions de télé-crochet du début du XXIe siècle. Née le 25 mars 1984 à Los Angeles, en Californie, Katharine Hope McPhee grandit dans un environnement déjà proche de l'industrie du spectacle. Son père, Daniel McPhee, travaille comme producteur de télévision, tandis que sa mère, ***Peisha McPhee, est une professeure de chant reconnue qui formera plus tard plusieurs artistes et chanteurs professionnels.***

Cette proximité avec les arts de la scène n'oriente pas immédiatement la jeune Katharine vers une carrière planifiée dans la célébrité, mais elle nourrit très tôt son intérêt pour la musique et l'interprétation.

Dès l'adolescence, sa voix attire l'attention de ses proches et de ses enseignants, et elle développe progressivement une technique vocale solide sous la supervision de sa mère. À une époque où les concours télévisés commencent à transformer la culture populaire américaine, McPhee possède déjà une base musicale sérieuse, un avantage qui jouera plus tard un rôle décisif.

Son nom devient véritablement connu du grand public en 2006 lors de sa participation à la cinquième saison **d'American Idol**, l'une des émissions les plus influentes de la télévision américaine à cette période. L'émission est alors un phénomène culturel considérable, capable de propulser des inconnus vers une reconnaissance nationale presque instantanée.

Katharine McPhee se distingue rapidement par une combinaison particulière : une voix puissante mais contrôlée, une présence scénique accessible et une image plus naturelle que certains concurrents davantage orientés vers l'exubérance spectaculaire. Son interprétation de morceaux tels que Somewhere **Over the Rainbow ou Over It** marque les téléspectateurs. Bien qu'elle termine à la deuxième place derrière Taylor Hicks, sa défaite relative ne constitue pas un frein à sa carrière ; au contraire, plusieurs finalistes d'American Idol démontrent alors qu'une victoire n'est pas forcément nécessaire pour réussir. Son parcours dans l'émission lui offre une visibilité considérable et attire immédiatement l'attention des maisons de disques et des producteurs.

ARTISTE AVANT TOUT

Son premier **album éponyme**, Katharine McPhee, sort en 2007. Le disque s'inscrit dans la tradition pop adulte contemporaine de l'époque, mélangeant des influences pop, soul et ballades vocales. Le titre Over It devient l'un des morceaux les plus remarqués du projet et lui permet de s'installer dans les classements musicaux américains.

MÊME SI L'ALBUM NE RÉVOLUTIONNE PAS LE PAYSAGE MUSICAL, IL CONFIRME QUE MCPHEE NE SE LIMITE PAS À L'IMAGE D'UNE ANCIENNE CANDIDATE D'ÉMISSION TÉLÉVISÉE. CEPENDANT, COMME BEAUCOUP D'ARTISTES ISSUS DES CONCOURS MUSICAUX, ELLE DOIT RAPIDEMENT AFFRONTER UNE RÉALITÉ COMPLEXE : MAINTENIR UNE IDENTITÉ ARTISTIQUE DURABLE APRÈS L'EXPOSITION INITIALE.



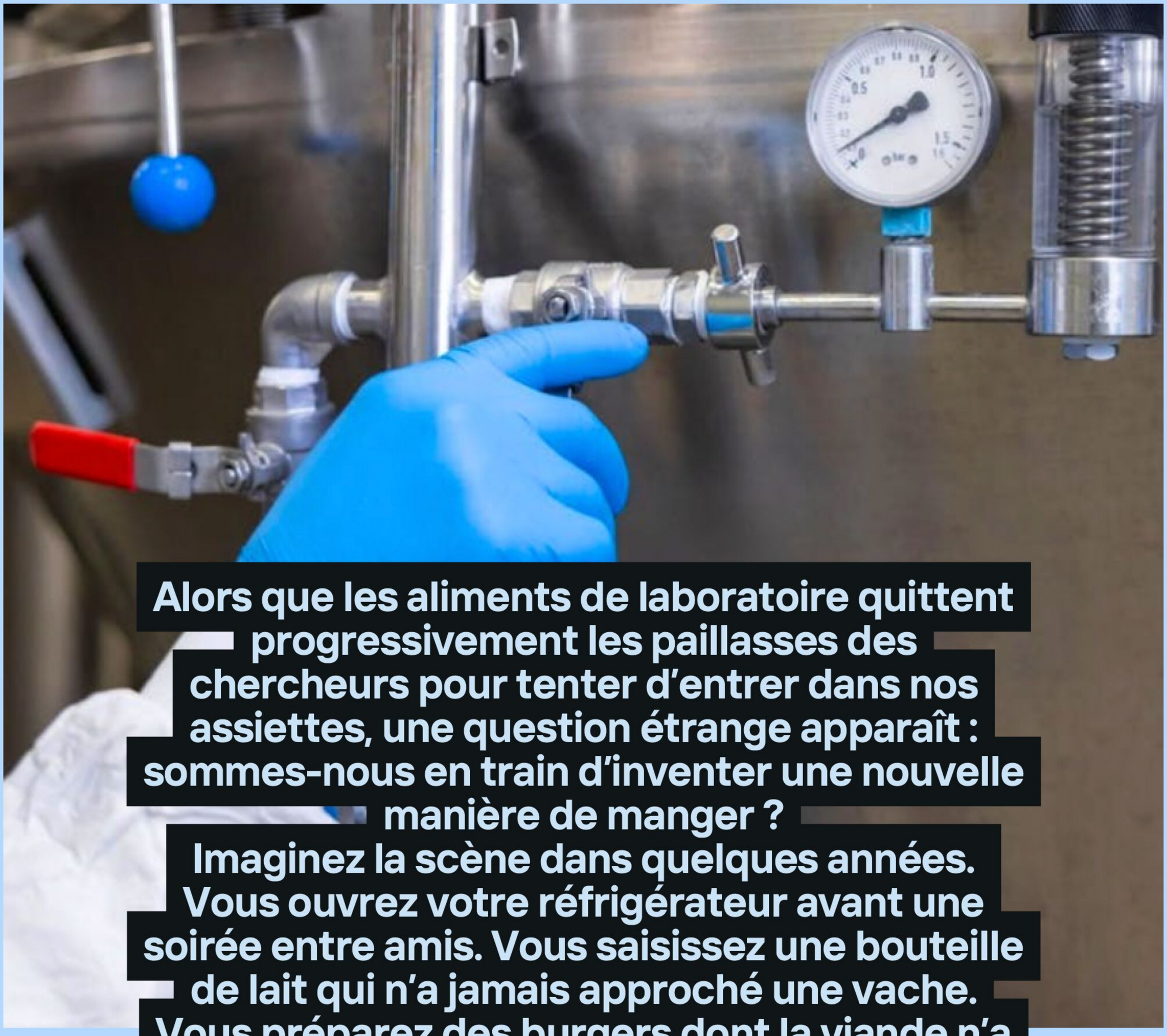
Elle poursuit ensuite cette transition vers le métier d'actrice avec Scorpion, série télévisée diffusée de 2014 à 2018. Elle y interprète **Paige Dineen**, personnage plus éloigné de l'univers musical. Cette série, centrée sur une équipe de génies travaillant sur des problèmes complexes et des situations de crise, lui offre un rôle régulier pendant plusieurs saisons. Cette stabilité professionnelle marque une étape importante : Katharine McPhee n'est plus seulement associée au souvenir d'American Idol, mais devient une figure récurrente du paysage télévisuel américain.



WHAT THE FUCK !

Lait sans vache, steak sans bœuf : bientôt dans notre frigo ?

Steak cultivé dans une cuve, protéines laitières fabriquées par des micro-organismes, saumon élevé sans océan ni rivière : pendant longtemps, ce type d'annonce ressemblait à un scénario de science-fiction bricolé entre Blade Runner et un salon de l'agriculture du futur. Pourtant, certains de ces produits existent déjà, certains sont vendus dans quelques pays, et des milliards d'euros commencent à circuler autour d'eux.



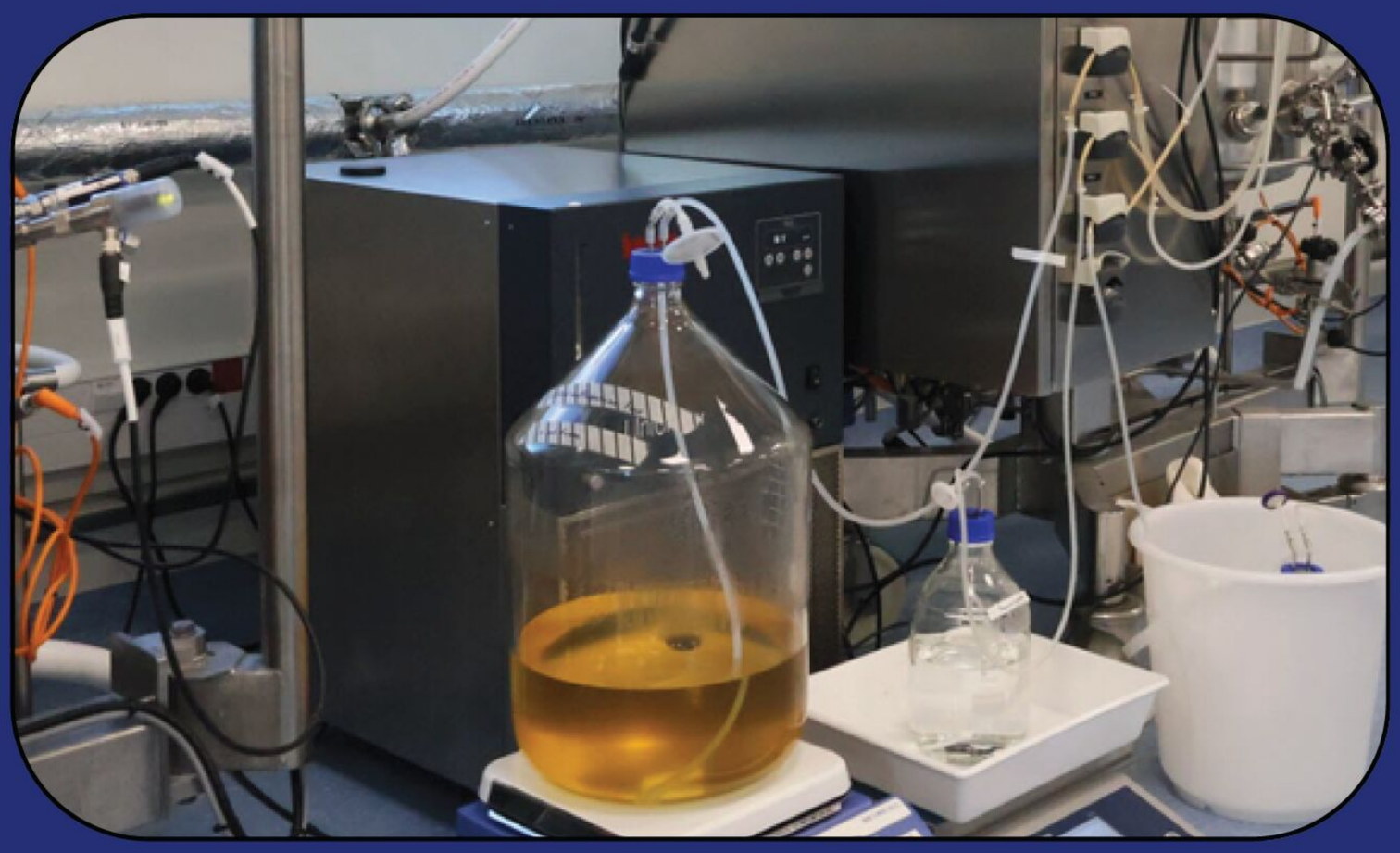
Alors que les aliments de laboratoire quittent progressivement les paillasses des chercheurs pour tenter d'entrer dans nos assiettes, une question étrange apparaît : sommes-nous en train d'inventer une nouvelle manière de manger ?

Imaginez la scène dans quelques années. Vous ouvrez votre réfrigérateur avant une soirée entre amis. Vous saisissez une bouteille de lait qui n'a jamais approché une vache. Vous préparez des burgers dont la viande n'a jamais vu un pâturage.

Vous ajoutez une tranche de fromage obtenue grâce à des micro-organismes travaillant dans des cuves d'acier inoxydable. Le plus surprenant n'est pas forcément l'existence de ces produits. Le plus surprenant est qu'ils ne relèvent plus entièrement du futur. Dans plusieurs pays, certains sont déjà commercialisés, tandis que des entreprises lèvent des centaines de millions d'euros pour transformer une idée longtemps considérée comme extravagante en industrie mondiale. Car derrière ces aliments se cache quelque chose de plus grand qu'une simple innovation culinaire : une tentative de déplacer une partie de notre alimentation du champ vers le laboratoire.

Nourriture de laboratoire : comment ça marche ?

Lorsqu'on évoque la nourriture fabriquée en laboratoire, l'imagination part généralement dans toutes les directions à la fois. Certains imaginent immédiatement une sorte de pâte grise sortie d'une machine futuriste. D'autres visualisent des scientifiques en blouse blanche faisant pousser des steaks comme on ferait pousser des plantes dans une serre. Dans la réalité, les choses sont à la fois plus complexes et plus banales. Car une grande partie des technologies dont on parle aujourd'hui utilisent des mécanismes biologiques que l'être humain exploite depuis très longtemps. La bière, le vin, le pain ou le yaourt utilisent déjà des organismes vivants pour transformer des matières premières. Ce qui change aujourd'hui n'est pas le principe général. ***Ce qui change, c'est son niveau de précision. Sous l'étiquette un peu fourre-tout de « nourriture de laboratoire », plusieurs familles très différentes coexistent. La première est celle qui attire le plus l'attention médiatique : la viande cultivée.***





Son principe paraît presque absurde lorsqu'on le résume brutalement. Plutôt que d'élever un animal entier pendant plusieurs mois ou plusieurs années afin de récupérer certains tissus précis, pourquoi ne pas faire directement pousser uniquement ces tissus ? Les chercheurs prélèvent alors des cellules animales capables de se multiplier puis les installent dans des environnements contrôlés où elles reçoivent nutriments, vitamines et facteurs de croissance. Petit à petit, elles se développent pour former du tissu musculaire ou des cellules graisseuses. **L'objectif final consiste à obtenir quelque chose qui ressemble à de la viande traditionnelle**. La deuxième famille est moins spectaculaire mais avance parfois plus vite : la fermentation de précision. Ici, l'idée n'est pas de fabriquer un animal miniature dans une cuve. Elle consiste plutôt à demander à des micro-organismes de produire certaines molécules spécifiques qui nous intéressent. Une levure ou une bactérie peut ainsi devenir une petite usine biologique chargée de produire une protéine précise. Dans certains cas, l'objectif n'est même pas de reproduire un aliment entier mais simplement une fonction particulière. Une protéine du lait capable de mousser dans un café. Une graisse qui fond d'une certaine manière sur la langue. Une molécule responsable d'une texture crémeuse ou d'un goût particulier.

Et puis apparaissent aussi des produits hybrides qui constituent probablement le scénario le plus réaliste à court terme. Au lieu de remplacer intégralement un produit traditionnel, ils mélangent ingrédients végétaux classiques et protéines issues de nouvelles technologies. En réalité, le futur alimentaire qui semble se dessiner ressemble moins à une invasion de nourriture artificielle qu'à un immense jeu de Lego biologique où l'on démonte les aliments pièce par pièce pour tenter de les reconstruire autrement.

Le lait sans vache : le cas d'école

Si l'on devait choisir un produit capable d'expliquer à lui seul cette nouvelle génération d'aliments, le lait serait probablement le meilleur candidat. D'abord parce qu'il s'agit d'un produit universel, présent dans presque tous les foyers sous une forme ou une autre. Ensuite parce qu'il permet de comprendre une idée essentielle : les nouveaux aliments de laboratoire ne cherchent pas toujours à reproduire un produit entier. Ils essaient parfois simplement d'en reproduire certains éléments clés. Dans l'imaginaire collectif, l'expression « lait de laboratoire » évoque immédiatement une image presque comique : une machine métallique qui fabriquerait du lait comme une imprimante produit une feuille de papier.

LA QUÊTE INFERNALE DE LA PROTÉINE FABRIQUÉE...

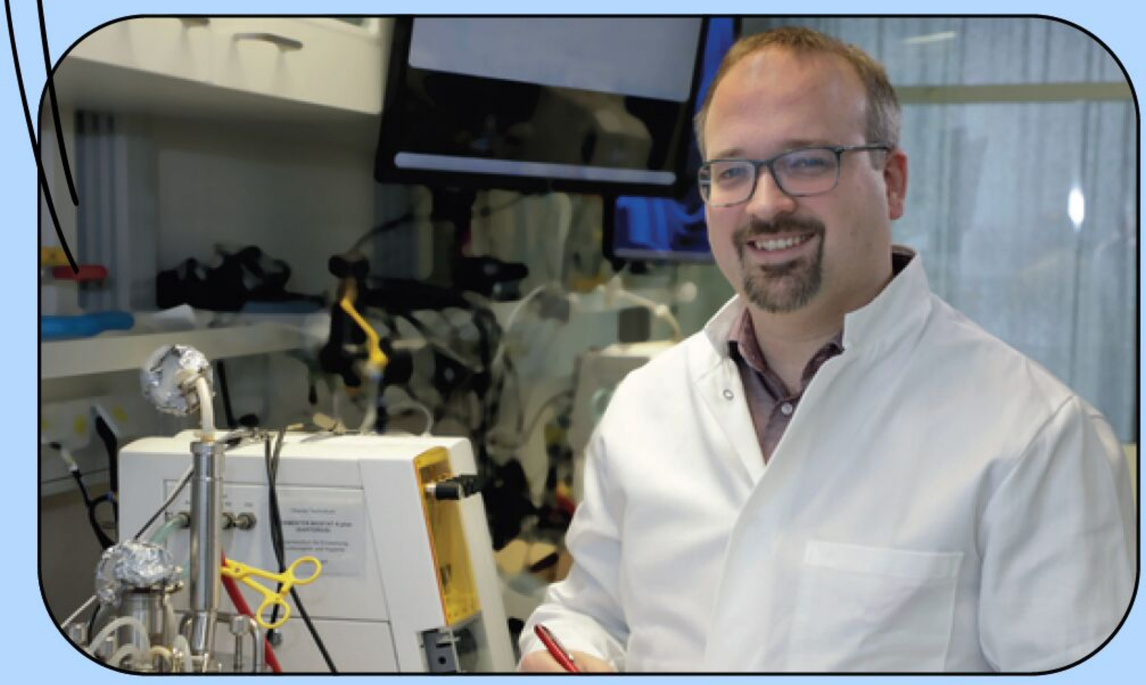
La réalité ressemble davantage à un laboratoire de biotechnologie relativement banal, rempli de tubes, de pipettes, d'éprouvettes et de réacteurs. Rien qui évoque particulièrement une révolution alimentaire mondiale. Sur le campus universitaire de Weihenstephan, en Bavière, **l'équipe du chercheur Marius Henkel** travaille justement sur ce type de technologie. **Dans son laboratoire, un liquide jaune tourne lentement dans un petit bioréacteur de table**. À première vue, l'ensemble paraît d'une banalité presque décevante. Pourtant, à l'intérieur, des protéines sont en train d'être fabriquées, des protéines que les chercheurs décrivent comme impossibles à distinguer de certaines protéines naturellement présentes dans le lait. L'idée de départ paraît presque brutale lorsqu'on la résume. Une vache est un organisme extraordinairement complexe qui consomme des ressources, grandit pendant des années et remplit une multitude de fonctions biologiques. Or, dans une bouteille de lait, seules certaines protéines intéressent réellement les industriels pour leurs propriétés gustatives ou techniques. Dès lors, certains chercheurs posent une question très directe : pourquoi continuer à produire l'ensemble de la machine lorsque seules quelques pièces nous intéressent ?

Pour répondre à cette question, une technologie appelée « fermentation de précision » entre en jeu. Son principe consiste à utiliser des micro-organismes comme de petites usines biologiques. Des levures ou des bactéries reçoivent des instructions génétiques leur permettant de fabriquer une protéine précise.

Ces organismes sont ensuite placés dans des bioréacteurs remplis d'eau, de nutriments, de vitamines et d'autres éléments nécessaires à leur croissance. **Petit à petit, ces minuscules ouvriers biologiques produisent alors la protéine recherchée**. Dans le cas du lait, l'une des protéines les plus étudiées est la bêta-lactoglobuline, une protéine naturellement présente dans le lactosérum.

Des entreprises comme la société américaine Perfect Day l'utilisent déjà pour créer des produits commercialisés dans certains pays, notamment aux États-Unis et à Singapour. Mais une nuance importante apparaît immédiatement. **Les chercheurs** eux-mêmes prennent soin d'éviter certains raccourcis. Ils ne prétendent pas nécessairement recréer du lait au sens traditionnel du terme. Ils parlent davantage de produits capables de reproduire certaines caractéristiques du lait : son goût, sa texture, sa capacité à mousser ou sa sensation en bouche.

La différence peut sembler purement sémantique, mais elle ne l'est pas vraiment. Car lorsqu'on observe une bouteille de lait classique, on oublie souvent qu'elle contient un mélange extrêmement complexe : **protéines diverses, lipides, minéraux, vitamines**, sucres et nombreuses autres molécules. Le reproduire intégralement devient beaucoup plus difficile que fabriquer une seule protéine précise.



Marius Henkel

Certaines entreprises avancent donc par étapes. Des sociétés développent par exemple des laits hybrides mélangeant protéines animales traditionnelles et ingrédients végétaux. L'idée consiste à approcher progressivement le résultat recherché plutôt qu'à tout remplacer d'un coup. Cela ressemble presque à une période de transition automobile. **Avant les voitures entièrement électriques sont apparues les véhicules hybrides**. Avant le produit totalement nouveau arrive souvent une génération intermédiaire.

LE STEAK SANS ABATTOIR : COMMENT FABRIQUE-T-ON UNE VIANDE CULTIVÉE ?

Le problème principal n'est d'ailleurs pas forcément scientifique. Produire quelques millilitres dans un laboratoire reste relativement accessible. Produire des millions de litres à prix raisonnable constitue une autre histoire. Dans le domaine médical, fabriquer des protéines de synthèse n'a rien d'extraordinaire. L'industrie pharmaceutique le fait depuis longtemps. Mais un médicament peut coûter plusieurs milliers d'euros. Une bouteille de lait, elle, doit finir dans un panier de courses à quelques euros seulement. **C'est précisément là que commence la véritable bataille.**

À cela s'ajoute un autre obstacle : le temps administratif. En Europe, les procédures d'autorisation pour les nouveaux aliments peuvent durer plusieurs années avant d'aboutir. Pendant ce temps, certaines régions du monde avancent beaucoup plus vite.

Résultat : le lait sans vache ressemble aujourd'hui à quelque chose d'assez étrange. Il n'est plus totalement une expérience scientifique. Il n'est pas encore un produit banal du quotidien. Il se trouve quelque part entre les deux, dans cette zone un peu floue où les technologies commencent soudainement à quitter le monde des idées pour entrer dans celui des courses du samedi après-midi. Pendant longtemps, le steak de laboratoire a probablement été le roi incontesté des titres sensationnalistes.

Dès qu'il était évoqué, les réactions semblaient osciller entre fascination et perplexité. Certains imaginaient une nourriture artificielle digne d'un film de science-fiction. D'autres visualisaient une machine géante capable de faire apparaître des entrecôtes comme un distributeur automatique produit des canettes.



Pendant plusieurs jours, parfois plusieurs semaines, ces cellules se multiplient progressivement. Jusque-là, les choses restent relativement simples. Car produire une masse de cellules ne suffit pas à fabriquer un steak…

En réalité, le processus ressemble davantage à quelque chose situé à mi-chemin entre la biologie cellulaire, l'agriculture et l'ingénierie industrielle.

La première étape paraît presque décevante par sa simplicité. Tout commence avec quelques cellules seulement. Les chercheurs prélèvent des cellules particulières sur un animal vivant, généralement des cellules capables de se multiplier et de se transformer ensuite en tissu musculaire. L'animal n'est pas élevé dans l'objectif d'être abattu ; quelques cellules peuvent théoriquement servir à lancer une production beaucoup plus importante. À ce stade, l'opération tient dans une éprouvette.

DES ALIMENTS FABRIQUÉS EN LABO ? EH OUI !

Mais une éprouvette ne nourrit pas grand monde. Les cellules sont ensuite transférées dans un environnement contrôlé où elles vont recevoir tout ce dont elles ont besoin pour grandir : acides aminés, sucres, vitamines, minéraux et différents facteurs de croissance. **En résumé, les scientifiques essaient de recréer artificiellement les conditions qui permettraient normalement à ces cellules de se développer à l'intérieur d'un organisme vivant.**

C'est à ce moment qu'entrent en scène les fameux bioréacteurs. Le terme évoque presque une machine sortie d'un film de science-fiction, mais l'objet lui-même ressemble souvent à une grande cuve métallique bardée de tuyaux, de capteurs et d'écrans de contrôle. À l'intérieur, les cellules baignent dans une solution nutritive où température, oxygène et agitation sont surveillés avec une précision quasi obsessionnelle.

Pendant plusieurs jours, parfois plusieurs semaines, ces cellules se multiplient progressivement. Jusque-là, les choses restent relativement simples. **Car produire une masse de cellules ne suffit pas à fabriquer un steak**. Un steak n'est pas simplement un bloc uniforme de matière.

C'est une architecture complexe composée de fibres musculaires, de graisse, d'eau, de tissus conjonctifs et de multiples structures qui lui donnent sa texture particulière. Lorsque vous croquez dans une viande, votre cerveau analyse une quantité considérable d'informations : résistance sous les dents, jutosité, élasticité, sensation du gras qui fond, diffusion des arômes. **Reproduire tout cela représente un défi autrement plus complexe. C'est un peu comme construire une maison.**

Fabriquer un tas de briques est une chose ; construire une cathédrale en est une autre. Les chercheurs travaillent donc sur des structures capables de guider l'organisation des cellules afin qu'elles prennent progressivement la forme de véritables fibres musculaires. **Certaines équipes utilisent des supports biodégradables, d'autres expérimentent des structures comestibles ou des techniques d'impression tridimensionnelle. Et c'est précisément ici que les difficultés commencent.**

Produire un nugget ou un steak haché reste relativement accessible. Dans ces produits, les fibres musculaires n'ont pas besoin d'être parfaitement organisées. Une texture homogène suffit largement. Une belle **entrecôte constitue en revanche un cauchemar technique. Car une entrecôte possède une structure très particulière**. On y trouve des couches de graisse qui traversent les fibres, des variations de densité, une circulation interne des jus et une architecture complexe créée naturellement pendant toute la vie de l'animal.

Créer artificiellement cette complexité revient presque à demander à une imprimante de fabriquer un arbre complet plutôt qu'une simple feuille. C'est pour cette raison que de nombreux projets commerciaux actuels ciblent d'abord des aliments plus simples : nuggets de poulet, boulettes, viande hachée ou produits mélangés. Et contrairement à une idée répandue, les chercheurs ne travaillent pas uniquement sur le bœuf. **Des entreprises développent du poulet cultivé, du porc cultivé ou encore du poisson cultivé**. Le saumon attire particulièrement l'attention car certaines espèces sauvages subissent déjà des pressions importantes liées à la pêche intensive et aux changements environnementaux.



Dans certains pays, plusieurs produits ont déjà obtenu des autorisations limitées. **Singapour a notamment été l'un des premiers États à ouvrir la voie**. Les États-Unis ont également donné leur feu vert à certaines productions spécifiques. Mais cela ne signifie pas pour autant que les rayons des supermarchés se remplissent déjà de steaks cultivés. Pour le moment, les volumes restent modestes. Les coûts restent élevés. Les capacités industrielles restent limitées.

L'image d'une **invasion massive de viande de laboratoire** appartient encore davantage au monde des projections qu'à celui des courses alimentaires quotidiennes. Pourtant, une chose est déjà devenue évidente : le **steak de laboratoire** n'est plus seulement une expérience étrange réalisée dans une université. Il est progressivement devenu une véritable industrie naissante, avec ses investisseurs, ses usines pilotes et ses ambitions mondiales. Et lorsque l'argent commence à circuler, l'histoire devient souvent beaucoup plus intéressante.



Le steak de laboratoire contribue à l'hystérisation du débat

POISSONS, ŒUFS, CHOCOLAT, CAFÉ ET AUTRES CURIOSITÉS

Lorsqu'on parle d'aliments fabriqués en laboratoire, l'esprit se dirige presque automatiquement vers la viande. Le steak cultivé est devenu la vedette médiatique du secteur, un peu comme la voiture volante représente depuis des décennies l'objet emblématique du futur. Pourtant, lorsqu'on regarde ce qui se passe réellement dans les laboratoires et les jeunes entreprises du secteur, on découvre rapidement quelque chose de beaucoup plus vaste. Une multitude d'aliments sont désormais concernés, parfois là où on ne les attend absolument pas.

Le plus surprenant est peut-être que certains projets ne cherchent même plus à reproduire un produit entier. Ils tentent seulement de recréer ce qui fait sa valeur essentielle.

Le poisson constitue un bon exemple. Pour de nombreuses entreprises, le saumon apparaît comme une cible particulièrement intéressante. D'abord parce qu'il s'agit d'un produit extrêmement populaire. Ensuite parce que certaines espèces sont soumises à de fortes pressions liées à la pêche et à l'élevage intensif. Des sociétés travaillent donc sur du saumon cultivé obtenu à partir de cellules animales multipliées dans des bioréacteurs. Le produit a déjà franchi certaines étapes réglementaires aux États-Unis, ce qui montre que ces aliments quittent progressivement le simple domaine expérimental.

Le poisson présente d'ailleurs un avantage inattendu par rapport à certaines viandes rouges : **sa structure est parfois moins complexe à reproduire qu'un steak fortement persillé avec ses couches de gras, ses fibres et ses tissus variés**. Autre domaine en pleine agitation : les œufs. À première vue, fabriquer un œuf sans poule semble encore plus étrange que produire un steak sans vache.

Pourtant, l'industrie ne cherche pas forcément à recréer l'objet entier avec sa coquille blanche ou brune. Elle s'intéresse plutôt aux protéines qui rendent l'œuf si précieux dans l'alimentation.

Car l'œuf n'est pas seulement un aliment. C'est aussi une sorte d'outil culinaire extraordinairement polyvalent. Il lie une pâte, donne du volume à certaines préparations, apporte de l'onctuosité, stabilise des mousses et modifie des textures.

Certaines entreprises utilisent donc la fermentation de précision pour produire des protéines capables d'imiter ces propriétés. L'objectif n'est pas simplement de préparer une omelette futuriste. L'objectif est aussi de fabriquer des ingrédients utilisables dans des milliers de produits alimentaires industriels. Le porc attire également une attention croissante, mais d'une manière légèrement différente.Étrangement, certaines entreprises ne cherchent pas d'abord à produire de gigantesques côtes de porc cultivées. Elles s'intéressent davantage à la graisse.



Cela peut sembler anecdotique, mais le gras joue un rôle immense dans notre perception du goût. Une partie importante des arômes se fixe sur les matières grasses. La sensation fondante, la texture et même certaines impressions de gourmandise dépendent fortement de leur présence. Produire une graisse animale cultivée pourrait donc permettre de transformer considérablement le goût de produits hybrides ou végétaux. Le chocolat constitue une autre surprise. Depuis plusieurs années, les producteurs surveillent avec inquiétude certaines difficultés touchant les cultures de cacao : maladies, changements climatiques, hausse des prix et tensions sur l'approvisionnement mondial. **Des chercheurs** expérimentent donc la culture de cellules végétales capables de produire certains composants du cacao sans faire pousser des plantations entières. Le café suscite lui aussi des recherches comparables.

L'idée paraît presque surréaliste : produire certains éléments du café directement à partir de cultures cellulaires plutôt que d'attendre la croissance de caféiers pendant des années. Les travaux restent encore relativement préliminaires, mais ils montrent à quel point les frontières traditionnelles commencent à bouger. À ce stade, une scène presque absurde commence à prendre forme. Imaginez une pause déjeuner dans quelques années. Vous commandez un cappuccino préparé avec un lait sans vache. Vous accompagnez le tout d'un cookie contenant du chocolat cultivé en laboratoire. Votre sandwich contient une tranche de saumon qui n'a jamais connu l'océan.

La situation pourrait faire sourire. Pourtant, une partie de ces technologies existe déjà. Mais une question beaucoup plus intéressante apparaît progressivement derrière ces expériences alimentaires : pourquoi autant d'entreprises, de chercheurs et d'investisseurs se lancent-ils dans cette aventure gigantesque ? Car derrière le discours scientifique se cache une autre histoire, bien plus classique : celle de l'argent.

Un business du futur ?

Derrière le steak cultivé et le lait sans vache se cache peut-être une histoire beaucoup moins culinaire que ce que l'on imagine au premier abord. À entendre certains acteurs du secteur, nous ne serions pas simplement en train d'inventer de nouveaux aliments : nous assisterions à la naissance d'une nouvelle industrie mondiale. Lorsqu'on regarde les flux d'argent qui circulent autour du sujet, on comprend rapidement pourquoi autant d'entreprises, d'investisseurs et de gouvernements commencent à s'y intéresser sérieusement.

Les laboratoires universitaires continuent évidemment à jouer un rôle important dans cette aventure, mais ils ne sont plus seuls depuis longtemps. Autour des protéines alternatives s'est progressivement constitué un écosystème beaucoup plus vaste où se croisent jeunes pousses technologiques, géants de l'agroalimentaire, fonds d'investissement, milliardaires de la tech et même quelques célébrités. **Le phénomène rappelle d'ailleurs certaines grandes ruées économiques du passé.**





La fin de l'agro-alimentaire pour bientôt ?

LES GROUPES AGROALIMENTAIRES DANS LE COLLIMATEUR

Au XIXe siècle, on cherchait de l'or. Au XXe siècle, l'automobile, le pétrole puis l'informatique ont créé de nouveaux empires économiques. Plus récemment sont arrivés Internet, les réseaux sociaux, les cryptomonnaies et l'intelligence artificielle. Aujourd'hui, certains investisseurs observent les protéines avec un enthousiasme comparable parce qu'ils voient dans cette technologie un potentiel gigantesque.

La logique économique paraît relativement simple lorsqu'on la formule brutalement. Si une innovation est susceptible de transformer une partie importante de ce que mangent des milliards d'individus, le marché potentiel devient immense. Contrairement à certains produits technologiques spécialisés, l'alimentation concerne absolument tout le monde. Nous changeons de smartphone tous les quelques années et nous renouvelons une voiture après une longue période, mais nous mangeons tous les jours et plusieurs fois par jour. Pour les investisseurs, cette simple réalité suffit déjà à justifier l'attention portée au secteur. Les sommes engagées augmentent progressivement depuis plusieurs années. Les investissements européens dans les protéines alternatives atteignent désormais plusieurs centaines de millions d'euros tandis que les États-Unis, Israël ou certains pays asiatiques attirent des montants encore plus importants. Des entreprises réussissent parfois à lever plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de millions d'euros avant même que leurs produits n'apparaissent réellement dans les rayons des supermarchés. **Certains groupes historiques de l'agroalimentaire** observent également cette évolution avec une prudence mêlée de curiosité. L'expérience des produits végétaux semble avoir laissé quelques souvenirs dans l'industrie alimentaire traditionnelle.

Pendant longtemps, certains producteurs de viande considéraient les burgers végétaux ou les boissons alternatives comme une mode passagère destinée à une clientèle limitée. Plusieurs acteurs du secteur ont ensuite réalisé que certaines habitudes alimentaires pouvaient évoluer beaucoup plus rapidement qu'ils ne l'avaient imaginé. Cette fois, beaucoup semblent préférer éviter le risque d'arriver trop tard. Certaines entreprises créent leurs propres départements de recherche, d'autres prennent des participations dans des start-up prometteuses, tandis que certaines multiplient les partenariats afin de garder un pied dans plusieurs technologies à la fois. **Le véritable objectif ne consiste d'ailleurs probablement pas à fabriquer quelques steaks spectaculaires destinés à alimenter des vidéos virales sur Internet ou à être servis dans des restaurants futuristes. Le rêve industriel paraît beaucoup plus ambitieux.**



Il s'agit de construire des infrastructures capables de produire à grande échelle protéines, matières grasses, ingrédients alimentaires ou aliments complets.



PAR HÉLÈNE PAQUET

BLONDES POWER :

Bien au-delà des préjugés !


Erika.E


Erika.E

Erika.E


Erika.E


Tamara.F


Tamara.F


Tamara.F


Tamara.F

Bella Spark


Bella Spark



Bella Spark

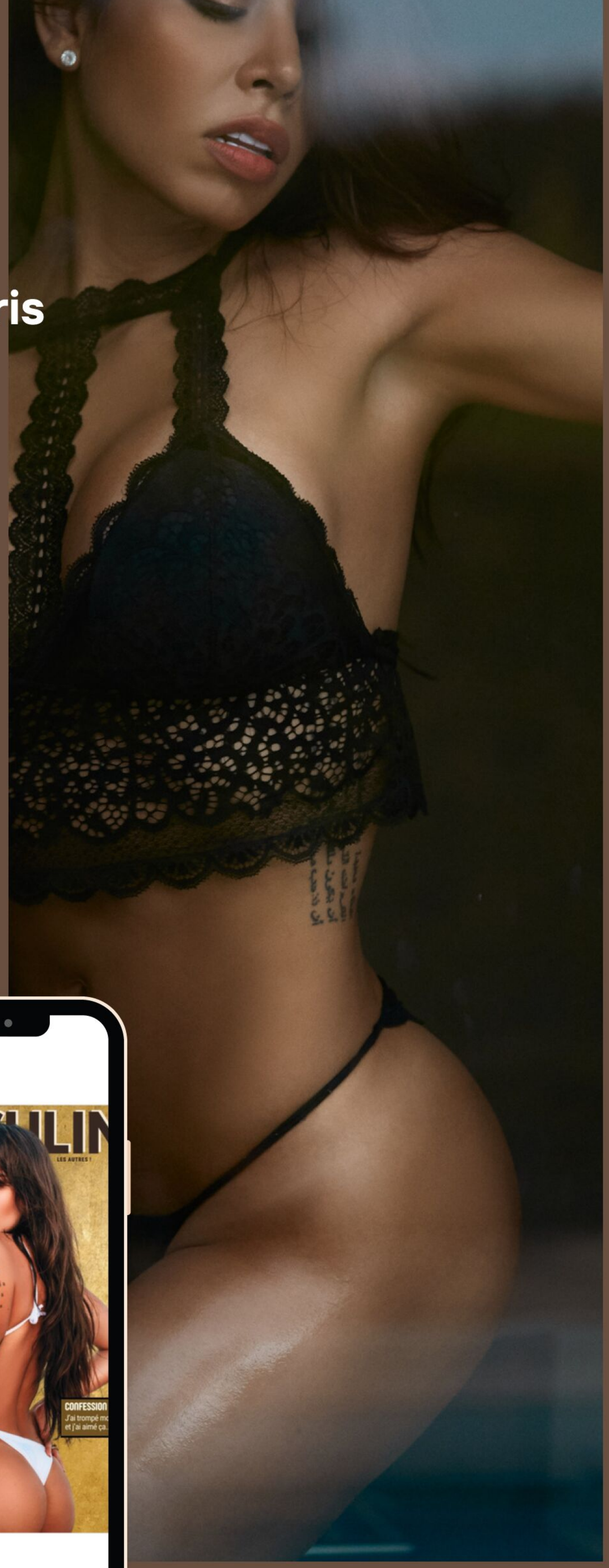
Bella Spark

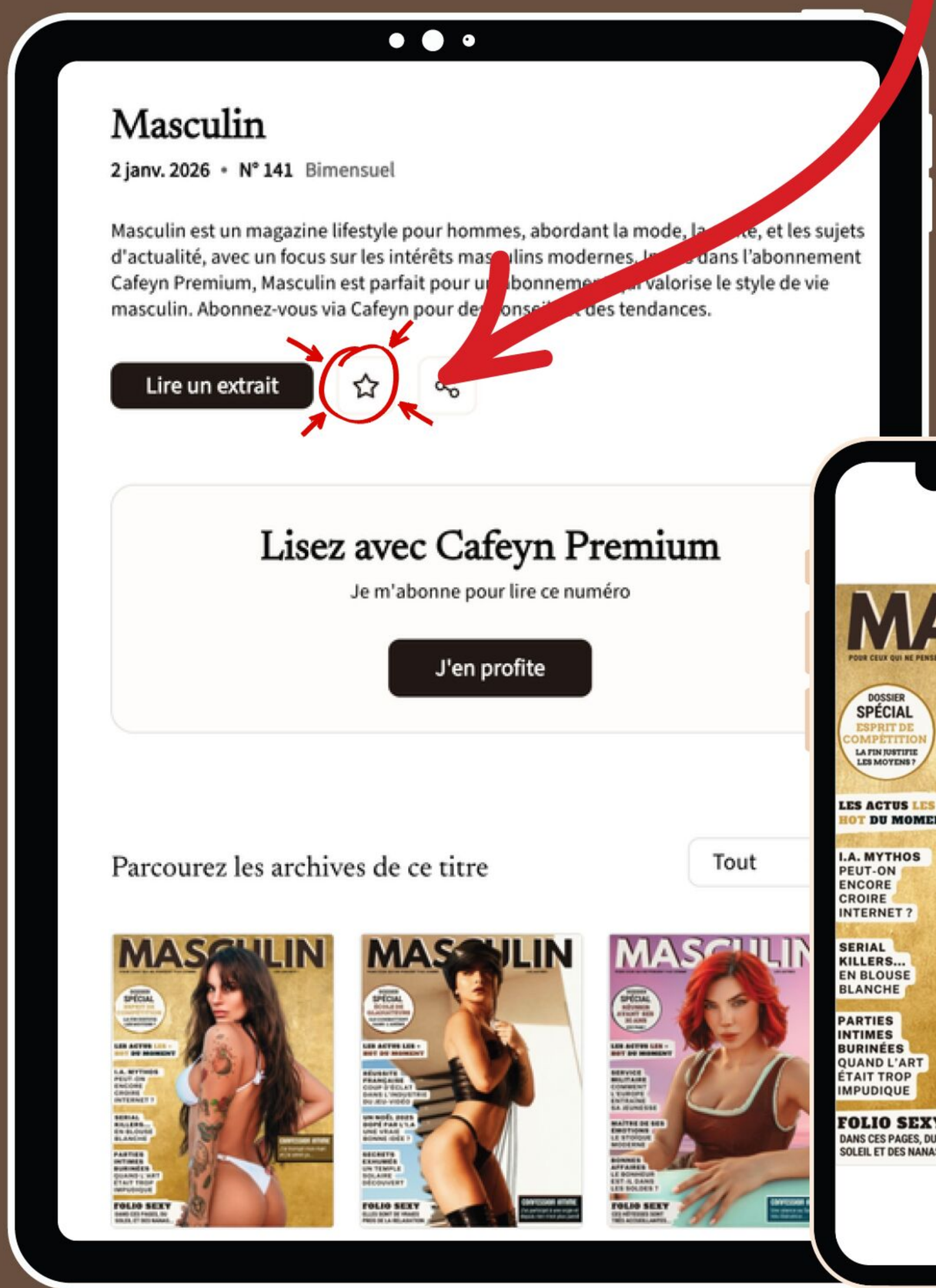
Vous aimez les belles femmes ?

Alors ne manquez pas les prochaines éditions de Masculin !

Ajoutez Masculin à vos favoris
en cliquant sur la petite étoile
et soyez informés à chaque
nouvelle parution











HANTAVIRUS : QUE SAIT-ON VRAIMENT ET FAUT-IL S'INQUIÉTER ?

PAR LÉA POLVERINI



Des morts signalées sur un bateau de croisière, un virus rare et des autorités sanitaires mobilisées : derrière les inquiétudes et les gros titres, que sait-on réellement de cette maladie dont le nom est soudain revenu dans l'actualité ?

L'histoire possède presque tous les ingrédients d'un scénario catastrophe moderne. Un navire au milieu de l'océan Atlantique, plusieurs passagers gravement malades, des décès, des évacuations sanitaires et des autorités internationales qui commencent à suivre l'affaire de près.

Depuis plusieurs semaines, le MV Hondius, un navire d'expédition néerlandais, attire l'attention après l'apparition d'un foyer de cas liés à un hantavirus. Des investigations se poursuivent afin d'identifier l'origine exacte des contaminations et d'évaluer l'étendue potentielle de l'exposition. Pourtant, derrière les gros titres et l'effet spectaculaire d'un événement aussi inhabituel, une réalité plus nuancée apparaît rapidement. Car malgré son retour brutal dans l'actualité, le hantavirus n'a rien d'un nouveau venu.

Les scientifiques le connaissent depuis plusieurs décennies, ses mécanismes sont étudiés depuis longtemps et sa manière de se transmettre diffère fortement de celle des virus respiratoires qui ont marqué les années récentes. Alors pourquoi ce nom provoque-t-il autant d'interrogations ? Que sait-on réellement aujourd'hui de ce virus parfois qualifié de « tueur » ?

Morts en mer : ce que l'on sait réellement du cas du MV Hondius

Début mai, plusieurs autorités sanitaires ont commencé à communiquer publiquement sur une situation inhabituelle détectée à bord du MV Hondius, un navire d'expédition ayant embarqué des passagers issus de différents pays après un départ depuis l'Amérique du Sud. Les premiers signalements concernaient plusieurs personnes présentant une maladie respiratoire sévère pendant ou après la croisière. Progressivement, les analyses ont conduit les autorités à s'intéresser à une souche particulière appartenant à la famille des hantavirus : le virus Andes.

Comme souvent lors d'une alerte sanitaire récente, les informations ont évolué rapidement. Les premiers jours d'une enquête sont rarement ceux des certitudes absolues. Les autorités sanitaires travaillent alors avec des données incomplètes qui sont régulièrement actualisées à mesure que les analyses biologiques, les enquêtes de terrain et le suivi des patients progressent. Les derniers bilans disponibles évoquent plusieurs cas confirmés ainsi que plusieurs cas considérés comme probables. Trois décès ont également été associés à ce foyer.

Les personnes concernées ont été prises en charge dans différents pays tandis que des mesures de surveillance médicale ont été mises en place pour certaines personnes potentiellement exposées. Les chercheurs cherchent désormais à reconstituer précisément les circonstances de l'exposition : **contamination avant l'embarquement, exposition pendant certaines escales ou contacts rapprochés entre individus déjà infectés**. À ce stade, plusieurs hypothèses continuent d'être étudiées.

L'identification du virus Andes a particulièrement retenu l'attention des spécialistes. La raison est simple : cette souche possède une caractéristique relativement inhabituelle dans l'univers des hantavirus. Dans l'immense majorité des cas connus, ces virus passent des rongeurs à l'être humain sans provoquer ensuite de diffusion importante entre personnes. Le virus Andes constitue toutefois une exception documentée.

Plusieurs études réalisées au cours des dernières décennies en Amérique du Sud ont observé des situations de transmission entre individus après des contacts rapprochés prolongés. Cette particularité ne signifie pas pour autant que nous sommes face à un virus présentant le même comportement que les grands agents infectieux respiratoires récents. Les autorités sanitaires rappellent d'ailleurs qu'aucun élément disponible ne permet aujourd'hui de comparer directement le virus Andes au SARS-CoV-2 ou à d'autres virus fortement transmissibles. Le cas du MV Hondius présente néanmoins un caractère particulier : il rassemble plusieurs éléments qui attirent immédiatement l'attention. D'abord le cadre lui-même. Un navire en mer constitue un environnement fermé où les interactions humaines sont nombreuses. Ensuite parce qu'il implique plusieurs pays simultanément. Enfin parce qu'il touche un virus largement inconnu du grand public.

Et c'est précisément là que commence une autre histoire. Car si le nom « hantavirus » semble soudain apparaître partout, les chercheurs travaillent en réalité sur cette famille virale depuis très longtemps.



HANTAVIRUS :

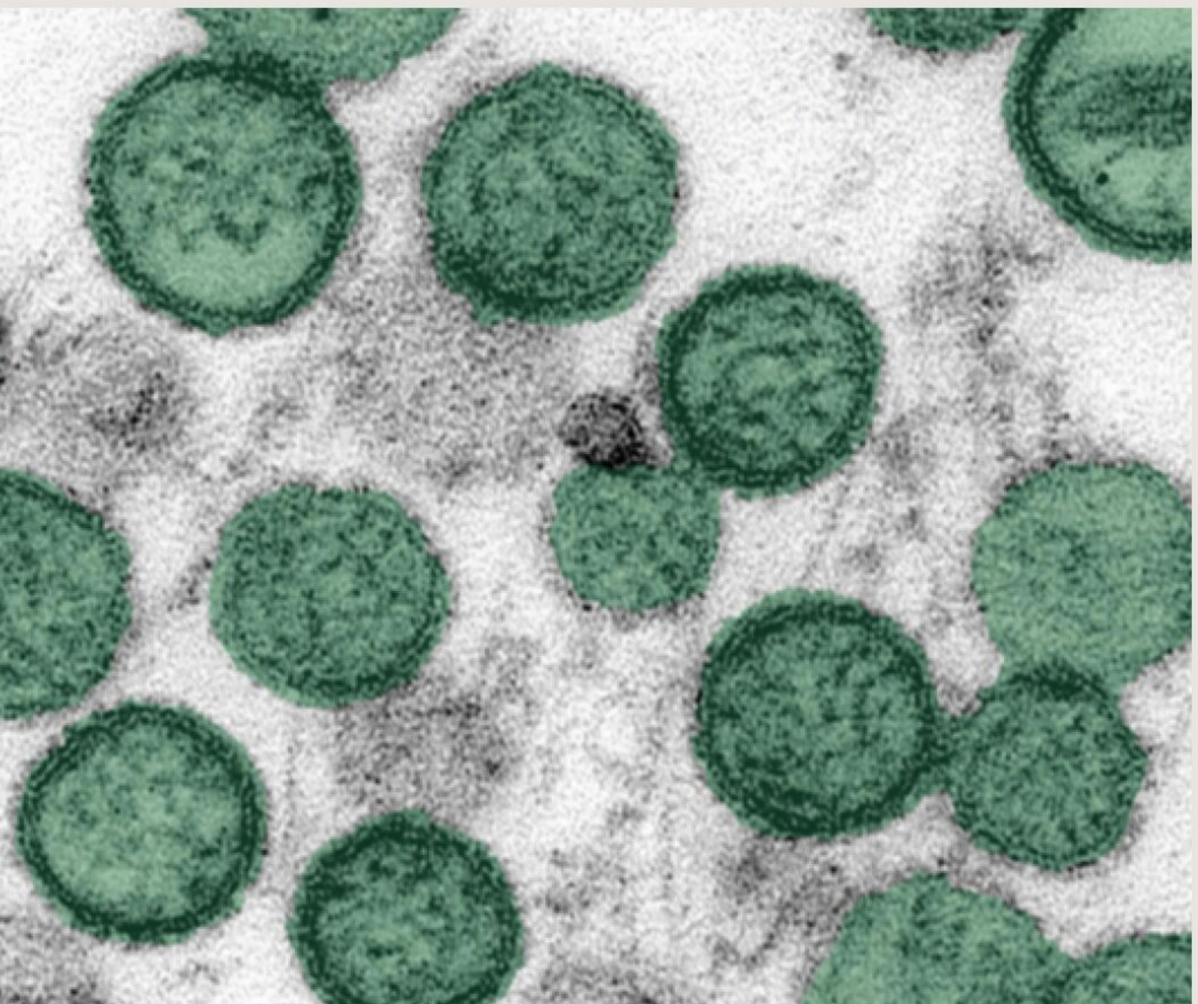
un virus connu

DEPUIS PLUSIEURS DÉCENNIES

Contrairement à ce que son retour dans l'actualité pourrait laisser penser, le hantavirus n'est pas une maladie émergente apparue récemment. Son histoire scientifique remonte plusieurs décennies en arrière et débute dans un contexte très éloigné des navires de croisière et des alertes sanitaires contemporaines : celui de la guerre de Corée.

Au début des années 1950, plusieurs milliers de soldats développent une maladie étrange caractérisée par une forte fièvre, des douleurs importantes, des atteintes rénales et parfois des manifestations hémorragiques. Les médecins observent alors une pathologie qu'ils ne comprennent pas encore complètement.

Pendant plusieurs années, son origine demeure inconnue. Ce n'est qu'au cours des années 1970 que des chercheurs parviennent finalement à identifier le responsable. Le virus est isolé à proximité de la rivière Hantan, en Corée du Sud, dont il tirera son nom. Cette découverte ouvre progressivement un nouveau champ de recherche.





Les scientifiques comprennent alors qu'ils ne sont pas face à un agent infectieux unique mais devant toute une famille virale dont plusieurs membres circulent déjà discrètement dans différentes régions du monde. Aujourd'hui, le terme « hantavirus » désigne donc un ensemble de virus apparentés plutôt qu'un seul organisme précis. Les chercheurs ont identifié plusieurs dizaines de variants appartenant à cette famille et de nouvelles connaissances continuent d'apparaître à mesure que les outils génétiques progressent. Une caractéristique a rapidement attiré l'attention des spécialistes : chaque hantavirus semble entretenir une relation privilégiée avec une espèce particulière de rongeur. Cette association relativement stable joue un rôle majeur dans le fonctionnement de la maladie. **Contrairement à certaines infections capables de passer facilement d'une espèce à une autre, les hantavirus semblent avoir évolué parallèlement à leurs hôtes naturels pendant une longue période**. Une souris, un rat ou un campagnol peut ainsi héberger le virus sans développer lui-même de symptômes graves. L'animal devient alors un réservoir naturel capable de maintenir silencieusement le virus dans son environnement. Cette notion de réservoir est importante parce qu'elle modifie la manière dont les scientifiques appréhendent le risque. Dans le cas de nombreuses maladies infectieuses humaines, l'être humain constitue lui-même l'hôte principal.

NOUVELLE

FAMILLE DE VIRUS ?

Avec les hantavirus, la logique est différente : l'humain représente généralement un hôte accidentel. En d'autres termes, le virus ne dépend pas de nous pour survivre ni pour circuler dans la nature.

Les chercheurs distinguent aujourd'hui deux grands ensembles géographiques. Les hantavirus dits de « l'Ancien Monde » sont surtout présents en Europe et en Asie. Ils sont plus fréquemment associés à des atteintes rénales. Les hantavirus du « Nouveau Monde », présents principalement sur le continent américain, provoquent davantage de formes pulmonaires sévères.

Parmi les variants les plus connus figure notamment le virus Puumala, très étudié dans certaines régions européennes. Son principal hôte naturel est le campagnol roussâtre, un petit mammifère vivant principalement dans des environnements forestiers. Cette souche provoque souvent une forme relativement modérée de maladie, même si certaines complications peuvent apparaître.

En Asie, le virus Hantaan demeure historiquement l'un des plus étudiés. Sur le continent américain, les spécialistes surveillent depuis plusieurs décennies le virus Sin Nombre, identifié dans les années 1990 après une série de cas graves observés dans le sud-ouest des États-Unis. Quant au virus Andes, actuellement au cœur des investigations autour du MV Hondius, il est surtout observé au Chili et en Argentine. Les chiffres disponibles à l'échelle mondiale révèlent une autre réalité qui peut sembler contre-intuitive : un virus peu connu n'est pas forcément un virus exceptionnellement rare.

Les estimations scientifiques évoquent entre 150 000 et 200 000 infections annuelles liées aux hantavirus à travers le monde. Cette répartition est toutefois très inégale. Certaines régions enregistrent quelques dizaines de cas par an alors que d'autres peuvent en observer plusieurs milliers.

En France, la maladie demeure relativement rare avec une centaine de cas hospitalisés identifiés chaque année en moyenne. Cette répartition géographique n'est d'ailleurs pas aléatoire. Les populations de rongeurs, le climat, les pratiques agricoles ou certaines modifications environnementales peuvent influencer la circulation des virus. Plusieurs travaux ont notamment observé qu'une augmentation des populations de rongeurs pouvait être suivie d'une hausse du nombre de cas humains. Certaines années particulièrement favorables à la reproduction de petits mammifères peuvent créer des conditions plus propices aux contacts entre animaux infectés et populations humaines. Des facteurs environnementaux parfois très simples peuvent intervenir. Une abondance exceptionnelle de nourriture disponible dans certaines forêts peut entraîner une hausse des populations de campagnols. Des modifications climatiques locales peuvent également influencer la dynamique des espèces concernées.



COMMENT

se transmet

LE HANTAVIRUS ?

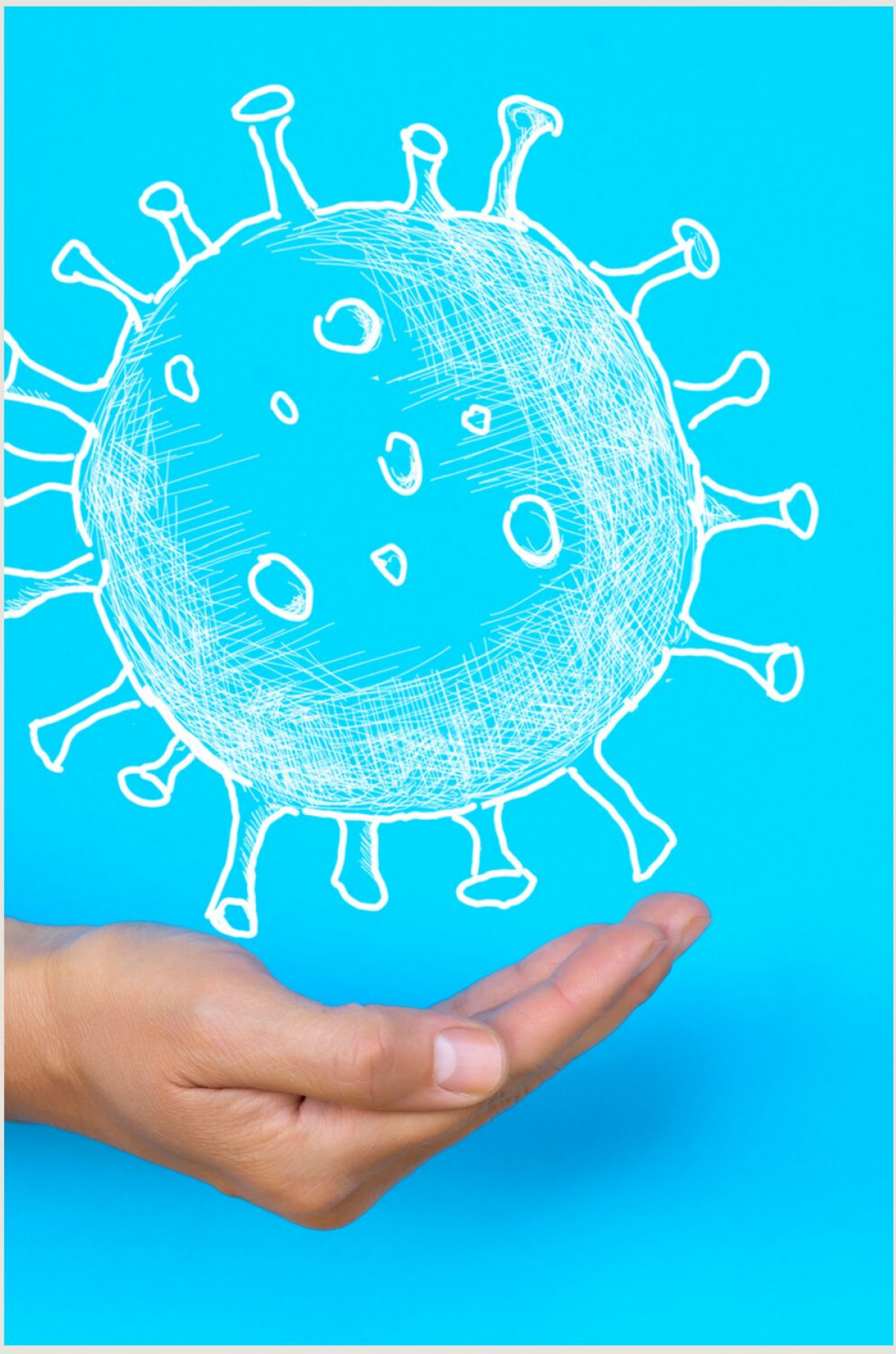
Certaines recherches examinent aussi les effets des changements d'occupation des sols ou des modifications des habitats naturels. Cette réalité explique pourquoi les spécialistes décrivent souvent les hantavirus comme des zoonoses environnementales. Derrière cette expression se cache une idée relativement simple : la maladie résulte souvent d'interactions entre les humains, les animaux et leur environnement commun. Cette approche a profondément modifié la manière dont les scientifiques travaillent aujourd'hui sur certaines maladies infectieuses. Au lieu d'observer uniquement les patients, ils surveillent également les populations animales, les modifications écologiques et certains indicateurs environnementaux susceptibles d'influencer l'apparition des infections.

Car comprendre où se trouve le virus ne répond qu'à une partie de la question. Une autre interrogation demeure : comment passe-t-il exactement du monde des rongeurs à celui des humains ?

Lorsqu'un virus fait soudainement la une de l'actualité, une même question apparaît presque immédiatement : comment l'attrape-t-on ? Depuis plusieurs années, beaucoup associent spontanément l'idée de virus à une transmission rapide entre individus. Pourtant, les hantavirus suivent une logique très différente.

Dans l'immense majorité des cas documentés, l'infection humaine débute par un contact indirect avec un rongeur infecté ou avec son environnement immédiat.

Le virus est éliminé dans l'urine, la salive et les excréments des animaux porteurs. Une personne peut ensuite être contaminée lorsqu'elle inhale des particules microscopiques remises en suspension dans l'air. Le mécanisme paraît abstrait, mais les situations concrètes sont souvent beaucoup plus banales qu'on pourrait l'imaginer.

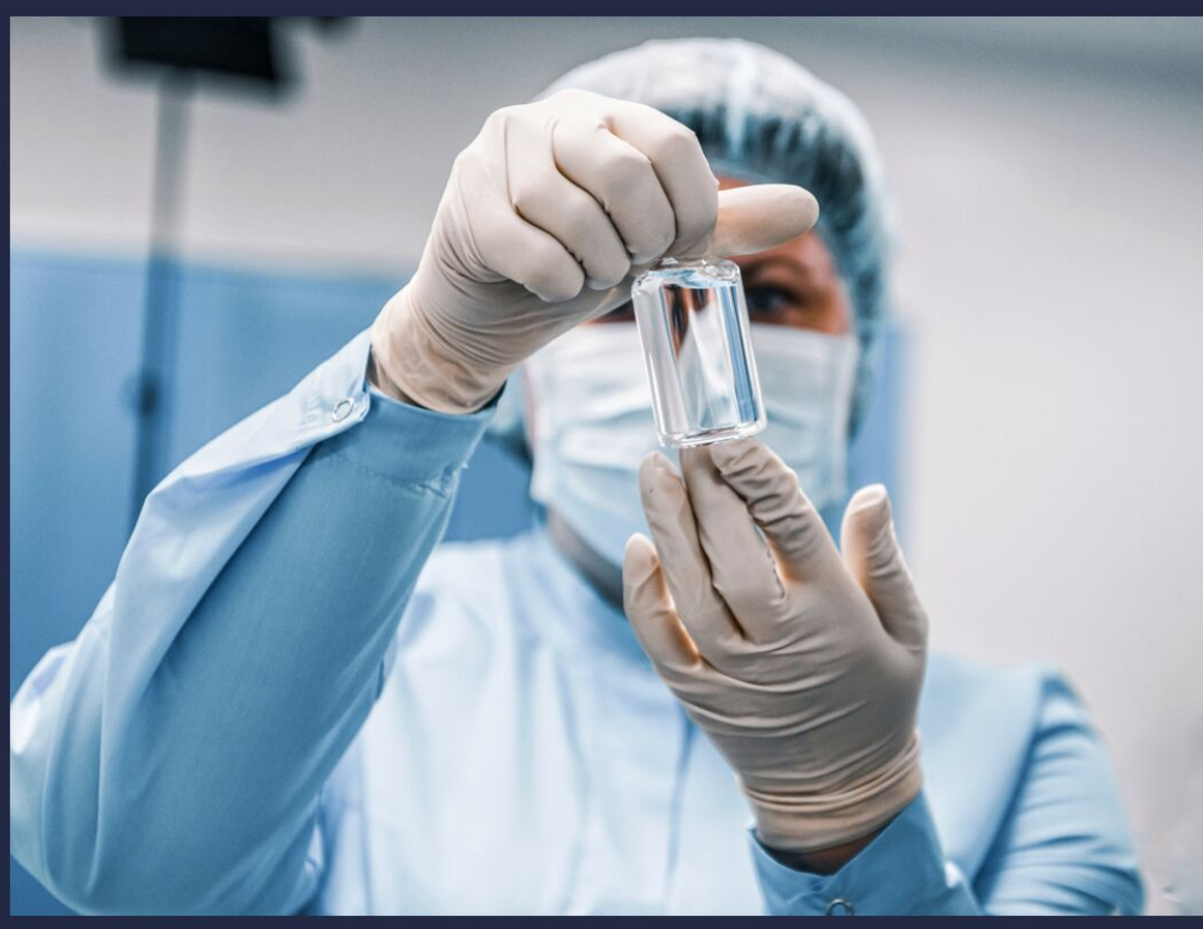




Le scénario typique décrit dans la littérature médicale n'a généralement rien d'un décor de film catastrophe. Il peut commencer dans une cave peu fréquentée depuis plusieurs mois, un grenier resté fermé tout l'hiver, une remise de jardin, un local agricole ou une vieille cabane utilisée ponctuellement. Une personne ouvre une porte, déplace des cartons, balaie le sol ou manipule des objets recouverts de poussière. Si des rongeurs infectés ont fréquenté les lieux, de très fines particules provenant de leurs sécrétions peuvent être remises en suspension dans l'air puis inhalées.

Cette situation explique pourquoi certaines professions ou activités reviennent régulièrement dans les enquêtes épidémiologiques. Les agriculteurs, les forestiers, certaines personnes intervenant dans des bâtiments anciens ou des locaux fermés ainsi que des travailleurs manipulant des matériaux stockés pendant de longues périodes peuvent être davantage exposés dans certaines régions. Les amateurs d'activités de plein air apparaissent également dans plusieurs études, notamment lorsqu'il s'agit de séjours prolongés dans des zones rurales ou forestières.

Il faut néanmoins introduire une nuance importante : exposition ne signifie pas automatiquement infection. Une personne peut entrer dans un environnement fréquenté par des rongeurs sans développer la maladie. **Les chercheurs considèrent qu'un ensemble de facteurs intervient probablement simultanément** : durée d'exposition, quantité de particules inhalées, proximité avec une source contaminée ou encore type précis de souche virale impliquée.



D'autres voies de contamination ont également été observées même si elles semblent moins fréquentes. Une morsure de rongeur infecté peut théoriquement transmettre le virus. Certaines études évoquent aussi des contaminations possibles après un contact entre des mains souillées et les yeux, le nez ou la bouche. Ces situations restent cependant beaucoup moins documentées que l'inhalation de particules contaminées. **Mais la question qui attire presque toujours l'attention concerne la transmission entre êtres humains. Depuis la pandémie de Covid-19, beaucoup ont pris l'habitude d'évaluer une maladie à travers une interrogation devenue presque automatique : une personne malade peut-elle contaminer facilement les autres ?**

Dans le cas des hantavirus, la réponse est généralement non. Pour la très grande majorité des variants connus, aucune transmission interhumaine habituelle n'a été démontrée. Une personne infectée ne transmet pas automatiquement le virus parce qu'elle partage une pièce, travaille dans le même bureau ou se trouve dans un lieu public fréquenté.

Cette différence est importante parce qu'elle modifie profondément la dynamique de circulation de la maladie. Lorsqu'un virus se transmet facilement d'une personne à une autre, chaque malade peut potentiellement devenir le point de départ d'une nouvelle chaîne de contamination. À l'inverse, lorsqu'une infection dépend essentiellement d'une exposition environnementale particulière, le mécanisme est beaucoup plus limité.



Le virus Andes représente toutefois une exception importante. Plusieurs investigations menées en Argentine et au Chili ont identifié des situations dans lesquelles des personnes proches d'un malade ont elles-mêmes développé une infection sans exposition évidente à une source animale commune.

Les chercheurs restent cependant prudents dans leur interprétation. Les données disponibles suggèrent surtout des situations impliquant des contacts rapprochés et prolongés. Il ne s'agit pas d'une transmission massive comparable à celle observée avec certains virus respiratoires diffusés principalement par voie aérienne.

Cette distinction peut paraître technique mais elle change profondément l'évaluation du risque sanitaire.

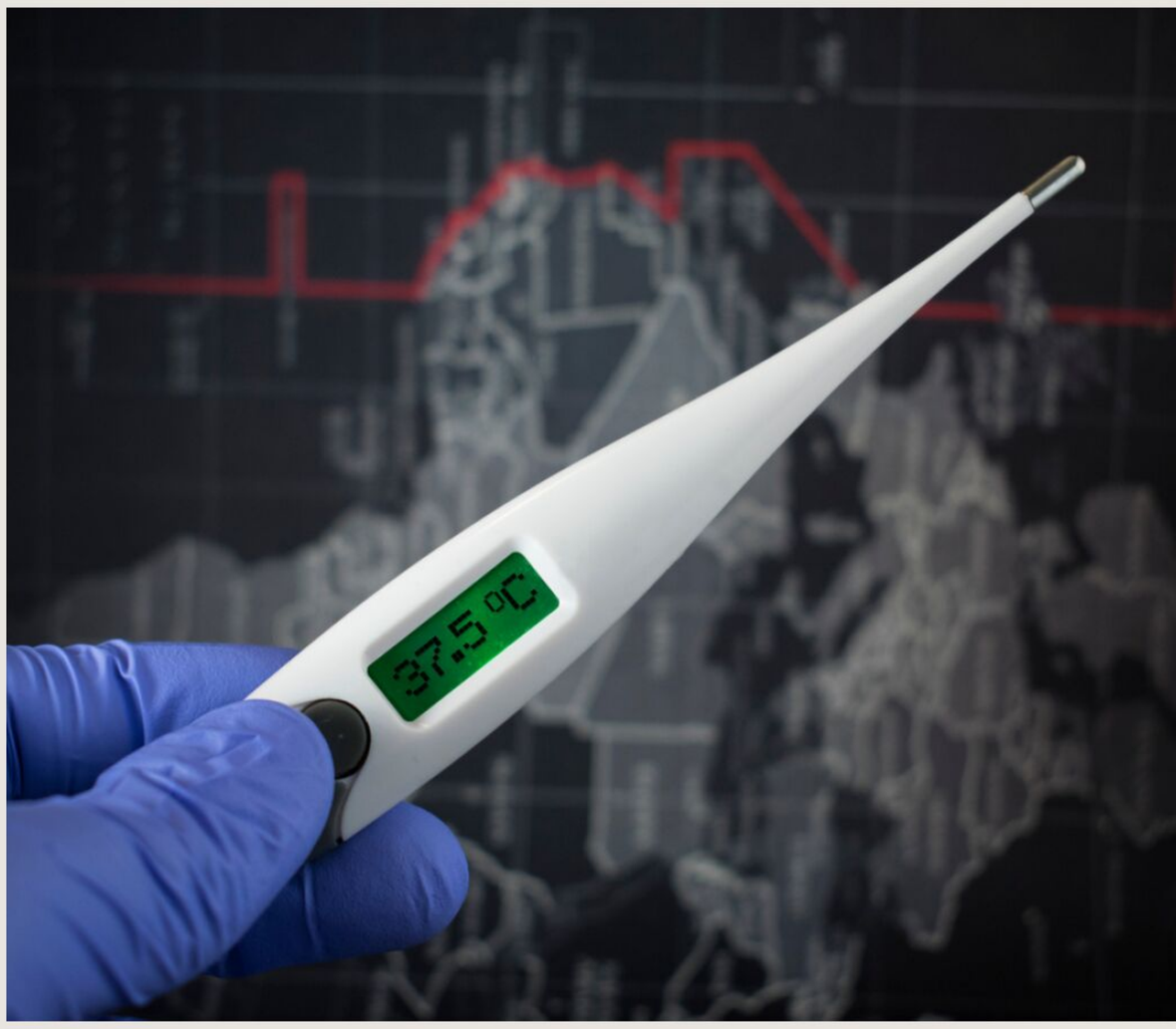
Les recherches menées autour du MV Hondius illustrent d'ailleurs parfaitement cette complexité. Les autorités cherchent actuellement à déterminer si les personnes touchées ont été exposées à une même source environnementale ou si certains cas pourraient résulter de contacts rapprochés entre individus déjà infectés. À ce stade, plusieurs scénarios restent possibles. Comprendre les mécanismes de transmission apporte cependant une réponse seulement partielle. Une autre question demeure : pourquoi certaines personnes développent-elles des formes particulièrement graves alors que d'autres présentent des symptômes beaucoup plus limités ?

Pourquoi certains hantavirus peuvent-ils devenir mortels ?

L'expression « virus mortel » apparaît régulièrement dans les gros titres lorsqu'il est question du hantavirus. Pourtant, cette formulation mérite quelques précisions importantes. Tous les hantavirus ne provoquent pas la même maladie, tous les patients ne développent pas des formes sévères et toutes les infections n'aboutissent évidemment pas à une issue fatale.

Certaines souches peuvent toutefois provoquer des atteintes graves parfois rapides, ce qui explique la vigilance particulière des autorités sanitaires lorsqu'un foyer est identifié. Les médecins distinguent principalement deux grands tableaux cliniques chez l'être humain : la fièvre hémorragique avec syndrome rénal et le syndrome cardiopulmonaire à hantavirus. Même si cette classification simplifie une réalité biologique plus complexe, elle permet de comprendre pourquoi certaines infections touchent surtout les reins tandis que d'autres affectent principalement les poumons.

La fièvre hémorragique avec syndrome rénal est observée surtout en Europe et en Asie. Les symptômes initiaux apparaissent généralement une à deux semaines après l'exposition au virus, même si certaines variations existent.



Les premiers signes restent relativement peu spécifiques : forte fièvre, maux de tête importants, douleurs musculaires, fatigue marquée ou troubles digestifs.

Pendant cette phase précoce, rien ne permet nécessairement de distinguer immédiatement la maladie d'autres infections beaucoup plus fréquentes.
Au fur et à mesure de l'évolution de la maladie, certains patients peuvent toutefois présenter des manifestations plus sévères. Des anomalies de la coagulation, une baisse de la pression artérielle ou une atteinte rénale aiguë peuvent apparaître. Le terme « hémorragique » utilisé dans certaines descriptions médicales peut sembler particulièrement impressionnant, mais il ne signifie pas que tous les patients développent des saignements majeurs. L'intensité des symptômes varie fortement selon les souches impliquées et selon les individus.
Les taux de mortalité observés pour ces formes rénales diffèrent également de manière importante. Certaines souches provoquent des formes relativement modérées alors que d'autres sont associées à des tableaux beaucoup plus graves. Les estimations publiées dans les travaux scientifiques évoquent des mortalités pouvant aller d'environ 1 % jusqu'à plus de 10 % selon les virus concernés.

Les syndromes cardiopulmonaires observés principalement sur le continent américain constituent une autre situation clinique. Ils attirent particulièrement l'attention des médecins parce que leur évolution peut parfois être rapide. Les premiers symptômes ressemblent souvent à une affection virale classique : fatigue importante, douleurs musculaires, fièvre, nausées, vomissements ou douleurs abdominales.





Cette phase initiale représente l'une des difficultés du diagnostic. Au départ, rien ne distingue clairement certains cas d'une grippe, d'une infection respiratoire saisonnière ou d'autres maladies virales beaucoup plus fréquentes. Plusieurs patients décrivent simplement la sensation d'être « très malades » sans symptômes particulièrement spécifiques.
Puis, dans certaines situations, l'état clinique peut se dégrader rapidement. Une toux apparaît, une sensation d'oppression thoracique peut survenir et surtout un essoufflement parfois important commence à s'installer.

Les chercheurs expliquent ce phénomène par une modification de la perméabilité des petits vaisseaux sanguins. En simplifiant, une partie des liquides contenus dans le système vasculaire peut s'échapper vers certains tissus, notamment au niveau pulmonaire. Les poumons peuvent alors progressivement accumuler du liquide, ce qui rend les échanges respiratoires plus difficiles.
Dans les formes les plus sévères, une insuffisance respiratoire peut se développer et nécessiter une prise en charge en soins intensifs. Une assistance respiratoire, une oxygénothérapie ou d'autres techniques de soutien médical peuvent alors devenir nécessaires.

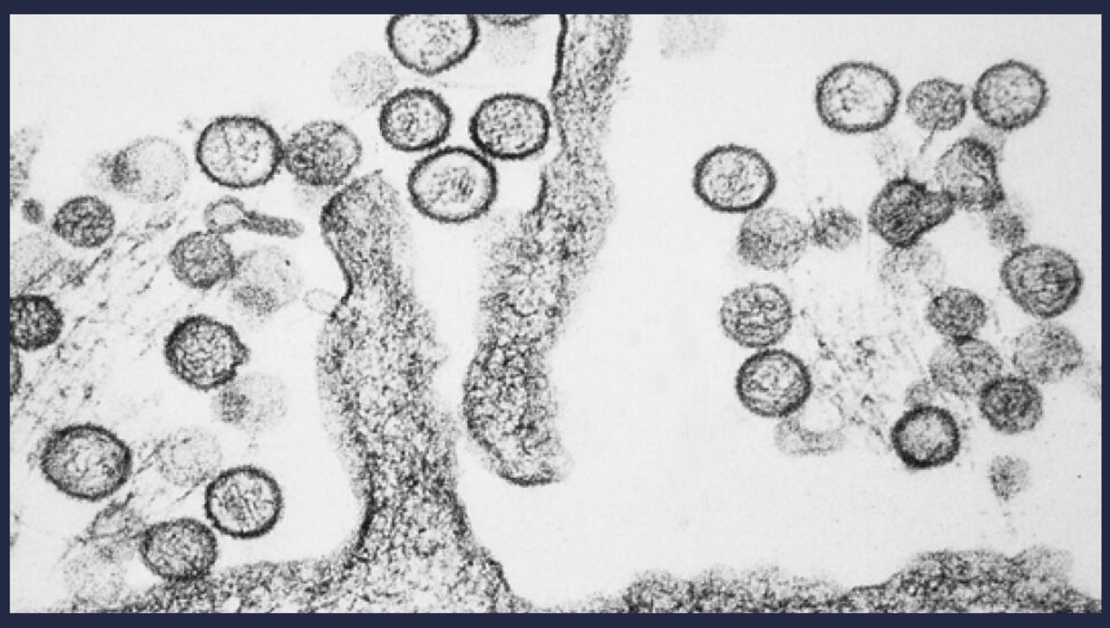
Les données scientifiques montrent que certaines formes cardiopulmonaires figurent parmi les manifestations les plus sévères observées avec les hantavirus. Certaines études évoquent une mortalité pouvant atteindre environ 35 à 40 % chez les patients développant un syndrome cardiopulmonaire confirmé. Ce chiffre nécessite toutefois une précision importante : il ne signifie pas que 35 à 40 % des personnes exposées au virus décèdent. Il concerne les patients ayant développé une forme sévère diagnostiquée.
Une autre difficulté existe aujourd'hui : il n'existe pas de traitement antiviral spécifique validé contre les hantavirus.



Ce que les scientifiques surveillent aujourd'hui

Lorsqu'un foyer inhabituel apparaît, les autorités sanitaires ne cherchent pas uniquement à compter les cas. Les chercheurs tentent surtout de répondre à plusieurs questions essentielles : combien de personnes ont été exposées ? Le virus circule-t-il encore ? Les cas observés correspondent-ils au comportement connu du virus ? Dans le cas du MV Hondius, les investigations visent notamment à reconstituer les contacts entre passagers, les déplacements effectués au cours du voyage ainsi que les expositions potentielles communes. Les chercheurs surveillent également l'apparition de nouveaux cas secondaires et analysent les différentes souches détectées afin de comprendre leurs liens éventuels.





À ce stade, aucun élément ne permet de conclure à une modification majeure du comportement connu du virus. Les spécialistes rappellent également qu'une mutation virale ne signifie pas automatiquement une augmentation de la gravité ou de la transmissibilité. Malgré les progrès considérables réalisés en matière de surveillance internationale, certaines réponses nécessitent du temps. Entre les premières alertes et les conclusions finales, les connaissances évoluent parfois fortement.

Une chose semble néanmoins claire aujourd'hui : derrière les gros titres et les scénarios les plus anxiogènes, le hantavirus reste avant tout un sujet scientifique complexe qui mérite probablement davantage d'être compris que redouté.



Bientôt au cinéma :



Auto-actu : VROUM-VROUM

Projet E-Car : Stellantis prépare une voiture électrique « révolutionnaire » à prix cassé



L'automobile électrique serait-elle enfin en train de devenir abordable ? C'est en tout cas le pari de Stellantis qui vient d'officialiser son projet E-Car, une petite voiture électrique présentée comme « révolutionnaire » et surtout destinée à casser l'un des principaux freins du marché : le prix. Selon les premières informations dévoilées, le constructeur viserait un tarif proche des 15 000 euros, un seuil qui pourrait profondément rebattre les cartes dans un secteur où les modèles électriques dépassent encore souvent les 25 000 ou 30 000 euros.



Depuis plusieurs années, le marché européen a progressivement déserté les véhicules d'entrée de gamme. Les normes environnementales, l'électrification, les équipements de sécurité obligatoires et la recherche de marges plus importantes ont poussé les constructeurs à privilégier des modèles plus grands et plus rentables. Résultat : les petites citadines accessibles ont peu à peu disparu ou vu leur prix s'envoler.

Stellantis veut précisément s'attaquer à cette faille. L'idée derrière le projet E-Car est assez simple : revenir à une philosophie automobile plus minimaliste. **Le groupe parle de petites voitures urbaines, compactes, efficaces et adaptées aux déplacements quotidiens.**

Le projet s'inspirerait notamment des célèbres « kei cars » japonaises, ces mini-voitures très populaires au Japon grâce à leur faible coût d'utilisation, leur gabarit réduit et leur simplicité.



Des années d’électrique

L’objectif n’est pas de proposer une voiture au rabais, mais une voiture pensée dès le départ pour être plus rationnelle.

La révolution pourrait d’ailleurs venir moins du produit lui-même que de sa méthode de conception. Stellantis explique vouloir s’appuyer sur différents partenariats industriels afin de réduire les coûts et accélérer le développement. Le groupe évoque également plusieurs déclinaisons possibles pour différentes marques de son portefeuille. **Autrement dit, une même base technique pourrait être utilisée pour des modèles Fiat, Citroën ou Opel, ce qui permettrait d’amortir les investissements sur de gros volumes de production.**

Pour les automobilistes, la question est évidemment immédiate : que pourrait-on avoir pour 15 000 euros ? Il ne faut pas s’attendre à une berline familiale capable d’avaler 700 kilomètres d’autoroute.

La logique semble davantage orientée vers une voiture urbaine ou périurbaine destinée aux trajets quotidiens : travail, courses, déplacements locaux ou seconde voiture du foyer. Mais c’est précisément sur ce terrain que l’électrique peine encore à convaincre une partie des ménages : beaucoup considèrent aujourd’hui qu’une petite voiture électrique coûte encore trop cher pour l’usage réel qu’ils en font.

Cette annonce intervient aussi dans un contexte particulièrement sensible pour le groupe. Après une période compliquée sur le marché européen, marquée par des difficultés commerciales et une baisse des volumes, Stellantis cherche à retrouver une dynamique. Le constructeur estime que l’Europe risque de freiner sa transition vers l’électrique si les prix restent trop élevés pour les classes moyennes. Reste évidemment une inconnue : le calendrier. La production ne démarrerait qu’en 2028 dans l’usine italienne de Pomigliano d’Arco.

Une chose paraît toutefois claire : après des années où l’électrique semblait réservé à ceux capables d’investir plusieurs dizaines de milliers d’euros, Stellantis tente peut-être de remettre la voiture populaire au centre du jeu. Et si le véritable modèle révolutionnaire n’était finalement pas celui qui en fait toujours plus… mais celui qui revient à l’essentiel ?



Et si le moteur thermique de demain était français...

et surtout beaucoup plus simple ?

Alors que beaucoup annonçaient le moteur thermique condamné à disparaître progressivement du paysage automobile européen, certains industriels continuent pourtant à travailler sur sa prochaine évolution. Et contre toute attente, cette évolution ne passe pas forcément par davantage de technologie ou des systèmes toujours plus sophistiqués.

Un projet développé par le géant énergétique saoudien **Aramco avec plusieurs partenaires européens**, dont des acteurs français de l'ingénierie automobile, pourrait même prendre une direction opposée : rendre le moteur plus simple pour le rendre plus efficace. L'idée peut paraître surprenante. Depuis des décennies, les moteurs ont suivi une trajectoire bien connue : davantage de composants, davantage d'électronique et une architecture toujours plus complexe.

Turbos, systèmes de dépollution avancés, injections à très haute pression, multiples capteurs : chaque génération a ajouté sa couche technologique. Cette course à la performance a permis de réduire certaines émissions et d'améliorer les rendements, mais elle a aussi entraîné une hausse des coûts et une mécanique parfois devenue extrêmement complexe. Le moteur actuellement étudié par Aramco repose sur une philosophie très différente. Son architecture abandonne certains choix techniques devenus standards dans l'automobile moderne.

Là où les **moteurs actuels** utilisent généralement quatre soupapes par cylindre, cette conception revient à deux soupapes seulement. Le système adopte également un arbre à cames unique ainsi qu'une configuration dite « longue course », davantage orientée vers l'efficacité énergétique que vers la recherche de puissance pure.

Dans ce type de véhicule, le moteur thermique ne travaille plus constamment à tous les régimes ; il intervient seulement dans certaines conditions où il est le plus performant.





Résultat : certaines technologies devenues indispensables dans une voiture thermique classique peuvent devenir moins pertinentes.

L'une des particularités les plus étonnantes de ce moteur réside justement dans ses choix techniques à contre-courant. Alors que l'industrie automobile moderne a progressivement adopté des architectures toujours plus complexes, le projet soutenu par Aramco revient vers des solutions presque considérées comme « anciennes », mais réinterprétées avec des outils d'ingénierie contemporains.

Son fonctionnement repose notamment sur seulement deux soupapes par cylindre, contre quatre sur la majorité des moteurs actuels, ce qui réduit le nombre de pièces mobiles et simplifie l'ensemble mécanique. Le bloc adopte aussi une configuration dite « longue course », avec des pistons parcourant une distance plus importante à chaque cycle. **Cette architecture favorise un meilleur rendement énergétique à bas régime, un point particulièrement intéressant dans une utilisation hybride où le moteur fonctionne surtout dans des plages de régime optimisées.**

Autre particularité étonnante : le recours à des tiges de culbuteurs, une solution qui évoque davantage certaines mécaniques anciennes que les moteurs européens récents. **L'objectif n'est pourtant pas nostalgique. Cette architecture permettrait notamment de réduire l'encombrement général du moteur et de simplifier sa fabrication.**

Au fond, cette approche pose une question assez simple : après avoir passé des décennies à ajouter toujours plus de technologies sous le capot, l'industrie automobile découvre-t-elle que la prochaine révolution pourrait venir d'un retour à l'essentiel ? Si ce moteur trouve un jour sa place dans des modèles de grande diffusion, il rappellera peut-être une règle oubliée : parfois, l'innovation ne consiste pas à compliquer les choses, mais à retirer ce qui n'est plus indispensable.

Mais au fait, qui est Aramco ?

Derrière ce projet se trouve Saudi Aramco, considéré comme l'un des plus grands groupes énergétiques au monde et longtemps identifié presque exclusivement à l'industrie pétrolière. L'entreprise saoudienne produit plusieurs millions de barils par jour et reste un acteur majeur du marché mondial des hydrocarbures.
Depuis quelques années cependant, Aramco multiplie les investissements dans des domaines plus larges : carburants synthétiques, hydrogène, technologies de réduction des émissions, recherche sur les moteurs à haut rendement ou encore solutions destinées aux véhicules hybrides. Pour le groupe, l'objectif n'est pas uniquement de défendre le pétrole traditionnel, mais aussi de préparer l'évolution des motorisations dans un monde où les transitions énergétiques se diversifient.



Klaxon, colle au pare-chocs, téléphone : les 5 comportements au volant qui rendent les Français fous

Vous êtes tranquillement sur la route, musique en fond sonore, trajet sans histoire… jusqu'au moment où un automobiliste vous colle littéralement au pare-chocs, oublie son clignotant ou décide que les limitations de vitesse sont manifestement une suggestion facultative. Quelques secondes suffisent parfois à transformer une conduite paisible en montée de tension. Une récente étude menée par Winparts s'est justement intéressée à cette question : quels sont les comportements au volant qui agacent le plus les Français ? Verdict : au-delà des grandes infractions, ce sont souvent les petits gestes du quotidien qui font monter la pression.



En tête du classement figurent les conducteurs qui ne respectent pas les distances de sécurité. Le phénomène est connu de tous : ce véhicule qui s'approche progressivement jusqu'à remplir entièrement le rétroviseur central, comme si quelques centimètres allaient miraculeusement accélérer le trafic.

Au-delà de l'agacement évident, cette pratique augmente fortement le risque d'accident. Selon la Sécurité routière, une distance insuffisante réduit considérablement le temps de réaction en cas de freinage brutal. Mais il existe aussi une dimension psychologique : se sentir « poussé » par le véhicule derrière crée une forme de stress immédiat qui dégrade la concentration.

Deuxième comportement particulièrement irritant : l'oubli — volontaire ou non — du clignotant. C'est probablement l'un des grands classiques de la route française. Un automobiliste change de file sans prévenir, tourne à un carrefour sans indication ou quitte un rond-point sans le moindre signal. Le problème ne se limite pas à une simple question de politesse.

Le clignotant constitue avant tout un outil de communication entre usagers. Lorsqu'il disparaît, les autres conducteurs doivent anticiper seuls les intentions du véhicule voisin, ce qui augmente l'incertitude et la nervosité.

Le téléphone au volant arrive également parmi les comportements les plus mal perçus. Malgré les campagnes de prévention répétées depuis plusieurs années, le réflexe reste tenace. Regarder un message, consulter une notification ou répondre rapidement à un appel paraît anodin pour certains conducteurs.

Pourtant, quelques secondes d'inattention suffisent à parcourir plusieurs dizaines de mètres pratiquement à l'aveugle. Les automobilistes interrogés dans l'étude expriment d'ailleurs une irritation particulière face à ce comportement, car il donne l'impression que certains jouent avec la sécurité des autres pour un simple message.

Autre source de crispation : les conducteurs qui occupent la voie de gauche sans raison particulière. Sur autoroute notamment, cette habitude provoque régulièrement des ralentissements et des situations de tension.







Les automobilistes interrogés dans l'étude expriment d'ailleurs une irritation particulière face à ce comportement…

La voie de gauche est théoriquement destinée au dépassement. Lorsqu'un véhicule y reste durablement à une vitesse modérée, des files peuvent rapidement se former derrière lui. L'effet est parfois étonnant : un simple mauvais positionnement suffit à générer des comportements plus agressifs chez d'autres automobilistes, avec dépassements brusques ou appels de phares répétés. Enfin, le classement pointe les comportements agressifs : coups de klaxon excessifs, gestes d'énervement, appels de phares insistants ou attitudes menaçantes. Ces **réactions** sont souvent la conséquence directe des irritations précédentes. Un conducteur colle au pare-chocs, un autre oublie son clignotant, un troisième bloque une file… et la tension finit par se transmettre d'un véhicule à l'autre comme une réaction en chaîne. Les psychologues parlent parfois d'« effet bulle » : enfermé dans son habitacle, le conducteur peut avoir tendance à réagir plus vivement qu'il ne le ferait dans une interaction sociale classique.

Le plus intéressant dans cette étude n'est peut-être pas le classement lui-même, mais ce qu'il révèle de notre rapport à la conduite. Beaucoup de comportements jugés insupportables ne sont pas forcément les plus dangereux sur le papier ; ils donnent surtout le sentiment que l'autre ne respecte pas les **règles communes**. Et c'est probablement là que naît une grande partie de l'agacement : sur la route, chacun accepte les contraintes à condition que tout le monde joue selon les mêmes règles. Au fond, les Français semblent moins réclamer des routes parfaites que des conducteurs prévisibles.

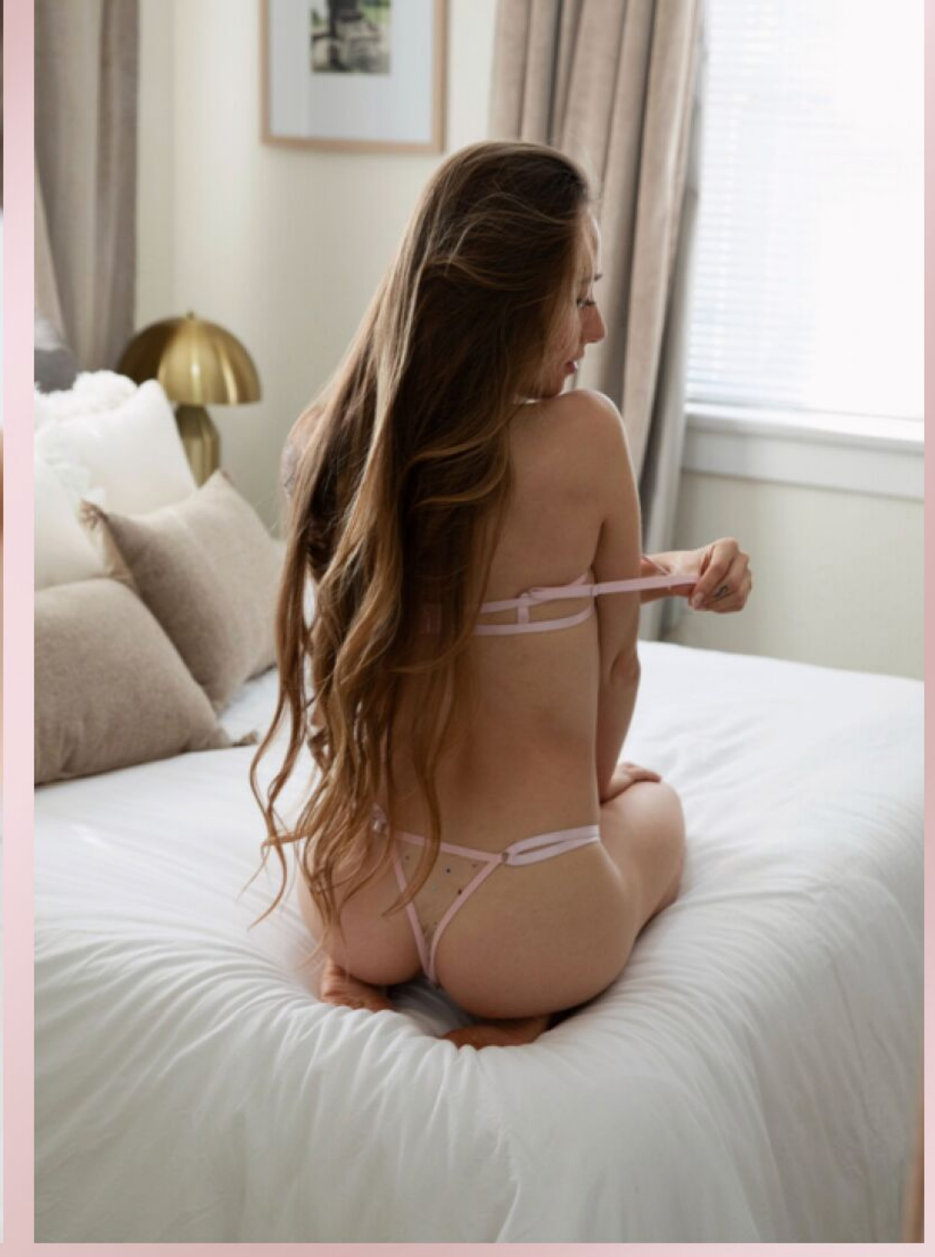
ELLES ONT TESTÉ POUR VOUS

Amber Aura

FANTASMES PARTAGÉS...

avec une autre femme !







Il y a des jours qui vous semblent parfaitement insignifiants sur le coup. C'est seulement un peu après que vous réalisez ce qui s'y est vraiment joué. C'est ce qui s'est passé lorsque je l'ai rencontrée. C'était un jour d'été très chaud à Madrid où je travaillais comme professeure d'anglais dans une école de langues. Ce jour-là, je remplaçais une collègue et surveillais un examen de fin d'année pour une classe d'étudiants de l'université.

Seulement une demi-heure après le début de l'épreuve, une jeune fille brune aux cheveux courts au fond de la salle a levé la main. Je me suis dirigée vers elle afin de voir ce qu'elle voulait alors qu'elle me fixait de ses yeux noirs et pénétrants.

« J'ai terminé », murmura-t-elle en désignant sa copie d'examen.

« Déjà ? Tu es sûre ? Tu ne veux pas profiter du temps restant pour te relire ? »

« **Pas besoin** » répondit-elle avec toute l'assurance du monde dans la voix et croisa les bras. Son langage corporel m'indiquait qu'il ne servait à rien d'insister. J'ai attrapé sa copie et suis retournée à mon bureau er regardais ses réponses. Je vis qu'elle avait bien répondu à presque toutes les questions.

JE M'ESSUIE LES MAINS SUR LES CUISSES EN ME MORDANT LES LÈVRES. ELLE EST LA SEULE AUTRE PERSONNE SUR LA PLAGE, JE FERAIS MIEUX DE ME DÉSHABILLER.

Je ne pensais à rien de particulier sur le moment. Elle était une élève parmi les autres. Je ne pouvais imaginer ce jour-là que, plusieurs années après, nous nous rencontrerions à nouveau dans une autre salle de classe. Mais cette fois-ci, elle serait le professeur et moi son apprentie docile. Ce cours s'est tenu 7 ans plus tard. Je vivais alors à Barcelone. C'était une époque où coucher avec une femme était n°1 sur la liste de mes fantasmes, bien que la protagoniste de ces rêveries saphiques n'ait ni nom ni visage. Cela avait été un long processus : ce désir s'était construit graduellement au fil des années. Il avait commencé lorsqu'adolescente, j'étudiais le dessin et que je croquais des modèles vivants nus. J'avais plus tard embrassé des amies à l'Université. Cela ne voulait pas dire grand-chose. Cela arrivait lorsque nous nous faisions draguer par des garçons en boîte de nuit alors que nous avions seulement envie de danser.

Nous avions pris l'habitude de leur dire que nous étions lesbiennes et nous nous embrassions alors fougueusement, espérant qu'ils nous laisseraient tranquilles. Cela avait bien souvent l'effet inverse.

Ma supposée bi-sexualité ne devint concrète que lorsque je découvris la célèbre série « The L Word » qui met des lesbiennes en scène. J'ai adoré cette série. Pour la première fois de ma vie, je décidai qu'il était grand temps de transformer ces fantasmes en réalité. Je me créeai donc un profile sur différents sites de rencontre lesbiens mais les seuls messages que je recevais étaient ceux de garçons ou de filles qui avaient déjà un copain et qui recherchaient quelqu'un pour un plan à trois. Ça ne m'intéressait pas du tout. Ce que je voulais, c'était un plan à deux. Parfois, il m'arrivait d'échanger avec d'autres filles comme moi et nous partagions nos fantasmes. Lorsqu'elles me proposaient de nous rencontrer, je prenais peur et notre conversation s'arrêtait tout net.

Après ces épisodes, j'en arrivais à la conclusion selon laquelle, il était plus facile pour moi d'être satisfaite sexuellement avec les hommes.

“AUDACE OU FOLIE PASSAGÈRE ?”

Poursuivre le désir de coucher avec une femme me semblait si frustrant et impossible que je finis par mettre de côté mes fantasmes lesbiens. Jusqu’au jour où, de façon totalement inattendue, je reçus une demande d’ami sur Facebook. Qui bouleversa ma vie. Si le nom ne me disait rien, la photo de profil me semblait vaguement familière. Je n’arrivais pourtant pas à me souvenir d’où je connaissais cette personne. Je pris le risque d’accepter sa demande. Un peu plus tard, en détaillant son profil, je la reconnus soudainement. C’était elle. La jeune fille de l’examen surveillé à Madrid plusieurs années plus tôt. A cette époque, elle n’était qu’une élève parmi les autres. A voir son apparence actuelle : androgyne avec des cheveux courts et de nombreux piercings… je ne pus m’empêcher de la désirer très fort. J’avais déjà un penchant pour les femmes androgynes. Elle était parfaitement à mon goût. **Et le meilleur dans tout ça était que sur chacune de ses photos, elle tenait toujours dans ses bras des femmes féminines. Elle assumait très clairement sa sexualité**. En lisant sa présentation sur son profile, mes soupçons furent confirmés : elle était bien lesbienne.

« Tu ne te souviens pas de moi, n’est-ce-pas ? » m’écrivit-elle sur la messagerie Facebook.

« Si si, je me souviens de toi. Comment vas-tu ? lui répondis-je immédiatement. Nous rattrapions le temps perdu bien que nous n’ayons jamais vraiment parlé de toute notre vie. Elle m’apprit qu’elle était en Master à Madrid et qu’elle avait souri en apprenant que j’étais devenue une blogueuse sexe. Un grand changement après avoir été professeure d’anglais.

”

« Je peux t'avouer un truc ? » m'écrivit-elle un soir sur Facebook alors que je m'apprêtais à sortir dîner avec quelques amis.

« Bien sûr », lui répondis-je.

« Tu sais, lorsque tu étais prof d'anglais, j'étais folle de toi... »

Je sentis un afflux massif de papillons dans mon ventre à la lecture de ses mots mais je ne savais pas comment lui répondre. Je ne pensais rien de spécial à son sujet lorsque nous étions à Madrid, même si à présent les choses étaient bien différentes. De plus, savoir qu'elle m'aimait bien depuis si longtemps avait encore renforcé mon désir pour elle.

Malgré cela, j'étais dans l'incapacité de lui répondre. J'ai quitté le chat sans lui répondre et je suis sortie. Avec l'aide des quelques verres avalés pendant la soirée, aussitôt rentrée chez moi, j'ai allumé mon ordinateur pour lui envoyer ce message sur Facebook :

« Je ne tiens plus. Est-ce que tu veux venir me voir à Barcelone ? »

Le jour suivant, nous commencions à regarder les dates comme si les « déclarations » de la veille n'avaient pas existé. C'est seulement une fois assise dans le train qui me conduisait à l'aéroport que je réalisais ce que j'étais en train de faire. J'avais invité une lesbienne qui avait été mon étudiante une après-midi 7 ans plus tôt à passer un week-end entier chez moi alors que je n'avais eu la moindre expérience homosexuelle de toute ma vie ! Quelle folie !

En arrivant à l'aéroport, j'ai paniqué en voyant que son avion avait atterri. Je me demandais ce qui arriverait si je ne l'aimais pas...
Mais lorsque les portes des arrivées se sont ouvertes et que je l'ai vue marcher vers moi, j'ai ressenti un mélange de soulagement et de désir. Elle me plaisait vraiment. Elle était plus petite mais plus forte que moi. Je ne pouvais m'empêcher de la déshabiller mentalement alors que nous nous tenions au milieu du hall des arrivées. Nous nous sommes saluées en nous faisant la bise et je remarquai la douceur de sa peau sur la mienne et son parfum sucré. Après cette bise, je la sentis froide et distante.

Dans le train du retour, je lui parlais de toutes les choses que j'avais prévues pour le week-end. Pas seulement pour briser la glace mais aussi parce que j'avais envie de lui faire découvrir Barcelone qu'elle visitait pour la première fois. J'avais pensé lui montrer les principales attractions touristiques et lui proposer une balade le long de la mer. Au lieu de se montrer pleine d'enthousiasme, elle se renfrogna.

« Est-ce que ça t'ennuie si on ne sort pas ce soir ? Je suis fatiguée du voyage » me dit-elle.

« Pas de problème. Je peux te préparer un plat végétarien si tu veux. »

« J'adore les femmes qui cuisinent » me dit-elle en souriant.





Amber Aura



Ma nervosité monta encore d'un cran lorsque nous arrivâmes chez moi. En dépit de nos échanges quotidiens par écrans interposés avant notre rencontre, établir une conversation avec elle s'avérait incroyablement compliqué. Nous étions comme le jour et la nuit et ne semblions d'accord sur rien. Il semblait de plus en plus évident que notre seul point commun était notre désir de partager nos fantasmes : le sien était de séduire une ancienne prof ; le mien de coucher avec une femme pour la première fois.

L'atmosphère était tendue, les silences malaisants. Je me demandais comment tout cela allait évoluer. Étant donné mon inexpérience, j'attendais d'elle qu'elle fasse le premier pas... et j'avais conscience que le jean que je portais allait être un obstacle lorsque le grand moment arriverait. Je décidais de me changer après avoir nettoyé la table.

« Je vais me changer » lui dis-je.

« Qu'est-ce que tu vas mettre ? » me demanda-t-elle depuis le canapé.

« Je ne sais pas, quelque chose de plus confortable... »

« N'enfile pas un jogging. J'aime les femmes féminines. »

« Je sais. »

J'allais dans ma chambre et enfilais une robe de coton noire, sans mettre de soutien-gorge et revins dans le salon où je m'assis sur le canapé à côté d'elle.





Lorena B

« Ferme les yeux » me dit-elle en me regardant intensément. Je fis ce qu'elle me demandait et tout d'un coup je me sentis encore plus nerveuse ? notamment lorsque je sentis son souffle sur ma joue. J'en déduisis que ses lèvres n'étaient plus qu'à quelques millimètres des miennes.

« Tu peux rouvrir les yeux à présent » me dit-elle. J'ouvris les yeux, confuse et un peu déçue, parce que j'avais espéré qu'elle m'embrasse. Il y eut un nouveau moment de silence embarrassé puis elle se rapprocha de moi et me regarda droit dans les yeux, la bouche entre-ouverte.

« Tu es très proche… » lui dis-je en flirtant.

Elle soupira et se jeta soudain sur moi pour m'embrasser enfin. Mon cœur battait à tout rompre et je lui rendis son baiser avec le même enthousiasme. Ses lèvres étaient douces et je pensais que ce n'était pas la première fois que j'embrassais une femme. C'était pourtant la première fois que je le faisais avec autant de passion et de désir. Je la tenais serrée dans mes bras, pressant ses seins contre les miens. Je sentis alors une pulsation entre mes jambes en imaginant les voir et pouvoir les toucher.

Elle me poussa dans le fond du canapé et se mit sur moi. A présent, c'était elle le professeur, elle menait la danse et j'étais sur le point de passer un examen d'une matière dont je ne connaissais rien. J'étais complètement en dehors de ma zone de confort et rien de ce que j'avais déjà expérimenté d'un point de vue sexuel jusqu'à présent ne me semblait utile. Je n'avais jamais rien vécu de tel. C'était comme si je m'apprêtais à perdre ma virginité une seconde fois.

Je posais mes mains sur ses hanches et pressais son corps contre le mien. Elle fit glisser sa main de mes cuisses à mon ventre puis à mes seins. De l'autre, elle fit rapidement glisser ma robe et commença à embrasser mes seins tout doucement. Elle m'aida à lui retirer son t-shirt, enleva son soutien-gorge par la même occasion et les jeta tous les deux sur le sol.

Je laissai échapper un soupir lorsque je découvris ses seins parfaits : ils étaient plus fermes et plus gros que les mien. J'aurais pu passer des heures et des heures à les admirer et à les caresser. Mais je découvris ensuite la sensation merveilleuse de sentir ses seins nus contre les miens. Nous soupirions toutes les deux de plaisir. Nous n'avions plus que nos parties du bas à nous dévoiler.

Elle retira ma culotte et j'entrepris de défaire le bouton de son jean. Elle me donna un coup de main et enleva sa culotte en même temps. Tout d'un coup, nous étions totalement nues. Nous nous sommes embrassées à nouveau, nous tenant dans les bras tandis que ses mains exploraient mon corps. Je caressais son corps, appréciant la douceur de ses courbes et de sa peau.

La suite au prochain numéro



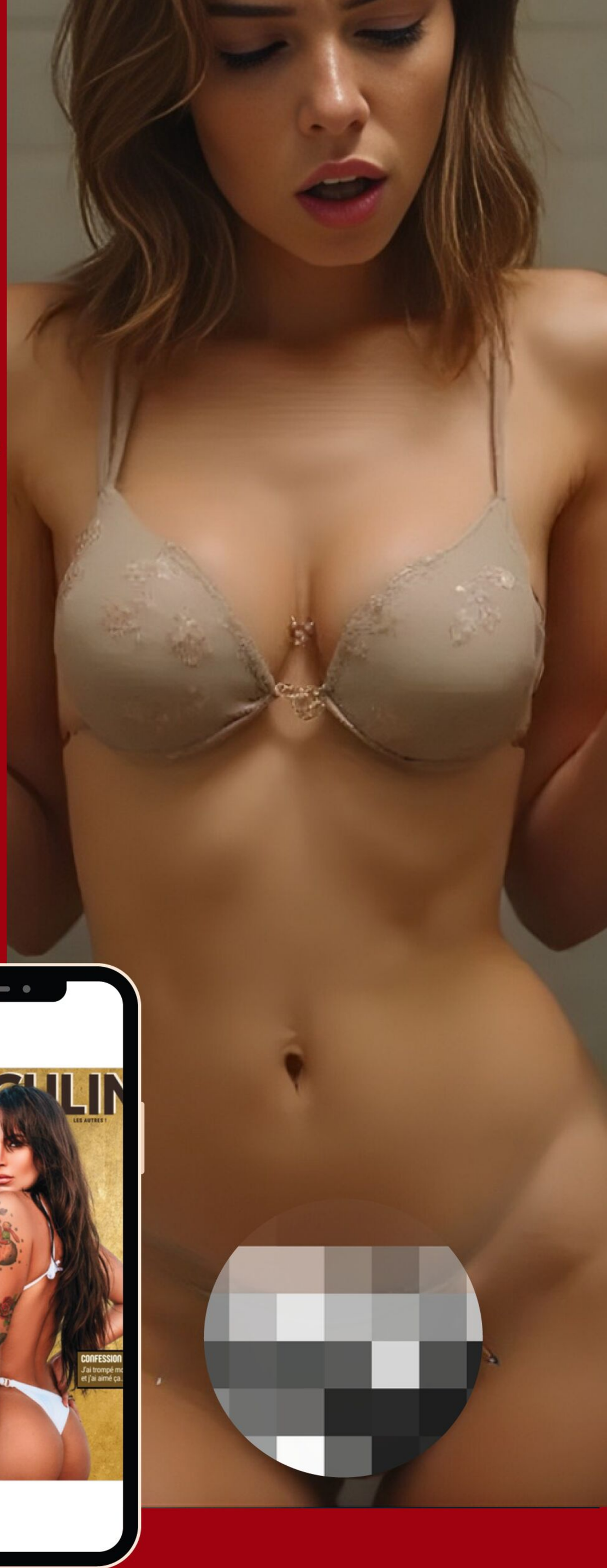
Sheela A

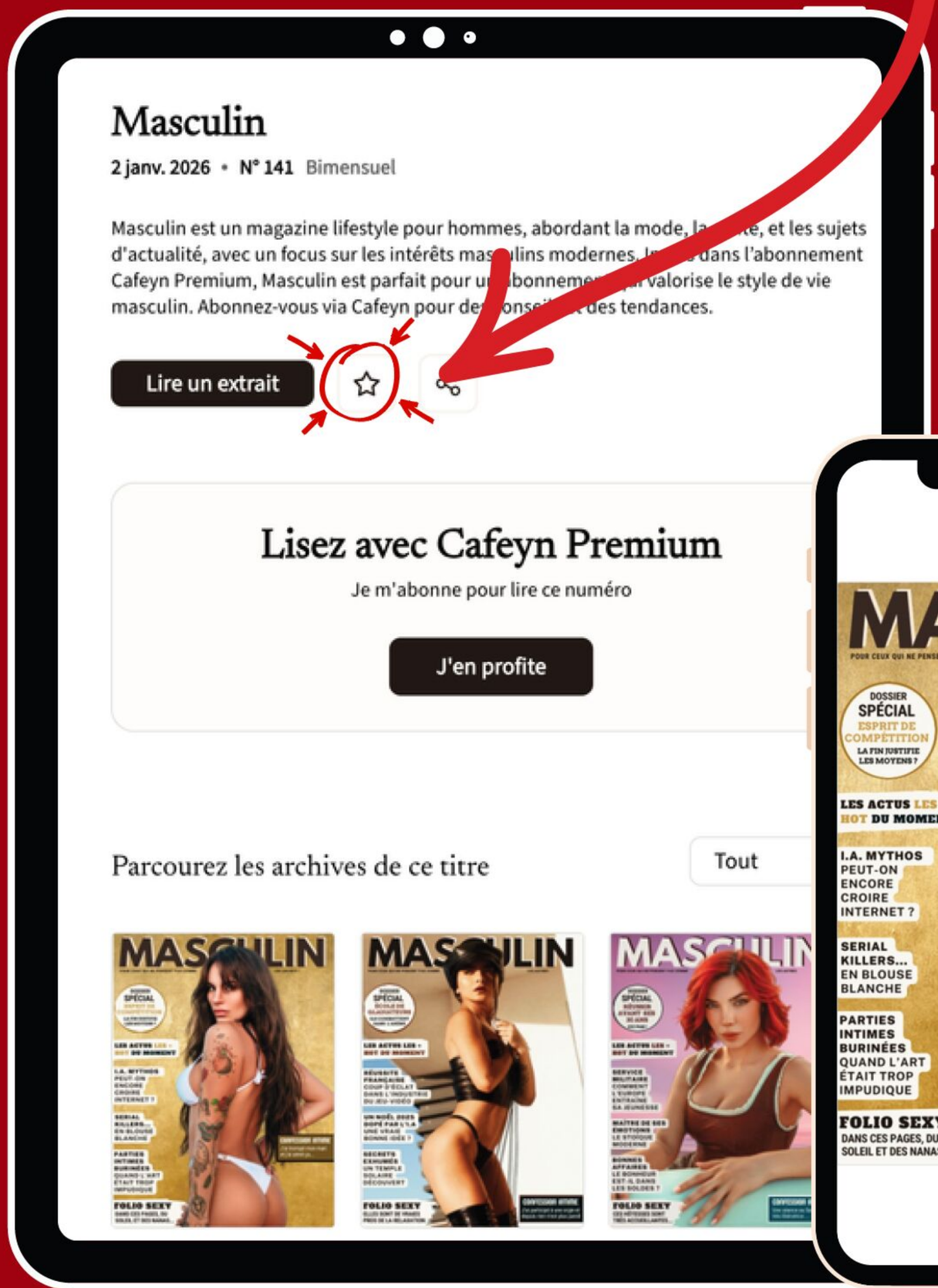
Vous n’aimez pas qu’on cache le beau ?

Nous non plus… Mais Masculin n’apparaît plus dans le catalogue des kiosques numériques.

Ajoutez le à vos favoris
en cliquant sur la petite étoile
et restez prévenu des
nouvelles parutions









Géopolitique : Qui seront les nouvelles puissances ?

Par Vincent Gautier - Photos : Jean Mazoyer



Il est devenu presque banal aujourd'hui de qualifier notre époque de période post-occidentale, voire post-américaine. Le problème n'est pas tant que ces expressions seraient fausses ; il tient surtout au fait qu'elles décrivent ce qui s'efface davantage que ce qui est réellement en train d'apparaître.

Je dois d'ailleurs reconnaître avoir moi-même participé à cette manière de voir les choses. Il y a quelques années, un ouvrage avait été publié sous le titre L'avenir est asiatique. Une formulation audacieuse qui séduit.S'il est aussi difficile de trouver une expression adaptée pour définir notre époque, c'est notamment parce que nous entretenons une fascination presque obsessionnelle pour la notion d'ordre. Influencés par les grandes théories occidentales des relations internationales ainsi que par les habitudes intellectuelles du monde diplomatique, nous avons tendance à rechercher sans cesse les principes, les règles et les institutions qui seraient censés structurer le nouvel ordre mondial en gestation.

Pourtant, ni l'histoire ni la géopolitique n'imposent naturellement l'existence d'un **système stable**, parfaitement ordonné et universel. La géopolitique n'est pas une compétition destinée à déterminer qui occupera le poste le plus prestigieux à l'Otan ou aux Nations unies. Elle cherche avant tout à comprendre la manière dont les rapports de puissance s'organisent dans l'espace. Elle examine des interactions qui se déploient à des niveaux multiples, qu'ils soient territoriaux, financiers, technologiques ou numériques. De nombreux éléments suggèrent aujourd'hui que nous évoluons dans un environnement constitué d'acteurs extrêmement divers, entretenant des relations complexes selon des modalités très variées, sans qu'aucune alternative claire et prévisible ne semble prête à prendre la relève.

La fin de la double domination USA - Chine ?



On ne distingue plus réellement de grandes

PUISSANCES DÉCIDÉES À DÉFENDRE UN STATU QUO STABLE, PAS DAVANTAGE QUE L'ON NE VOIT ÉMERGER DE VÉRITABLES INSTITUTIONS MONDIALES CAPABLES D'ASSURER UNE GOUVERNANCE COHÉRENTE.

Dans ce contexte, des concepts comme « l'hétéropolarité », développé par James Der Derian, ou encore le « **monde multiplex** » d'Amitav Acharya paraissent mieux refléter la richesse et la diversité des dynamiques contemporaines que l'éternelle question consistant à demander « qui est numéro un ? », devenue aussi simpliste qu'usée.

« Nouveau médiévisme »

James Der Derian comme Amitav Acharya appartiennent au courant des « relations internationales globales », ce qui n'a rien d'étonnant. Cette approche intellectuelle trouve notamment ses racines dans les travaux de l'universitaire australien Hedley Bull, professeur à Oxford. Dans The Anarchical Society, publié en 1977, celui-ci avançait déjà l'idée d'un « nouveau médiévisme » caractérisé par un enchevêtrement d'autorités et d'allégeances dépassant les frontières classiques héritées du système westphalien.

Avant la construction de l'ordre étatique moderne européen, le pouvoir sur le continent se partageait entre une multitude d'acteurs : seigneurs locaux, souverains, autorités religieuses et institutions impériales. Chacun exerçait une influence variable sur un ensemble particulièrement complexe de territoires, de duchés, de principautés et d'entités politiques diverses regroupées au sein du Saint-Empire romain germanique. Dans certaines zones stratégiques comme la Baltique ou la mer du Nord, des réseaux de villes commerçantes tels que la Ligue hanséatique réglaient concrètement les échanges économiques transfrontaliers avec une efficacité souvent supérieure à celle d'autorités politiques plus vastes.





Aujourd'hui encore, notre monde ressemble largement à celui imaginé par Bull. États à ambitions impériales, entreprises transnationales, communautés numériques échappant aux frontières classiques et nouveaux centres de pouvoir coexistent dans un ensemble extraordinairement complexe. Pourtant, le débat public continue trop souvent à s'appuyer sur des schémas simplificateurs, comme si la planète de demain pouvait encore être résumée à une opposition binaire entre **Washington et Pékin**. Au lieu de cela, il serait sans doute plus pertinent d'accepter pleinement le pluralisme du monde contemporain, de cesser d'ériger certaines visions universelles en vérités absolues et d'étudier davantage les interactions régionales entre puissances.

Des réalités géopolitiques très contrastées

Prenons l'exemple de l'Amérique latine. Durant près de deux décennies, Pékin a progressivement renforcé sa présence dans la région en investissant massivement dans des infrastructures stratégiques et en développant des partenariats commerciaux lui garantissant l'accès à certaines matières premières tout en facilitant l'exportation de ses propres produits. Pourtant, quelques mois seulement ont suffi pour rebattre largement les cartes sous l'impulsion de l'administration Trump. **Washington** est notamment parvenu à pousser le Panama à considérer qu'une concession attribuée à une société chinoise pour l'exploitation de ports liés au canal ne respectait pas le cadre constitutionnel national. Dans le même temps, des accords bilatéraux portant sur l'extraction et le traitement de ressources stratégiques, notamment le lithium, ont été signés avec plusieurs pays allant du Mexique au Chili en passant par l'Argentine.

Même si certains observateurs plaisantent en évoquant une supposée « doctrine Donroe », plusieurs initiatives récentes, comme la Stratégie de sécurité nationale de 2025 ou encore le sommet « Bouclier des Amériques », traduisent clairement un retour à une logique géopolitique plus ancienne. Celle-ci privilégie la consolidation des relations au sein du continent américain plutôt qu'un engagement massif dans des théâtres éloignés.

Un paysage politique qui change radicalement

L'hémisphère occidental apparaît ainsi, au moins temporairement, comme un espace où la centralité américaine semble plus forte qu'elle ne l'a été depuis longtemps. Le paysage change pourtant radicalement lorsqu'on tourne le regard vers d'autres régions du monde. Longtemps présentée comme marginalisée sur le plan géopolitique, **l'Europe semble avoir amorcé une forme d'accélération stratégique**. Après plusieurs décennies marquées par une succession de déclarations ambitieuses et d'avancées souvent limitées, les institutions européennes paraissent désormais déterminées à réduire leur dépendance à l'égard des États-Unis. Face à certaines orientations défendues par Donald Trump, notamment concernant le Groenland ou l'Ukraine, l'Union européenne a choisi d'accentuer ses efforts dans plusieurs domaines : renforcement de la défense commune, consolidation des capacités nucléaires, souveraineté technologique, approfondissement de l'union bancaire ou encore intégration des marchés de capitaux.

Ces transformations produisent déjà certains effets visibles. Les marchés européens ont récemment affiché un dynamisme supérieur à celui du **S&P 500** et, fait relativement inédit, davantage d'Américains choisissent désormais de s'installer en Europe que l'inverse. Ce retournement illustre à quel point les équilibres géopolitiques peuvent évoluer rapidement. Une éventuelle sortie américaine de **l'Otan** ne ferait probablement qu'accélérer davantage encore la volonté européenne de renforcer son autonomie stratégique.





Sécurité maritime au cas par cas

L'espace indo-pacifique constitue lui aussi une démonstration très parlante du fait que la réalité stratégique actuelle échappe de plus en plus aux grands schémas impériaux traditionnels. Il y a encore une dizaine d'années, beaucoup considéraient l'initiative chinoise des nouvelles routes de la soie comme la preuve irréfutable d'une expansion destinée à remodeler l'ensemble des équilibres mondiaux. **À travers la multiplication des infrastructures, des voies ferroviaires, des oléoducs et des réseaux maritimes soutenus par une flotte militaire de plus en plus puissante, certains voyaient déjà se dessiner une forme de système néocolonial moderne s'étendant progressivement de l'Arctique jusqu'à l'Afrique.**

La réalité qui prend forme aujourd'hui apparaît pourtant beaucoup plus nuancée et surtout beaucoup moins linéaire qu'on ne l'avait imaginé. Dans sa propre sphère maritime, l'Inde affirme progressivement sa présence et son influence avec une vigueur croissante. Son appareil naval s'est considérablement développé avec une flotte qui dépasse désormais une centaine de bâtiments de combat, de nouveaux exercices militaires régionaux et une doctrine stratégique fondée sur la coopération sécuritaire et les intérêts mutuels. L'image longtemps dominante selon laquelle seules les forces américaines étaient capables de garantir la sécurité des routes maritimes mondiales semble progressivement perdre de sa force explicative.

On observe plutôt l'émergence d'une logique beaucoup plus souple où les questions sécuritaires s'organisent en fonction des situations et des intérêts locaux. La protection des **espaces maritimes** ne répond plus nécessairement à un schéma unique imposé par une seule puissance dominante. Elle tend à devenir un ensemble d'accords, de partenariats et d'équilibres négociés au cas par cas. Cela ne signifie pas pour autant que les États-Unis seraient progressivement évincés de l'ensemble eurasiatique. Une telle lecture serait tout aussi réductrice que celles qu'elle prétend remplacer. Des puissances comme l'Europe, l'Inde ou le Japon développent certes davantage leurs propres stratégies, mais elles continuent également de considérer Washington comme un acteur indispensable afin d'éviter qu'une seule puissance puisse imposer une domination trop importante dans l'hémisphère oriental.

On assiste ainsi à des rapprochements nouveaux entre acteurs transatlantiques et indo-pacifiques dans le but de développer des chaînes d'approvisionnement technologiques robustes capables d'échapper aux dépendances excessives. L'ensemble évoque presque une coopération informelle entre différentes structures stratégiques. On pourrait avoir l'impression que **l'Otan et le Quad** avancent dans une même direction, non pas sous la forme d'une alliance officielle dotée d'engagements rigides, mais à travers des coopérations pragmatiques fondées sur des besoins concrets. Il ne faut pas oublier non plus le rôle plus discret que jouent parfois les États-Unis eux-mêmes dans ces évolutions.

Certaines initiatives récentes, comme Pax Silica, montrent que Washington continue de peser de manière importante dans l'organisation des chaînes d'approvisionnement stratégiques liées aux semi-conducteurs et aux technologies avancées. Même lorsque l'influence paraît moins visible, elle continue souvent à agir en arrière-plan.

Au fond, les composantes essentielles du système international ne prennent même plus partout les mêmes formes. Alors que dans plusieurs pays occidentaux certains observateurs évoquent régulièrement un affaiblissement progressif de l'État, une grande partie de l'Asie semble suivre une trajectoire presque inverse. Dans plusieurs régions représentant une part considérable de la population mondiale, l'État conserve une capacité d'action extrêmement forte et parfois même sans précédent historique.

La **Chine** illustre probablement cette **réalité** avec une intensité particulière. Sa capacité de planification, de mobilisation des ressources et d'organisation politique atteint aujourd'hui une échelle que peu d'empires dans l'histoire ont connue. À l'autre extrémité du continent asiatique, les pétromonarchies du Golfe suivent également une trajectoire spécifique en privilégiant la modernisation intérieure et la diversification économique tout en redéfinissant progressivement leurs équilibres stratégiques. Leurs échanges énergétiques se tournent davantage vers l'est tandis que leurs partenariats sécuritaires continuent souvent à s'appuyer sur des acteurs occidentaux.



Des super-États aux cités-États

Les tensions avec l'Iran pourraient encore renforcer cette dynamique complexe dans laquelle certaines dépendances financières évoluent tandis que les besoins militaires se maintiennent ou se renforcent. Mais parallèlement à ces États gigantesques capables d'exercer une puissance considérable, certaines villes continuent d'exercer une influence étonnamment importante au regard de leur taille. Elles semblent rappeler une règle fondamentale de la géopolitique contemporaine : la puissance ne dépend pas uniquement des frontières ou du territoire, mais aussi de la capacité à attirer flux financiers, talents, connaissances et réseaux. Des villes comme Singapour ou certains centres urbains des Émirats arabes unis jouent désormais ce rôle de véritables pôles d'attraction mondiaux. Dans un contexte marqué par l'incertitude et l'instabilité, elles deviennent des points de convergence où se déplacent capitaux, entrepreneurs et travailleurs hautement qualifiés. Depuis la pandémie de Covid-19 notamment, une sorte d'archipel informel semble progressivement prendre forme à l'échelle mondiale. **Des villes comme Lisbonne, Athènes, Dubaï ou Bali apparaissent comme autant d'escales au sein d'un circuit international emprunté par une nouvelle population mobile composée d'entrepreneurs, d'investisseurs et de travailleurs de la connaissance.**



Que signifie finalement cette évolution pour les États-Unis ? La réalité est que ce paysage néo-médiéval n'a rien d'une catastrophe annoncée, pas plus qu'il ne constitue une sorte d'âge d'or en devenir. Le monde unipolaire appartient désormais largement au passé, aussi bien dans les discours que dans les faits. Pourtant, l'effacement progressif d'un centre dominant ne signifie pas automatiquement qu'un nouvel empire ou qu'un ordre unique prendra sa place. Nous ne sommes pas en train de quitter un univers stable organisé autour d'États-nations parfaitement identifiables pour entrer dans une période de désordre postnational généralisé. Nous assistons plutôt à l'apparition de formes nouvelles dont les contours ne correspondent ni aux hiérarchies classiques ni aux modèles historiques auxquels nous sommes habitués. Les catégories traditionnelles continuent souvent à servir de repères intellectuels, mais elles peinent de plus en plus à rendre compte de réalités devenues beaucoup plus mouvantes.



Singapour décroche une place de premier choix

Des villes comme Singapour ou certains centres urbains des Émirats arabes unis illustrent particulièrement bien cette nouvelle géographie de la puissance. Pendant longtemps, la lecture géopolitique traditionnelle a accordé une importance presque exclusive aux grands États, à leur superficie, à leur population, à leurs capacités militaires ou à l'étendue de leurs ressources naturelles. Pourtant, certaines villes ou microterritoires démontrent aujourd'hui qu'il existe une autre forme d'influence qui repose moins sur la taille que sur la capacité à devenir un point de convergence mondial. Elles fonctionnent comme des aimants capables d'attirer simultanément capitaux, talents, entreprises, technologies, données, savoir-faire et réseaux humains. Leur force ne vient pas principalement de leur poids territorial, mais de leur aptitude à devenir des plateformes à travers lesquelles circulent les grands flux contemporains.

Singapour représente probablement l'un des exemples les plus spectaculaires de cette logique. La cité-État ne possède pratiquement aucune ressource naturelle importante. Son territoire est extrêmement réduit et sa population reste modeste à l'échelle mondiale. Pourtant, elle est devenue l'un des centres financiers, logistiques et technologiques les plus puissants de la planète. Une part considérable du commerce mondial passe directement ou indirectement par son port, qui figure parmi les plus actifs du monde. Chaque jour, des milliers de conteneurs y transitent, reliant l'Asie orientale, l'Europe, l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Amérique du Nord dans un immense ballet permanent. Mais réduire Singapour à un simple port serait très insuffisant. Son véritable pouvoir réside dans l'écosystème qu'elle a progressivement construit depuis plusieurs décennies.

Le réveil singapourien

Le gouvernement singapourien a en effet compris très tôt qu'un petit territoire ne pouvait rivaliser avec les grandes puissances sur les critères classiques. Il a donc misé sur une stratégie différente consistant à devenir indispensable dans certains domaines précis. Les investissements dans l'éducation, les infrastructures numériques, la recherche scientifique et l'environnement des affaires ont progressivement transformé la ville en une sorte de plateforme mondiale. Aujourd'hui, des centaines de sièges régionaux d'entreprises internationales y sont installés. Des banques mondiales y gèrent des flux financiers considérables, tandis que des sociétés technologiques utilisent Singapour comme base pour **rayonner dans toute l'Asie du Sud-Est**.

L'exemple de la pandémie de Covid-19 a montré très concrètement cette logique en action. Alors que de nombreux pays étaient confrontés à des difficultés importantes dans la gestion des données, de la logistique sanitaire ou des systèmes numériques, Singapour a déployé rapidement des outils de suivi, des plateformes numériques et des dispositifs de coordination extrêmement sophistiqués. La ville a également renforcé ses investissements dans les biotechnologies et la recherche médicale, avec l'ambition claire de devenir un acteur majeur dans certains secteurs stratégiques de demain.

Transformation radicale

Les Émirats arabes unis suivent une trajectoire comparable mais avec des moyens différents. Pendant longtemps, leur puissance reposait essentiellement sur le pétrole. Beaucoup d'analystes imaginaient que les grandes villes du Golfe ne seraient que des vitrines spectaculaires financées par des ressources énergétiques abondantes. Or, depuis plusieurs années, une stratégie beaucoup plus ambitieuse est à l'œuvre.

Dubaï constitue sans doute l'exemple le plus visible de cette transformation. La ville n'a pas cherché uniquement à construire des gratte-ciel impressionnants ou des projets immobiliers gigantesques destinés à alimenter les réseaux sociaux.

Elle a progressivement tenté de devenir une plateforme mondiale multifonctionnelle capable d'attirer simultanément entreprises, investisseurs, travailleurs hautement qualifiés et entrepreneurs venus de tous les continents.
Le résultat apparaît aujourd'hui dans des situations extrêmement concrètes.





Un entrepreneur européen peut installer sa société à Dubaï, ouvrir rapidement une structure administrative simplifiée, gérer des activités réparties sur plusieurs continents, vivre dans un environnement fiscal attractif et travailler avec des équipes dispersées entre **l'Asie, l'Europe et l'Afrique**. De nombreuses entreprises technologiques, sociétés financières et fonds d'investissement utilisent déjà cette logique.Le phénomène s'est même accéléré après la pandémie. Une nouvelle catégorie de travailleurs mobiles a émergé plus fortement : entrepreneurs numériques, investisseurs indépendants, consultants internationaux, créateurs de contenu ou spécialistes de secteurs technologiques capables de travailler pratiquement depuis n'importe quel endroit disposant d'une bonne connexion Internet. Ces populations ne choisissent plus seulement un pays ; elles choisissent un environnement global associant fiscalité, sécurité, qualité de vie, infrastructures et connexions internationales.



Le Moyen-Orient voit son âge d’or politique, économique et culturel...

Dans cette compétition, certaines villes se révèlent particulièrement efficaces. Dubaï a développé des zones économiques spécifiques destinées aux entreprises technologiques, des visas adaptés aux travailleurs qualifiés, des infrastructures numériques performantes et des projets massifs liés à l’intelligence artificielle ou aux technologies avancées. **Abou Dhabi** suit également une logique similaire avec des investissements considérables dans la finance, l’énergie, les semi-conducteurs et l’innovation. Cette stratégie devient particulièrement visible lorsque surviennent des crises internationales. Durant les périodes d’instabilité économique ou géopolitique, certaines villes attirent naturellement les flux humains et financiers. Alors qu’une partie du monde devient plus incertaine, elles apparaissent comme des zones de stabilité relative. Une entreprise cherchant à déplacer rapidement une partie de ses activités peut choisir Dubaï. Un investisseur cherchant un environnement stable peut déplacer ses capitaux. Un spécialiste de l’intelligence artificielle ou un entrepreneur technologique peut décider d’y transférer son activité.

Le Qatar mérite également une place particulière dans cette réflexion parce qu’il représente presque une version encore plus poussée de ce phénomène où un territoire relativement réduit acquiert une influence mondiale qui dépasse largement ses dimensions physiques. À première vue, les chiffres pourraient sembler presque paradoxaux. Avec une population relativement limitée et un territoire modeste comparé à des géants régionaux comme l’Arabie saoudite, l’Iran ou la Turquie, l’émirat pourrait apparaître comme un acteur secondaire dans les équilibres du Moyen-Orient.

L'un des éléments les plus visibles de cette montée en puissance réside dans sa relation avec les États-Unis. **Le Qatar accueille en effet la base aérienne d'Al Udeid Air Base**, considérée comme l'une des plus importantes implantations militaires américaines au Moyen-Orient. Cette installation joue un rôle majeur dans les opérations aériennes, la coordination militaire et le commandement régional américain. Des milliers de soldats y sont stationnés et une partie importante des opérations liées à l'Irak, à l'Afghanistan ou encore aux dispositifs de surveillance régionaux y a été coordonnée. Pour Washington, disposer d'un tel point d'appui offre un avantage stratégique considérable au cœur d'une région où se concentrent tensions géopolitiques, routes énergétiques et rivalités militaires.



Qatar : un chèque de 10 milliards de dollars pour consolider la présence américaine

Cette stratégie est apparue très clairement au fil des dernières décennies. Le Qatar a entretenu des relations avec les États-Unis tout en conservant des échanges avec l'Iran malgré les tensions régionales. Il a également servi de terrain de négociation dans plusieurs crises internationales. Doha a accueilli des discussions impliquant les talibans afghans, a joué des rôles de médiation dans différents conflits régionaux et continue régulièrement à servir d'intermédiaire dans des négociations particulièrement sensibles. Son influence ne découle donc pas seulement de sa capacité militaire ou financière ; elle provient aussi de sa faculté à devenir un espace où des acteurs qui ne se parlent plus directement peuvent encore communiquer. Cette logique s'observe aussi à travers les médias. La création de **Al Jazeera** a constitué une étape majeure dans la projection d'influence qatarienne. À partir des années 1990, la chaîne est progressivement devenue l'un des principaux acteurs médiatiques du monde arabe. Au-delà de l'information elle-même, elle a offert au Qatar un outil de rayonnement culturel et politique extrêmement puissant. Dans certains cas, son influence sur les opinions publiques régionales a même suscité des tensions avec plusieurs gouvernements voisins. L'influence économique constitue un autre pilier essentiel de cette stratégie. Grâce à ses immenses ressources en gaz naturel liquéfié, le Qatar a accumulé des moyens financiers considérables qu'il a utilisés pour investir à travers le monde. Son fonds souverain détient des participations dans l'immobilier, les infrastructures, les banques, l'énergie, les transports ou encore le sport. Londres, Paris, New York et de nombreuses autres métropoles comportent aujourd'hui des actifs détenus ou soutenus par des investissements qataris.Dans le cadre du « Nouveau Moyen Âge » évoqué précédemment, le **Qatar** devient ainsi un exemple particulièrement révélateur. Sa puissance ne repose pas sur une domination territoriale classique mais sur sa capacité à occuper des positions stratégiques dans plusieurs réseaux simultanément.

FOLIO SEXY



PAR HÉLÈNE PAQUET

NOTRE VOISINE S'APPELLE *Edwige. A*















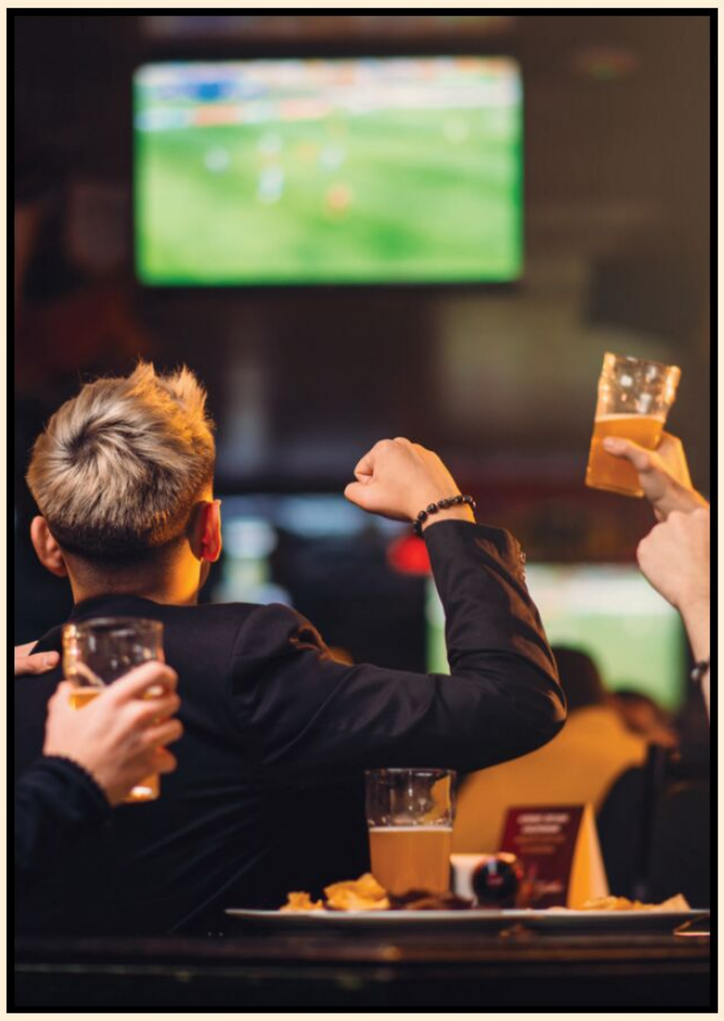


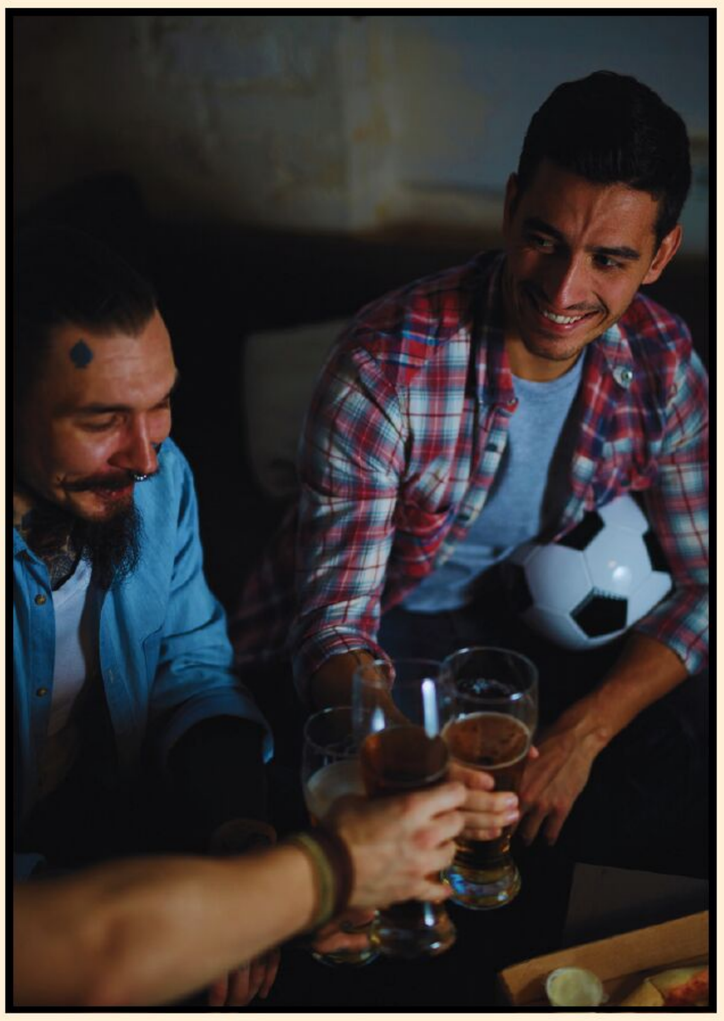


Dans deux semaines, des millions de personnes vont vivre au même rythme. Une équipe française, le PSG, va tenter d'aller chercher le trophée européen suprême et, qu'on soit supporter passionné depuis des années ou simple amateur des grands rendez-vous sportifs, ce genre de soirée a toujours quelque chose de particulier. D'autant que le calendrier footballistique ne va pas vraiment laisser le temps de redescendre. Après cette grande soirée européenne viendra rapidement un autre événement majeur avec la FIFA World Cup 2026 qui démarrera le 11 juin prochain et promet déjà plusieurs semaines de matchs, de débats, de soirées improvisées et de canapés transformés en tribunes temporaires.

Certaines rencontres dépassent largement le cadre du sport. Elles créent des discussions qui reviennent des mois plus tard, des souvenirs de buts improbables, des débats interminables sur une décision arbitrale ou sur cette occasion ratée à la dernière minute.

Pourtant, entre une soirée dont tout le monde se souvient et une autre oubliée dès le lendemain matin, l'écart tient souvent à des détails beaucoup plus simples qu'on ne l'imagine. La première erreur consiste à croire que la soirée démarre au coup d'envoi.







C’est généralement à ce moment-là que les ennuis commencent : quelqu’un cherche désespérément le mot de passe de la plateforme de diffusion, un autre réalise que le volume de la télévision est trop faible, tandis qu’une troisième personne annonce qu’il n’y a plus rien à boire au frais. Pendant ce temps, le match démarre déjà et l’impression désagréable de courir après le temps s’installe immédiatement.

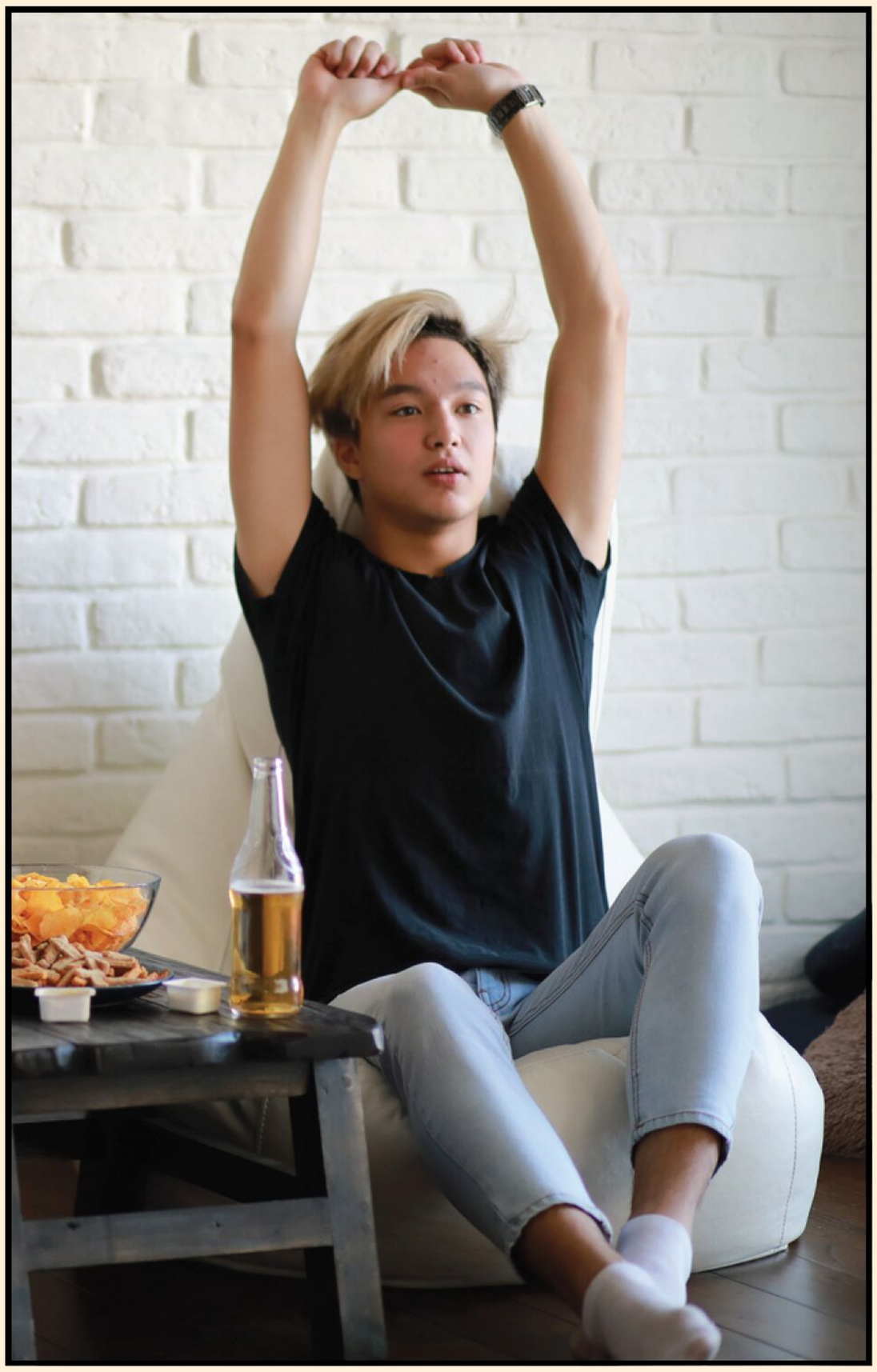
Une soirée foot réussie commence en réalité bien avant l’arrivée des invités. Si le match démarre à 21 heures, il faut considérer que votre soirée commence une ou deux heures plus tôt. Quelques minutes suffisent pour éviter la majorité des petits désastres. Vérifier que tout fonctionne correctement, lancer la chaîne de diffusion quelques instants avant, tester le son, contrôler la connexion internet et préparer les boissons peut sembler presque excessif sur le moment, mais ces gestes évitent des frustrations étonnamment fréquentes. Il faut aussi penser à quelque chose que beaucoup négligent : pendant le match, il faut disparaître le moins possible vers la cuisine. Une action importante arrive toujours précisément au moment où quelqu’un se lève pour couper du pain, sortir une sauce ou chercher un plat oublié dans le four. Le véritable confort n’est donc pas d’avoir un écran immense ou une installation spectaculaire. Le vrai luxe, ce soir-là, consiste surtout à avoir tout anticipé suffisamment tôt pour pouvoir profiter du moment avec les autres.

Sécuriser son territoire avant le coup d’envoi… très simple !

Il existe une vérité universelle que tout homme ayant déjà organisé une grande soirée sportive connaît : le match ne se joue pas uniquement sur l’écran. Il se joue parfois aussi dans l’appartement. Parce qu’avant même les compositions d’équipes, les boissons fraîches ou le placement stratégique des invités, il reste deux paramètres à gérer intelligemment : les voisins… et les autres habitants de la maison.

Commençons par les voisins. Même si vous êtes convaincu d’être quelqu’un de calme et mesuré, il faut rester lucide : pendant une grande affiche, votre définition personnelle du mot calme peut évoluer brutalement. Un but à la 89e minute, une séance de tirs au but, une décision arbitrale improbable et, soudainement, plusieurs adultes raisonnables se transforment en supporters capables de produire un volume sonore digne d’une petite tribune.

Le problème n’est généralement pas le bruit lui-même ; le problème est l’effet de surprise. Entendre des cris à répétition à 22 h 30 sans comprendre ce qui se passe peut rapidement devenir agaçant. Un petit message avant la soirée règle souvent le problème avec une efficacité étonnante. Rien de compliqué ni de théâtral.



Un simple : « Grande soirée foot à la maison vendredi, on risque d'être un peu plus enthousiastes que d'habitude » suffit souvent à désamorcer les tensions. Et puis, soyons honnêtes, prévenir à l'avance donne aussi une image plus sympathique que présenter ses excuses après un troisième rugissement collectif à la 94e minute.

Deuxième sujet sensible : la négociation familiale du salon. Car beaucoup d'hommes imaginent encore qu'ils vont annoncer naturellement : « Vendredi soir, le salon est réquisitionné ». Dans leur tête, cela ressemble à une décision logique. Dans la réalité, cela ressemble davantage à l'ouverture de négociations diplomatiques.

L'approche la plus efficace consiste à anticiper plutôt qu'imposer. Parce qu'il faut l'admettre : une soirée foot implique parfois plusieurs heures de télévision, des discussions animées, des commentaires tactiques pas toujours passionnants pour les autres habitants et quelques réactions sonores imprévisibles.

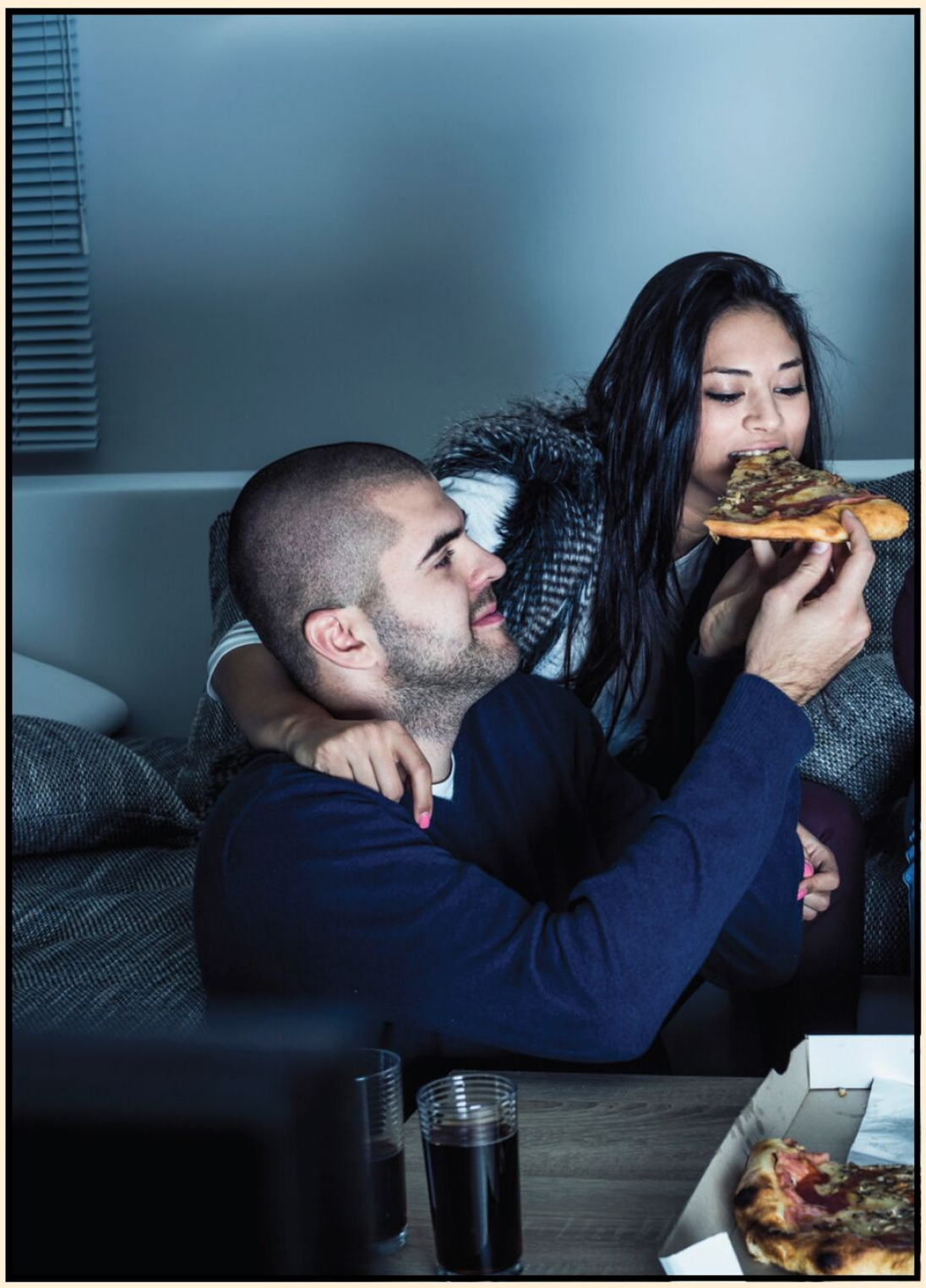
Organisez l'espace comme un pro

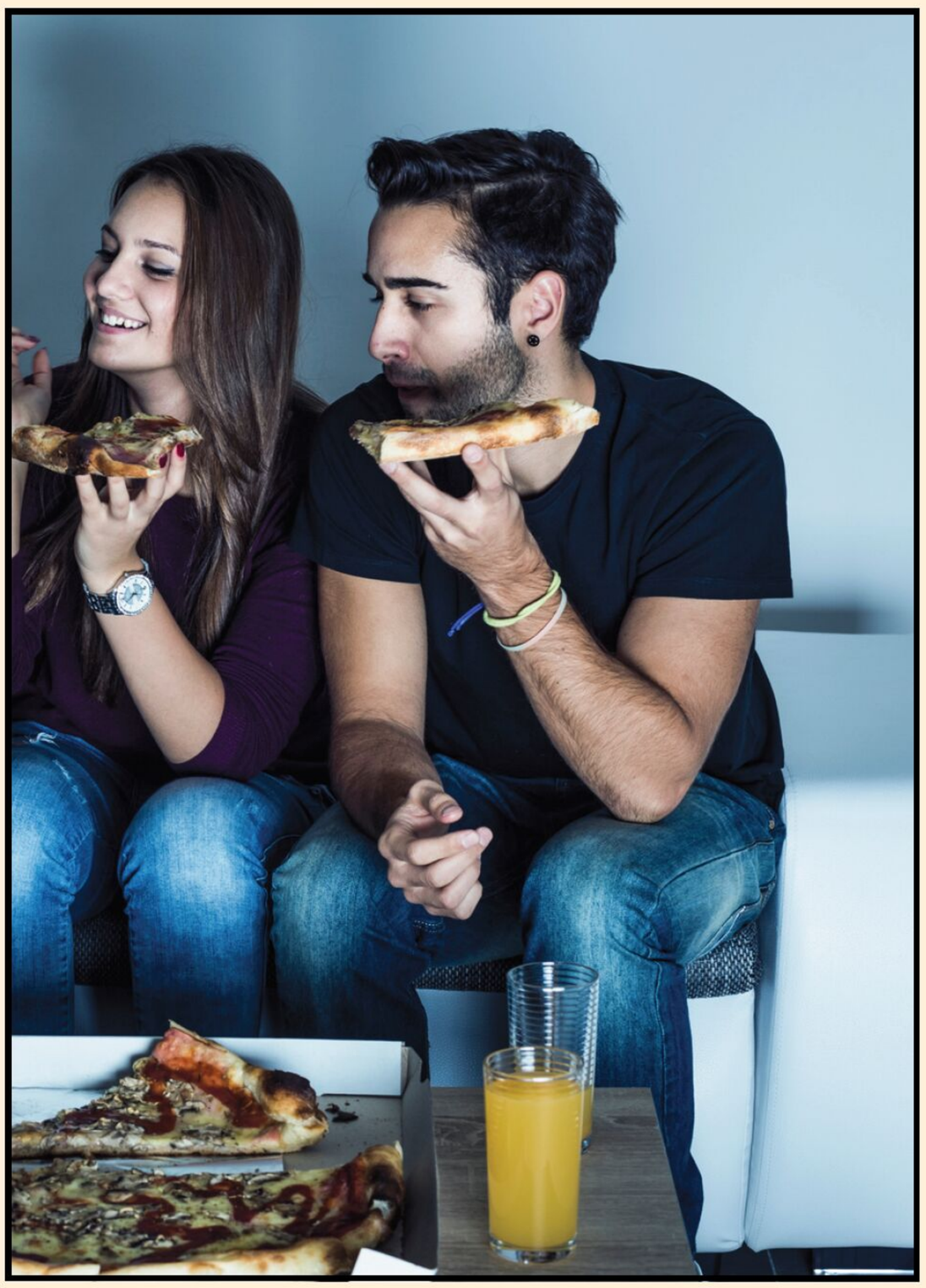
Le salon parfait pour une soirée foot n'est pas forcément le plus grand. Il n'a pas besoin non plus de ressembler à une salle de projection privée ou à un mini stade. En revanche, il doit être pensé différemment de l'organisation habituelle de la maison. Beaucoup de personnes découvrent un problème très simple une fois les invités installés : quelqu'un regarde le match derrière une lampe, une autre personne voit l'écran de côté, tandis qu'un troisième finit assis dans une position impossible pendant près de deux heures.

Le principe est pourtant très simple : chaque invité doit voir correctement l'écran sans avoir à se contorsionner. Cela demande parfois quelques petits ajustements temporaires. Déplacer légèrement une table basse, rapprocher un fauteuil ou ajouter quelques assises supplémentaires change immédiatement l'expérience. Personne n'a envie de suivre une finale européenne comme s'il assistait à une réunion interminable derrière son ordinateur. Le confort joue également un rôle plus important qu'on ne le croit. Une soirée de football ne dure pas seulement quatre-vingt-dix minutes. Entre l'avant-match, la mi-temps, les éventuelles prolongations et les discussions après la rencontre, plusieurs heures peuvent passer très rapidement.



Invitez les bonnes personnes





Un bon écran et des invités sympas qui supportent la même équipe

Quelques coussins supplémentaires, des plaids légers ou des sièges complémentaires deviennent alors des détails qui améliorent discrètement l'ambiance générale.

L'éclairage mérite aussi un minimum d'attention. Beaucoup de personnes ont tendance à tout éteindre pour créer une ambiance cinéma. L'idée paraît séduisante au départ mais elle finit souvent par transformer la pièce en espace trop sombre où chacun cherche son verre ou son téléphone. À l'inverse, une lumière trop forte écrase l'atmosphère et crée parfois des reflets sur l'écran. Une lumière douce et indirecte reste généralement la meilleure solution.

Enfin, il existe un détail qui change davantage une soirée qu'on ne l'imagine : le son. Une grande rencontre ne se résume pas aux images. Les chants dans les tribunes, la tension dans la voix des commentateurs et le bruit du stade participent à l'expérience. Pas besoin d'installer une technologie digne d'une salle de cinéma, mais prendre quelques minutes pour régler correctement le volume permet de donner immédiatement une autre dimension au match.

Une soirée foot ne dépend pas seulement du match affiché à l'écran. **Elle dépend aussi énormément des personnes réunies autour du canapé**. Certaines associations fonctionnent naturellement tandis que d'autres produisent un résultat étonnamment chaotique. On connaît tous le commentateur permanent.

Mettez de la musique avant le match

Celui qui analyse chaque passe, critique chaque décision et explique au bout de cinq minutes ce que l'entraîneur aurait dû faire. Il y a aussi le faux spécialiste qui n'a pratiquement pas regardé de football depuis des mois mais qui devient soudain un expert absolu pendant la soirée. D'autres passent davantage de temps sur leur téléphone qu'à regarder la rencontre, tandis que certains vivent chaque action avec une intensité telle qu'ils traversent cinq émotions différentes en quelques minutes.

Aucun de ces profils n'est réellement problématique en soi. Le véritable secret réside davantage dans l'équilibre général du groupe. Une soirée réussie n'a pas besoin d'accueillir quinze personnes pour créer une ambiance. Au contraire, entre six et huit invités, l'énergie circule souvent naturellement. Il y a suffisamment de monde pour créer des réactions collectives, des discussions et des moments spontanés, sans pour autant donner l'impression d'organiser une tribune entière dans son salon.

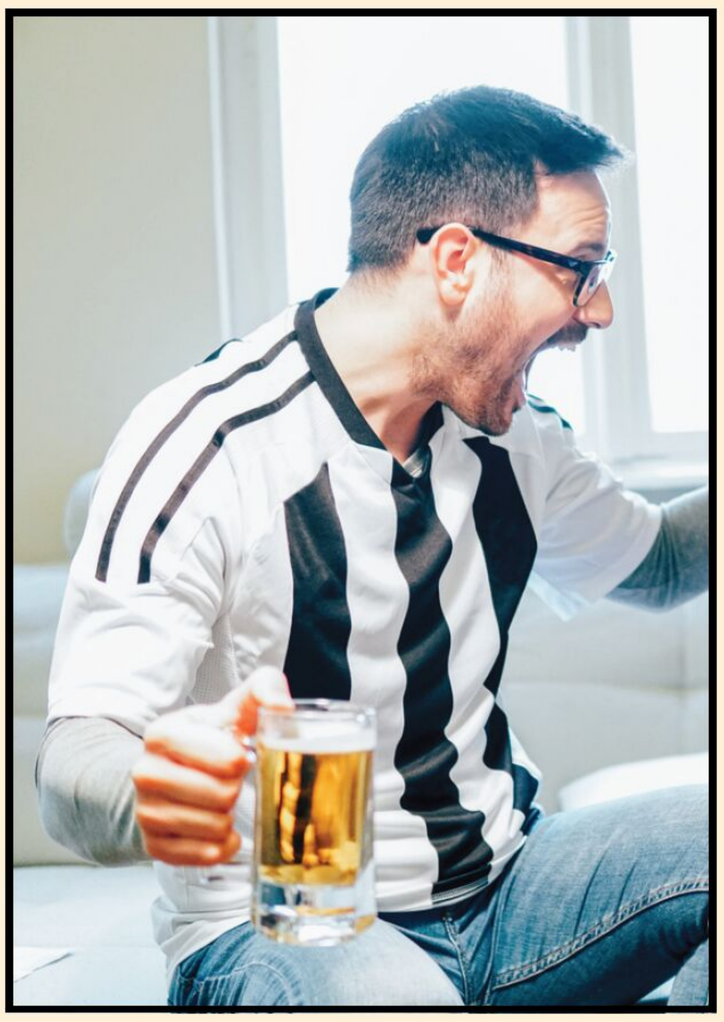
L'objectif n'est finalement pas d'inviter le plus grand nombre possible. Il s'agit plutôt de réunir les personnes avec lesquelles le match devient une excellente raison de passer une bonne soirée.

Une erreur revient souvent lors des soirées foot : attendre l'arrivée des invités dans un silence presque solennel avant d'allumer brutalement la télévision au coup d'envoi. Une bonne soirée fonctionne rarement comme un interrupteur. Il faut plutôt penser en termes de montée progressive. Un match important possède déjà sa propre tension naturelle, mais l'ambiance commence bien avant l'entrée des joueurs sur la pelouse.

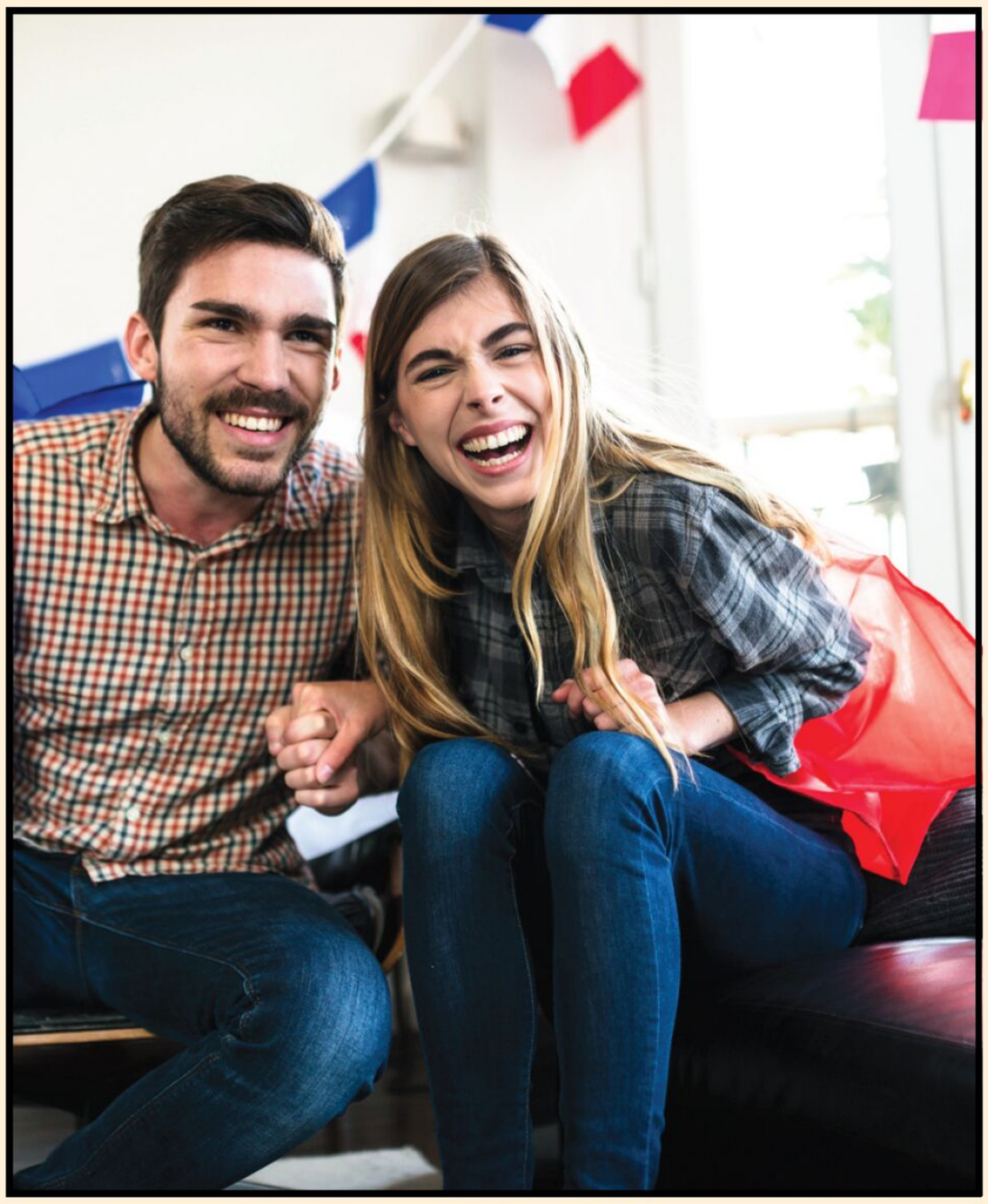
La musique joue ici un rôle simple mais très efficace. Elle évite ces moments un peu flottants où chacun arrive à son rythme, retire sa veste, s'installe et cherche immédiatement un sujet de conversation. Une playlist légère crée immédiatement une atmosphère plus détendue et donne l'impression que quelque chose se prépare. Il ne s'agit pas de transformer le salon en boîte de nuit ou de couvrir les discussions avec un volume excessif. L'objectif consiste plutôt à installer une énergie discrète en arrière-plan. Quelques classiques rock, un peu de funk, certaines musiques utilisées dans les stades ou des morceaux rythmés mais accessibles fonctionnent généralement très bien. La musique doit accompagner le moment sans monopoliser l'attention.

À mesure que l'heure du coup d'envoi approche, il faut progressivement réduire cette présence sonore. Dix ou quinze minutes avant le début de la rencontre, les conversations changent naturellement.









On parle des compositions d'équipes, des pronostics commencent à apparaître, chacun annonce son score idéal et la tension monte doucement. C'est précisément ce petit basculement qui crée une vraie ambiance. Sans même s'en rendre compte, tout le monde entre progressivement dans le match.

Mangez malin

Les soirées foot produisent souvent deux catégories de repas. D'un côté, il y a l'organisation militaire où tout ressemble presque à un dîner gastronomique avec plusieurs plats, des assiettes complexes et des allers-retours permanents vers la cuisine. De l'autre, il y a les trois paquets de chips posés sur une table basse cinq minutes avant le début du match. Entre les deux existe une solution beaucoup plus efficace.

Une soirée foot réussie repose généralement sur une règle simple : plus les aliments sont faciles à manger, plus la soirée devient agréable. Personne n'a envie de manipuler couteaux et fourchettes au moment où une action dangereuse démarre. Personne n'a non plus envie de nettoyer une catastrophe culinaire sur son tee-shirt après une célébration un peu enthousiaste.

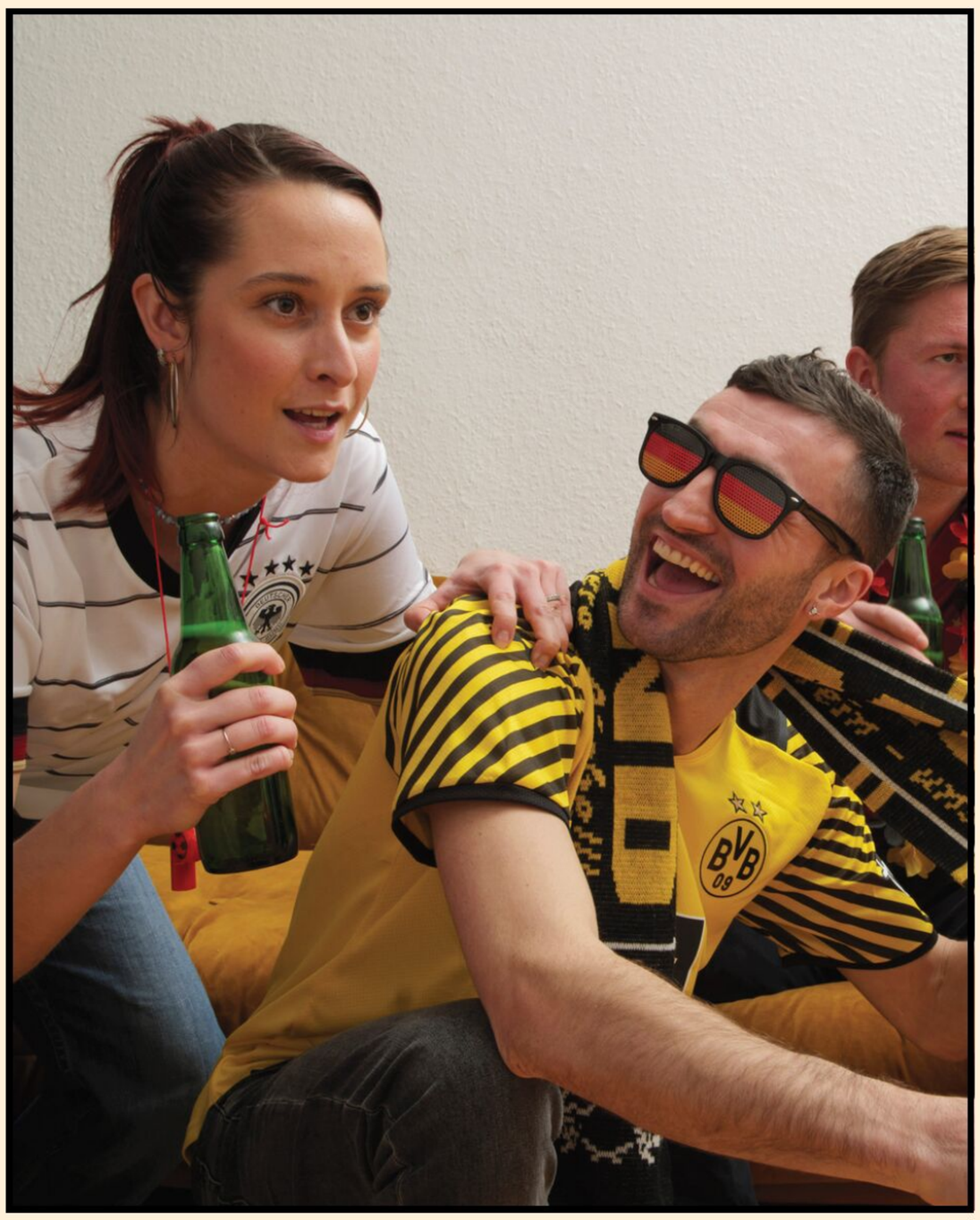
L'idéal consiste donc à privilégier des formats simples et pratiques. Des mini-burgers, des wraps découpés, des petites brochettes, des parts de pizza préparées à l'avance ou une grande planche apéritive permettent à chacun de manger naturellement sans quitter le match des yeux.

L'organisation reste plus importante encore que le contenu lui-même. Une grande partie des préparations doit être terminée avant le coup d'envoi. Les boissons doivent être fraîches, les aliments prêts à être servis et tout ce qui nécessite une préparation longue doit déjà être derrière vous. Une soirée devient beaucoup plus fluide lorsqu'on passe son temps à discuter ou à regarder le match plutôt qu'à courir dans la cuisine.

Il faut également éviter certains pièges classiques. Les burgers gigantesques qui nécessitent une stratégie particulière pour être mangés, les sauces qui dégoulinent partout ou les plats trop lourds ont tendance à fatiguer l'ambiance au fil de la soirée. Le but n'est pas de sortir de table avec l'impression d'avoir participé à un repas de fête de famille.

L'idée est finalement assez simple : bien manger sans compliquer la soirée. Parce qu'une fois le match lancé, l'attention doit aller vers le terrain, pas vers l'assiette.







Buvez léger : la troisième mi-temps commence pendant le match

Une soirée foot réussie ne se mesure pas uniquement à l'ambiance pendant les quatre-vingt-dix minutes. Elle se juge aussi à l'état général des troupes une fois le coup de sifflet final donné. Et c'est souvent là qu'apparaît une erreur classique : croire qu'une grande affiche impose automatiquement une consommation excessive.

Bien sûr, une bière fraîche devant un grand match fait presque partie du décor. Mais le piège arrive généralement un peu plus tard. Une deuxième boisson devient une troisième, puis une quatrième, et l'ambiance bascule progressivement. Les analyses tactiques deviennent moins brillantes, les discussions plus confuses et les réactions beaucoup plus exagérées qu'elles ne devraient l'être.

L'idée n'est évidemment pas de transformer une soirée entre amis en séance de nutrition sportive. Le but consiste simplement à garder une énergie agréable pendant toute la soirée. Alterner avec de l'eau reste étonnamment efficace et permet d'éviter le fameux coup de fatigue qui arrive souvent en deuxième partie de soirée. Prévoir autre chose que des boissons alcoolisées améliore aussi naturellement l'ambiance. Une citronnade maison bien fraîche, des eaux aromatisées avec quelques agrumes ou des boissons légèrement pétillantes apportent de la variété sans alourdir le rythme général.

L'objectif n'est pas seulement de tenir jusqu'au coup de sifflet final. Une vraie soirée foot continue généralement encore un peu après. Le coup de sifflet final ne signifie pas forcément la fin de la soirée.

Prévoir l'après-match !

En réalité, les minutes qui suivent un grand match produisent souvent les meilleurs moments. Selon le résultat, l'ambiance peut basculer entre euphorie totale, frustration collective ou débats passionnés qui semblent ne jamais devoir se terminer. Prévoir un petit après-match évite que tout le monde attrape ses clés au bout de trente secondes et disparaisse immédiatement. Quelques desserts simples, un café ou quelque chose de léger à partager permettent naturellement de prolonger le moment. C'est aussi souvent à ce moment précis que les téléphones ressortent et que les ralentis commencent à tourner.

La check-list du patron de soirée

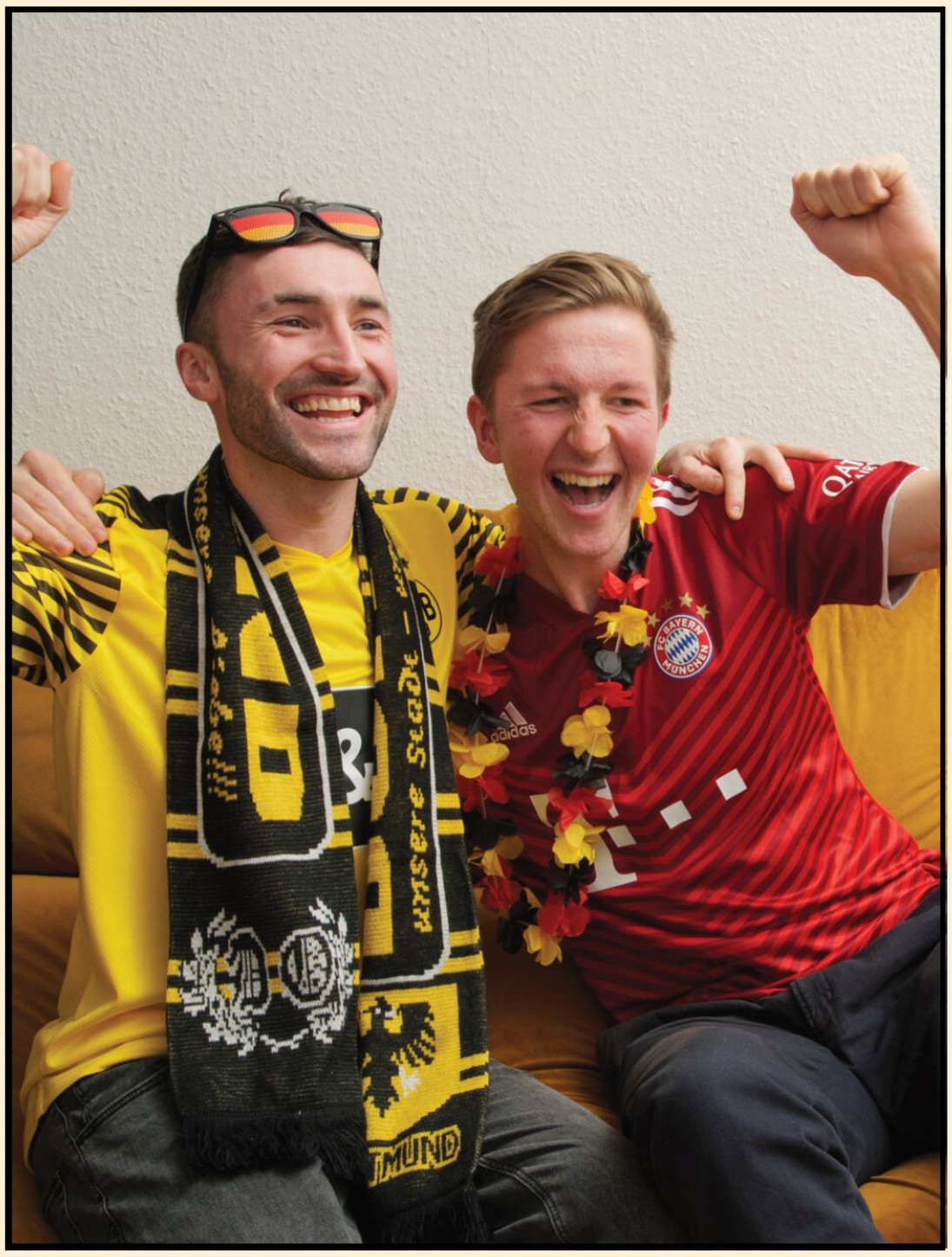
Un chapitre de 600 mots environ qui rassemble tout ce qu'il faut vérifier avant, pendant et après le match, avec un ton complice et des conseils très concrets. C'est parfait pour densifier l'article sans l'alourdir. On peut y intégrer : le timing idéal, les erreurs à éviter, le "kit de secours" de la soirée foot, les petites attentions qui changent tout, et la gestion du moment critique de la mi-temps.

Exemple d'ouverture :

Une bonne soirée foot ne repose pas sur l'improvisation totale, même si elle doit en avoir l'air. C'est tout le paradoxe. Les invités doivent avoir l'impression que tout est simple, naturel, fluide, alors qu'en réalité, vous avez verrouillé deux ou trois détails essentiels avant leur arrivée.

Puis dérouler :

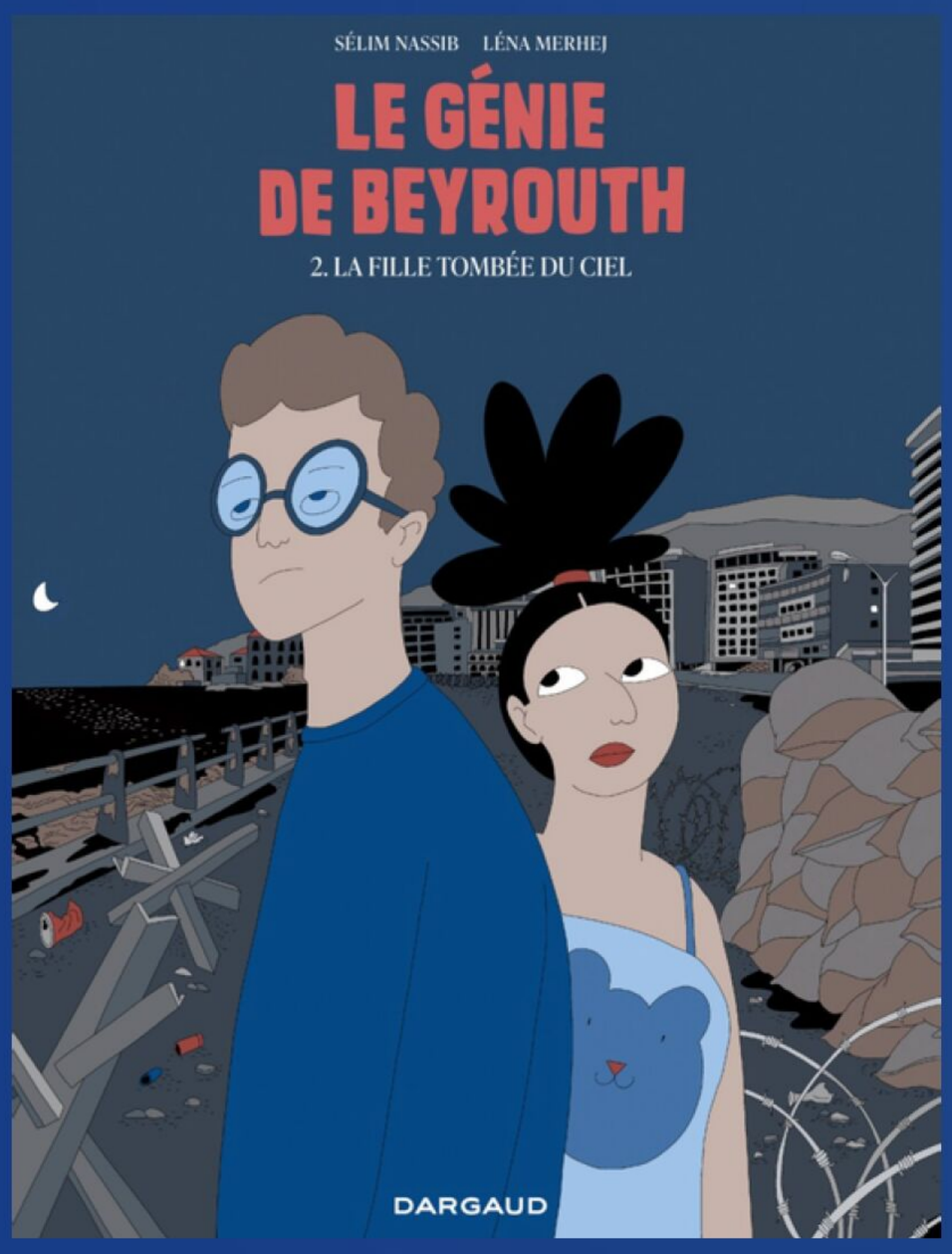
À J-1, vérifiez la diffusion, prévoyez les boissons, préparez une playlist, anticipez les places assises.
À H-2, rangez l'espace, sortez les verres, préparez la nourriture, testez l'écran.
À H-30, baissez la musique, lancez l'avant-match, remplissez la table.
À la mi-temps, ne lancez pas un chantier culinaire : c'est le moment du réassort rapide.
Après le match, gardez une transition douce avec dessert, café, musique ou débrief.





LE GÉNIE DE BEYROUTH







Youssef, journaliste qui partage la vie terrible, drôle et surréelle des habitants de Beyrouth, rencontre Hyam, une jeune fille aussi touchante qu'insupportable qui ne rêve que de liberté... Et toujours au-dessus de la ville martyre plane l'ombre bienveillante du Génie de Beyrouth...

Porté par la verve grave et légère de Sélim Nassib et le dessin lumineux de Léna Merhej, Le Génie de Beyrouth déploie sur trois tomes le récit poignant d'un pays de cocagne qui sombre dans le chaos.

SÉLIM NASSIB (SCÉNARIO)
LENA MERHEJ (DESSIN, COULEURS)
AUX FABULEUSES ÉDITIONS DARGAUD
WWW.DARGAUD.COM



Prologue

Le tome 1 du *Génie de Beyrouth* avait vu Youssef, le fils d'une famille juive, revenant dans son quartier dévasté par la guerre. Sa maison d'enfance était restée miraculeusement debout. Dans les décombres roussis par le feu, il avait retrouvé *Le Rouge et le Noir*, le roman de Stendhal qui lui avait jadis servi à préparer un exposé.

Emportant son livre, il était reparti pour Paris en pensant qu'il ne reviendrait peut-être jamais à Beyrouth, sa ville natale. C'était en 1975.

Sept ans plus tard, devenu journaliste, il apprend avec effroi que l'armée israélienne a envahi le Liban. Ses avions de chasse occupent le ciel, ses chars et ses soldats avancent en territoire libanais rencontrant une résistance incapable de les ralentir.

Leur but est d'assiéger Beyrouth pour en chasser les combattants palestiniens qui s'y sont barricadés.

Youssef prend le premier avion pour Chypre et, de là, rejoint le sud du Liban à bord d'un cargo de fortune.



Il prend la route et réussit à entrer dans la ville juste avant que le siège ne se referme sur elle...

BEYROUTH OUEST

BEYROUTH EST

La mer

... et se retrouve dans cette moitié de la capitale, Beyrouth-Ouest, où il partage le sort des Palestiniens et des Libanais qui ont plus ou moins décidé d'y rester.

Piquée au vif, la ville assiégée serre les rangs et défie le danger. Des journalistes venus des cinq continents donnent à sa résistance une résonance mondiale.



Dans les rues bombardées et livrées à la famine, une drôle de vie s'installe. Une solidarité, un humour, une fraternité que les gens n'avaient jamais connus auparavant. Quelque chose de sensuel - et de carrément érotique pour tout dire.



Ce n'est pas une plaisanterie puisqu'il y a du sang. Ce n'est pas du théâtre puisque les morts ne se relèvent pas.




Un soir
BOOUM !


BOOUM!

MASCULIN

UNE ÉVOLUTION AU FIL DES MOIS ! GRÂCE À VOUS !



UN UNIVERS CRÉATIF

Qui veut le meilleur pour ses lecteurs nouveaux et de la première heure !







Disponible partout et sur l'ensemble des kiosques numériques !

Conseils SEXO

TRIO : FANTASME FRÉQUENT, TERRAIN PLUS COMPLEXE QU'IL N'Y PARAÎT



Dans l'imaginaire masculin, certains fantasmes semblent avoir obtenu un abonnement à vie. Le trio avec deux femmes fait partie de cette catégorie particulière : il traverse les films, les discussions entre amis, les plaisanteries un peu lourdes et les scénarios que beaucoup construisent dans leur tête sans forcément vouloir les vivre dans la réalité. Vu de loin, tout paraît extraordinairement simple. Plus de séduction, plus d'attention, plus de plaisir : le cerveau humain adore les additions rapides. Sauf que la réalité fonctionne rarement comme une publicité pour pizza où il suffirait de doubler la garniture pour doubler le plaisir. Les relations humaines ont cette mauvaise habitude d'introduire des variables inattendues : émotions, attentes, jalousies, pression de performance, gêne ou malentendus. Ce qui ressemble à un fantasme ultra-simple peut parfois devenir une expérience émotionnellement plus complexe qu'un débat familial à Noël. Si l'idée existe chez certaines personnes et peut être vécue sereinement par d'autres, elle demande surtout davantage de communication que de scénarios hollywoodiens.

UN PLAISIR 100% NOUVEAU

- Contrôler l'orgasme
- Prendre le temps
- Un bon lubrifiant
- Déconnecter





Conseil n°1

Vérifiez le désir de chacun

Un fantasme fonctionne souvent comme une bande-annonce : le cerveau garde uniquement les scènes les plus flatteuses. Il coupe les moments gênants, supprime les silences étranges et élimine tout ce qui ressemble à une complication. **Avant toute chose, il peut être utile de se demander ce qui attire réellement**. Est-ce une expérience de découverte ? Une curiosité ? Une envie de nouveauté ? Ou simplement une image devenue familière parce qu'elle est omniprésente dans certaines représentations ? Beaucoup de gens découvrent parfois qu'ils étaient surtout attachés à l'idée plutôt qu'à la réalité.

Sheela A



Conseil 2 : Personne ne doit jouer un jeu

Le problème des scénarios fantasmés est qu'ils créent parfois une pression invisible. Certains pensent devoir devenir soudainement une version ultra-charismatique, ultra-sûre d'elle-même ou ultra-performante d'eux-mêmes. Or les êtres humains ne deviennent pas des personnages de cinéma parce qu'ils changent de contexte. Les interactions restent des interactions humaines avec leurs hésitations, leur spontanéité et parfois leur maladresse. Les moments naturels sont souvent plus agréables que les scénarios écrits d'avance.

Conseil n°3

Communication primordiale

Dans beaucoup de situations relationnelles, les discussions franches évitent davantage de problèmes que les suppositions. Les attentes peuvent être très différentes d'une personne à l'autre. **Certains recherchent une expérience légère, d'autres accordent davantage d'importance au lien émotionnel, d'autres encore sont simplement curieux**.
Mettre les choses à plat n'est pas forcément très romanesque, mais cela évite souvent les incompréhensions.



Holly Haim



Holly Haim

Conseil 4 : Attention à l'égo

Il existe une petite voix intérieure extrêmement bavarde qui apparaît souvent dans des situations inhabituelles : l'ego. Elle adore poser des questions inutiles du genre : « Est-ce que je suis à la hauteur ? », « Est-ce que je fais bien ? », « Est-ce qu'on me compare ? ». Plus on essaie de tout contrôler, plus on risque de quitter le moment présent pour entrer dans une salle de contrôle imaginaire où l'on surveille tout en permanence. Généralement, cela ne détend absolument personne.



Holly Haim

Conseil n°5

Le timing des émotions

Certaines réactions arrivent après coup. Quelqu'un peut se sentir parfaitement à l'aise sur le moment puis réfléchir davantage plusieurs jours plus tard. D'autres peuvent découvrir des émotions qu'ils n'avaient pas anticipées. **La jalousie, l'attachement, l'inconfort ou au contraire une sensation très positive peuvent apparaître sans prévenir**. Les êtres humains ne fonctionnent pas toujours avec une logique mathématique.

Conseil n°6

Ce n’est pas un examen

Beaucoup de personnes ont tendance à évaluer immédiatement ce qu’elles vivent : réussite, échec, note finale, comparaison avec une attente imaginaire. Pourtant les relations ne ressemblent pas à des compétitions sportives. Plus on cherche à mesurer chaque détail, plus on risque de passer à côté de ce qui compte réellement : le confort, le respect et le plaisir partagé.

Holly Haim

Conseil n°7

L’importance des bons souvenirs

Les expériences dont on se souvient longtemps ne sont pas toujours les plus spectaculaires. Ce sont souvent celles qui contiennent des moments sincères, des rires inattendus ou des situations spontanées. La perfection est très efficace dans les publicités ; dans la vraie vie, l’authenticité fonctionne souvent beaucoup mieux.



Ariana Regent

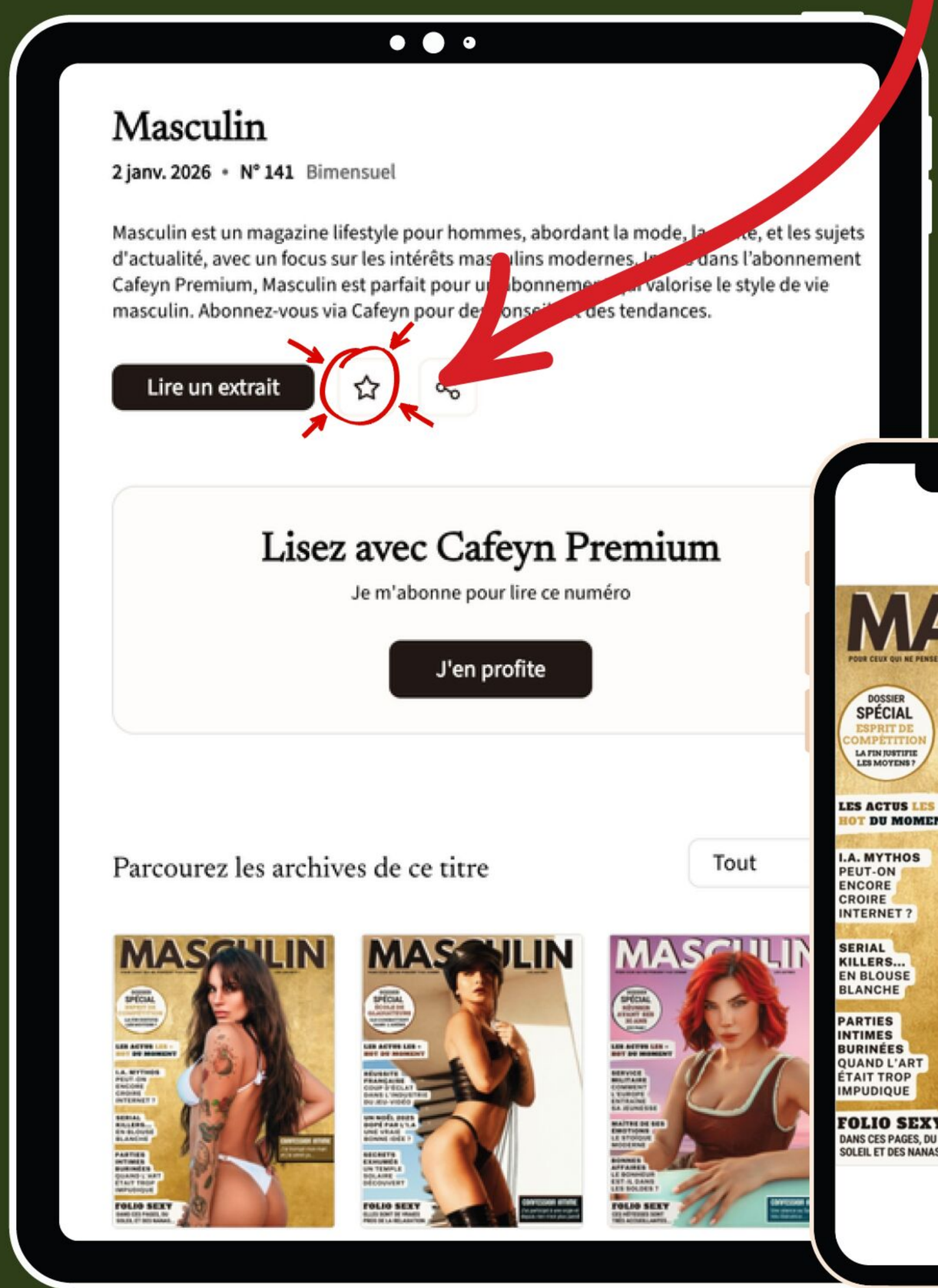


Ariana Regent

Le plaisir, vous l’aimez allégé ?

Nous non plus ce n’est pas notre truc… Mais tant que nous serons lus, nous pourrons resister alors….

Ajoutez Masculin à vos favoris en cliquant sur la petite étoile et soyez prévenu des nouvelles parutions



04

« PERSONNE NE PEUT VOUS FAIRE SENTIR INFÉRIEUR SANS VOTRE CONSENTEMENT. »

ELEANOR ROOSEVELT

RDV AU PROCHAIN NUMÉRO